


B'19 — 114

OEUVRES

DE

DANTE ALIGHIERI

PARIS. — IMPRIMERIE LACOUR ET COMP., RUE SOUFFLOT, 16.

OEUVRES

DE

DANTE ALIGHIERI

LA DIVINE COMÉDIE

— L'ENFER, LE PURGATOIRE, LE PARADIS —

TRADUCTION NOUVELLE

Précédée d'une Introduction contenant la vie de Dante et une clef générale du Poème

PAR

SÉBASTIEN RHÉAL

Auteur des *Chants Bibliques*, du *Romancero* des *Divines Féeries*, etc.

AVEC DES NOTES D'APRÈS LES MEILLEURS COMMENTAIRES

PAR LOUIS BARRÉ

ILLUSTRATIONS PAR ANTOINE ÉTEX





PARIS

J. BRY AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

27, RUE GUÉNÉGAUD, 27

1854

DANTE ALIGHIERI

SA VIE, SON ÉPOQUE ET SES OUVRAGES[1].

Le chantre de *la Divine Comédie* présente à la fois le type éclatant d'un cycle social et de la destinée humaine. Voilà pourquoi il émeut profondément toutes les intelligences dans son peuple et hors de son peuple, car son ombre règne sur la jeune Italie par la communauté du souvenir, sur le monde chrétien par mille attractions grandissantes ; on dirait qu'il sort du sépulcre, après un long sommeil, pour une nouvelle apothéose. Poëte, philosophe, tribun, soldat, homme public et homme privé, il correspond à tout. Fondateur d'un art et d'une langue, tour-à-tour l'un des chefs de sa cité républicaine et banni, presque mendiant dans l'exil, épris du juste comme Aristide et passionné comme Coriolan, pieux amant et satirique implacable, il résume la raison et le *fatum*, l'amour et la haine, la science et la foi. Le moyen-âge même semble s'être incarné dans sa grave figure, avec sa double face, l'une antique et traditionnelle, l'autre catholique et rénovatrice. Cette expression multiple lui imprime une physionomie plus remarquable ; l'homme et le siècle se commentent et s'expliquent magnifiquement l'un par l'autre. Nous embrasserons donc, dans une esquisse rapide, l'histoire du poëte, de son époque et de ses écrits.

C'était un chaos merveilleux que la période où Dante allait naître. Au fond de ce chaos ondoyaient de vives lumières. Les éléments mélangés de la société féodale, guerrière et croyante, n'attendaient qu'un Homère pour les rassembler dans un cadre épique. La philosophie grecque et les dogmes du polythéisme avaient rajeuni leurs formes, en s'unissant aux symboles du culte rédempteur. Aristote et Platon, quoique imparfaitement traduits, dominaient sur l'Europe intellectuelle ; dans l'infini, flottaient les neuf sphères de Ptolémée, soutenues par le Christ, à la tête radieuse, suivant la peinture d'un des artistes primitifs. Entre la barbarie et la civilisation s'allumaient des fanaux inspirés. Roger Bacon prophétisait les conquêtes de l'avenir. Le voyageur Marco Polo préparait les découvertes de Colomb à travers l'Océan. Saint Bonaventure, le docteur Séraphique, et saint Thomas d'Aquin, le Bœuf de Sicile, retraçaient les lois divines, chantées par saint François d'Assise en hymnes d'amour. Albert-le-Grand, saint évêque, s'acquérait le titre de magicien par ses investigations dans le monde occulte, c'est-à-dire dans les sciences ignorées du vulgaire. Les alchimistes surprenaient les mystères de la nature, en cherchant la clef d'or ou la pierre philosophale, et les astrologues, les théorèmes astronomiques, en interrogeant les constellations. Brunetto Latini, maître célèbre et précurseur de Dante, explorait hardiment les mêmes voies. Les universités de Bologne et de Padoue jetaient leur éclat. On se redisait les prodiges des croisades, dont saint Louis rouvrait le tournoi sacré dans Tunis. Sous milles formes, se développait la triple *folie* de la croix, des tendresses mystiques et de l'Orient. Les clercs et les troubadours essayaient de transporter les saintes et profanes légendes dans la poésie latine ou provençale, dans les idiomes familiers à chaque territoire. Le proscrit florentin devait créer avec ces idiomes une langue harmonieuse, avec ces germes l'épopée nationale.

Sur l'horizon politique, les lueurs étaient plus rares, les ténèbres plus épaisses, en maint lieu sanglantes. Charles d'Anjou volait conquérir, avec la protection papale, le royaume des Deux-Siciles : deux volcans qui bouillonnent devant une mer et un ciel d'azur ; Naples, où sa hache moissonnera la blonde tête du jeune Conradin, le dernier rejeton impérial ; Palerme, où tinteront bientôt, comme une expiation vengeresse, les vêpres du meurtre. Des bûchers préludaient çà et là aux lugubres auto-da-fé des Templiers, dont le rouge stigmate tachera le trône de Philippe-le-Bel. Au-dessus de ces lamentables épisodes, au-dessus des hérésies et des flammes inquisitoriales, deux principes actifs se divisaient l'Occident ; sous les noms de Guelfes et de Gibelins, ils fermentaient surtout en Italie, où jadis ils luttèrent sous ceux de plébéiens et de patriciens. Les Guelfes représentaient l'indépendance italienne et les libertés communales, avec le gouvernement bourgeois ; les Gibelins défendaient les prérogatives de la noblesse, avec la suprématie du saint empire romain, dont prétendait hériter la dynastie tudesque. A ceux-ci se rattachait le pouvoir spirituel du pape ; à leurs adversaires, le pouvoir temporel de l'empereur ; tous deux se disputant la souveraineté, au milieu des diètes et des conciles. Par le glaive et la parole, sur les échafauds et sur les champs de bataille, les éternelles questions du droit et de l'humanité se formulaient, comme autant d'aiguillons pour exalter les esprits. Dieu et le démon combattaient, pour ainsi dire, dans le colossal édifice auquel le moine Hildebrand, devenu pontife, avait posé le sceau. Partout des moines illuminés, sortant de l'ombre des cloîtres, fondent le dogme civil, philosophique et religieux, où l'ancienne société chevaleresque dessine maintes royales figures de femmes. Le nouveau verbe poétique vagissait dans ses langes, comme la poésie universelle des rapsodes dans les traditions primitives des Pélasges.

[1] Cette introduction accompagnait la première édition publiée en 1843. Quelques modifications et des additions nécessaires y ont été opérées pour l'adapter à sa nouvelle place, notamment *dans la clef générale de la* Divine Comédie.

LA JEUNESSE DU POÈTE [1].

Le 8 mai 1265, à Florence, ville ingrate et chère où ne dormiront point ses ossements, naquit l'enfant prédestiné, dans la maison d'un banni. Singulier pronostic! Le Guelfe Alighieri subissait pour la deuxième fois l'ostracisme des discordes intestines. Néanmoins de brillants horoscopes saluèrent son nouveau-né, dont le signe propice des Gémeaux avait marqué l'étoile glorieuse. L'astrologie planait autour des trônes et des peuples; car les races et les époques avaient leur sort écrit comme à l'avance. Près du berceau du poète, se nouaient les luttes orageuses dont sa carrière sera tissue; plus loin, les tragiques scènes qui s'empreindront dans ses récits. Il touchait par sa famille aux plus anciennes maisons seigneuriales, et garda le nom de Dante, diminutif de celui de Durante. Son père, jurisconsulte, avait épousé en secondes noces dona Bella, dont il n'est guère parlé, hors du songe miraculeux que Boccace lui prête sur la naissance du jeune Alighieri [2]. On lui reconnaît pour aïeul Cacciaguida, vaillant croisé du temps de Conrad III et descendant d'une souche romaine. Mais l'illustration de la noblesse est bien factice à côté des cinq lustres séculaires du petit nom plébéien de Dante. La noblesse de l'âme et du génie, comme il le dit éloquemment dans son *Banquet philosophique*, après saint Thomas d'Aquin, forme la plus belle des distinctions. Dès ses tendres années, apparaissent les deux influences supérieures qui ont lui sur ses jours : son maître Brunetto Latini et son amour idéal pour Béatrice, les deux flambeaux de son esprit et de son cœur. L'un, dont le savoir astrologique avait prédit sa vocation sublime, instruisit sa jeunesse tourmentée par l'instinct de la poésie et par les secrètes aspirations d'une nature ardente; l'autre devint sa muse céleste.

Voici dans quelle circonstance, comme sa *Vita nuova* [3] le révèle, se déclara cette virginale passion, transformée par la suite en culte religieux. Rien n'est naïf comme son origine, et l'un aime à s'y reposer, à l'aurore d'une carrière agitée, avant de sonder les douloureux tableaux de son couchant. Les Alighieri s'étaient rassemblés pour une fête de famille chez les Portinari, citoyens éminents dont la maison était proche de la leur. Le jeune Dante, qui terminait sa neuvième année, avait été conduit par son père dans la réunion; il y aperçut la fille de Portinari, nommée Bice ou Béatrice, à peu près du même âge. Elle fut pour lui l'entrevue d'un monde nouveau, l'inspiratrice de ses canzones printanières, une source de songes enchanteurs. L'extase de l'enfant grandit à chacune de leurs rencontres, tantôt dans une église, tantôt dans une rue, tantôt dans les cercles des nobles dames de la ville. Au reste, cette précocité native chez tous les êtres sensibles existe au plus haut degré chez la plupart des poètes, comme ce culte idéal renouvelé par le chantre de Laure. Seulement, parmi les anciens ni les modernes, aucun n'a entouré son premier amour d'une telle auréole. Chaste et ingénu dans sa phase terrestre, conforme aux habitudes mystiques et galantes de son temps, il s'élève bientôt, par la puissance du souvenir, vers une région inaltérable où la mort l'établit pour jamais. La grandeur de l'homme éclate aussi bien dans ses sentiments que dans ses œuvres.

Le trépas inattendu d'Alighieri, récemment revenu d'exil, livra son fils à la direction de Brunetto; resté son guide et son tuteur, il mêle, comme un second père, ses doctes leçons aux tumultueuses impressions de la jeune âme éprise. La science et l'amour, quelles admirables sources! L'enseignement du maître se montre austère, comme l'idolâtrie de l'élève pour Béatrice est sainte. Brunetto, intègre et savant secrétaire de la république, possédait la somme des connaissances les plus avancées en honneur au XIIIe siècle : la physique, la médecine, la philosophie, l'astronomie, la théologie, le trivium et le quadrivium, ou les sept arts libéraux. Sa vaste érudition avait brillé à la cour de Louis IX, son protecteur, dans la capitale où son disciple devait pérégriner à son tour; il lui en transmettait les étincelles, non-seulement par ses entretiens, mais encore par ses deux remarquables ouvrages le *Trésor* et le *Tesoretto*, dont nous aurons à vous reparler en examinant les origines de l'épopée dantesque. Plusieurs hommes distingués dans la poésie et les arts, dont l'auteur de *la Vie nouvelle* cultive à divers degrés les talents, le mosaïste, Gaddi, le savant Cecco [1], le musicien Casella, le peintre Giotto, Cino de Pistoie, et son cher Guido Cavalcante, élégants *diseurs* en rimes, comme une chaîne magnétique, partagent avec son maître ses affections [2]. C'est avec les deux derniers, et son homonyme Dante de Majano, qu'il engage une correspondance piquante et mystérieuse sur les allégoriques visions de son amour. L'architecte Arnolfo, leur doyen, jumeau de Cimabué, traçait au bruit de leurs concerts le plan des trois monuments de la belle Florence, la cathédrale, Sainte-Croix, le Palais vieux. Douces amitiés de l'adolescence, épanchements fraternels de la muse, harmonieuses confidences sur un être innommé, moitié jeune fille, moitié ange, comme on savoure avec délice vos pages intimes! L'absence et la séparation y jettent leurs teintes mélancoliques. Dante fut envoyé par sa famille à l'école de Bologne, puis à celle de Padoue, pour achever son éducation et pour le distraire d'une passion sans terme favorable. Soit obstacle inconnu, soit indifférence, soit plutôt par obéissance filiale, Béatrice en épouse un autre, le chevalier Simon di' Bardi. Sa fin prématurée, à l'âge de vingt-quatre ans, clôt la sereine moitié d'un horizon qu'elle éclairera surnaturellement à travers les voiles du sépulcre (1290).

[1] Notre division indique les trois phases principales de sa carrière; elles correspondent aux trois aspects de ses compositions successives reproduits dans sa *Divina Commedia* : la jeunesse, l'amour, *la Vita Nuova*; — l'âge mûr (première moitié), la politique, *de Monarchia*; — (dernière moitié), l'exil, la philosophie, *il Convito et de vulgari Eloquio*. Nous y reviendrons ci-après.

[2] Cette dame, étant enceinte, rêva qu'elle accouchait sous un très grand laurier, dans un pré fleuri, auprès d'une fontaine : son nouveau-né se nourrissait lui même des baies du laurier, et s'abreuvait à l'eau pure de la source. Peu après, l'enfant se métamorphosa en berger, et il cherchait à saisir les feuilles du laurier qui l'avait nourri : dans ses efforts, le berger tomba, et il se releva métamorphosé en paon; sur quoi la mère tout émue s'éveilla. L'ingénieux biographe ne manque pas d'expliquer allégoriquement ce rêve.

[3] *La Vita Nuova*, la vie nouvelle, c'est-à-dire juvénile, sorte de petit roman poétique, contient la narration de cet amour, réalité dont il a fait un symbole, suivant son système; d'où quelques-uns ont conclu, comme pour Pétrarque, à une pure fiction. Les inductions historiques, autant que la sincérité de son langage, et la nature de son propre symbolisme, qui base l'idéal sur le réel, démentent également une telle hypothèse. On montre encore à Florence la maison des Portinari; un d'eux, probablement l'oncle de Béatrice, y fonda en 1287 l'hôpital de *Santa-Maria-Novella*, où sont peints dans une chapelle quelques enfants de la famille.

[1] Célèbre professeur et astrologue, devenu plus tard son antagoniste pour leur différence d'opinion. Il a été brûlé en 1327 à Florence, comme entaché de magie et d'hérésie.

[2] Toute une phalange d'artistes et de poètes, les derniers surtout, fort peu connus la plupart, et qui formaient à l'entour de l'Homère florentin une pléiade platonico-mystique; elle avait pour illustre patron primitif Frédéric II, l'*Auguste* de cette période littéraire, appelée sicilienne. Le traité *de vulgari Eloquio* contient là-dessus de précieux renseignements.

LA VIE POLITIQUE.

Hélas! le feuillet tourne; la vie juvénile, tendre et studieuse, s'éclipse devant de pesantes sollicitudes. Voici l'âge viril et ses rudes expériences. Amour et poésie se réveilleront plus tard dans les retraites du bannissement. Il s'agit de prendre un rang, une part dans les affaires publiques. Déjà le petit-fils du croisé avait ressenti les émotions des batailles, en combattant sous les drapeaux guelfes à Campaldino, contre les Gibelins d'Arezzo. Pour Dante, comme pour d'autres, il fallut céder aux préjugés. Le titre de poète, que lui avaient acquis ses rimes en langue vulgaire, ne constituait pas plus alors qu'aujourd'hui une profession. Obligé de choisir, suivant l'usage, entre les différents arts sous lesquels se classaient les citoyens de Florence, il se fit inscrire dans la corporation des médecins. Quoique des études sévères lui en eussent donné le droit, son inscription ne fut qu'une formalité. Les Alighieri, dans leurs vues ambitieuses, le pressaient d'assister aux réunions de sa caste: il résiste d'abord; sa résistance est vaincue. Une âme semblable, précipitée dans les tourbillons où se jouait le destin de sa patrie, ne devait plus s'arrêter qu'aux portes infernales. Il paraît dès lors gravir les mille sentiers tortueux des cercles de l'abîme; son existence n'offre qu'un rôle militant jusqu'à sa dernière heure. Quelques biographes disent qu'il eut le projet de vêtir l'habit de saint François, habit religieux sous lequel il demanda plus tard à être enseveli. Peut-être le dégoût du monde, la tristesse de la mort de Béatrice et les funèbres catastrophes contemporaines lui inspirèrent un moment le désir de la vie monastique. Une route moins calme l'attendait au milieu des commotions humaines.

Toutes les villes d'Italie, turbulentes communes, Lucques la guelfe, la gibeline Arezzo, la romaine Pistoie, la barbare Pise, Bologne la docte, l'impériale Ravenne, ressemblaient à des cirques où se déchiraient les factions, le couteau ou l'épée à la main [1]. Et la république florentine se divisait, comme ses sœurs, entre les deux partis belligérants : les Guelfes victorieux, reconnaissant pour chef l'orgueilleux Corso Donati; les Gibelins, le pusillanime Cerchi, son beau-frère. Sous l'orageux tribunat de Giano della Bella, le disciple de Brunetto avait vu s'accomplir la réforme sociale qui transférait le gouvernement des nobles aux plébéiens. Dans les camps, il prend de nouveau part au siége de Caprona, et se familiarise avec le cliquetis du glaive; dans les assemblées, il manie cette énergique langue populaire dont il nous a légué le modèle, et acquiert un grand crédit par l'autorité de son éloquence; la république le consulte dans les affaires importantes. Chargé successivement de quatorze missions [2], il recueille des succès dans chacune d'elles. A la cour de Ferrare, il obtient le pas sur les autres ambassadeurs; à Naples, un plus doux triomphe; il sauve du supplice un accusé, Vanni Barducci. « Excellent Roi, dit-il dans son plaidoyer, rien ne te fait ressembler au Créateur, dont tu tiens la couronne, plus que la pitié, la miséricorde et la compassion pour les affligés. » Des princes lui tendent la coupe de la faveur et de l'amitié, entre autres Charles-Martel, fils du monarque angevin · coupe fragile au jour de l'infortune! triomphes suivis par de cruelles traverses. La miséricorde! on n'en aura point pour lui.

Ses proches l'avaient poussé au tribunat; ses proches, toujours ambitieux, lui font contracter une alliance riche et puissante avec Gemma, du sang des Donati. Ses amis eux-mêmes l'y convient, car sa tristesse les effraie. Sous cette activité dévorante, sous le poids des charges pompeuses, il nourrit l'image de l'auguste morte, mille anciens souvenirs et l'aversion de tant d'intrigues coupables. Plus d'une fois il veut rentrer dans le sanctuaire domestique, s'asseoir au foyer de la muse et de la philosophie, resserrer ses amitiés vieilles et récentes; mais elles se forment et se rompent aux lueurs des guerres civiles. C'est à Campaldino qu'il s'est lié avec le frère de la belle et malheureuse Françoise, immortalisée dans ses vers. Aux légendes mystiques succèdent les traditions sanglantes, les querelles des champions impériaux et des papistes. Les trahisons et le supplice d'Ugolin retentissent de l'Arno à l'Eridan. Ainsi s'amoncelaient autour du poète, suivant la pittoresque expression d'un historien, les personnages de ses chants à venir. Les luttes des Gibelins et des Guelfes, ranimées à Pistoie par une scène de meurtre sous le nom de Blancs et de Noirs, vont lui peindre les fureurs des damnés. De Pistoie elles passent à Florence. Les Cerchi heurtent involontairement les Donati pour voir danser de jeunes femmes sur la place de la Trinita. Les glaives sont tirés, et les cadavres jonchent le terrain préparé pour les jeux d'une fête. Un duel terrible recommence entre les deux factions, et le cardinal d'Acqua Sparta, nonce du pape, s'efforce en vain de l'apaiser (juin 1300).

Voilà au milieu de quels hommes et de quels événements Dante fut nommé l'un des prieurs [1], sorte de consulat de deux mois, pendant lequel il gouverna presque seul la commune. Son acte immédiat fut de convoquer le peuple et de décréter le bannissement des chefs des deux partis : acte de haute justice politique. Ce n'est pas le génie de son rôle qui lui fit défaut, comme plusieurs le prétendent, mais l'inflexibilité nécessaire pour planer au-dessus des passions, de ses propres indulgences et de ses ressentiments. Par une inconséquence choquante, dans son decret d'ostracisme, il oublie le chef des Blancs, Vieri del Cerchi, soit à cause de ses nouvelles préférences, soit à cause de son ami Guido Cavalcanti, l'un des membres de cette faction; il ne tarda pas à gracier Guido lui-même, dont la santé s'altérait, et la plupart des Blancs. Le poète affectueux, sur le siége des tribuns, ne sembla plus qu'un juge partial. Ses successeurs furent obligés par la clameur unanime de rappeler tous les chefs exilés à Castello della Pieve et à Serazana. C'était rouvrir la lice brûlante des dissensions. Les Noirs et les Blancs ne pouvaient respirer le même air ni s'abreuver aux mêmes fontaines.

Les premiers, dont le chef superbe n'avait pas été admis aux faveurs du retour, sollicitaient, sous la protection de la cour romaine, le secours du prince Charles de Valois pour pacifier Florence, c'est-à-dire en chasser leurs adversaires. Trompé dans sa médiation impuissante, le nonce-cardinal avait reporté leurs

[1] Ces luttes atroces, mêlées à la grande querelle des papes et des empereurs, ont entretenu, pendant plusieurs siècles, la cruelle guerre sociale désignée sous le nom des deux factions. *La Divine Comédie*, leur vraie chronique monumentale, est pleine de leurs allusions et de leurs personnages, comme le démontrent sa lecture et les notes corollaires. Voyez pour plus ample explication *le Monde dantesque*, qui complète la présente édition.

[2] D'après Marius Philelphe (vie manusc.). D'autres en réduisent le nombre. Nous examinerons dans notre ouvrage précité ces détails généralement mal établis, vu le chaos où sont restées les œuvres et la vie de Dante, nonobstant ses nombreux commentateurs et historiens. Notre notice actuelle donne seulement l'ensemble capital, utile pour éclairer le lecteur.

[1] Ces magistrats, choisis par l'élection dans les diverses corporations ou classes des arts et métiers, gouvernaient la république, partagée, comme toutes les communes Italiennes, entre l'aristocratie et la démocratie; les prieurs étaient alors au nombre de six, avec un gonfalonier et un *capitani* ou podestat, chef de la milice.

plaintes au pontife. L'ex-prieur, sur sa demande, fut député à Rome pour plaider la cause des Blancs devant le Saint-Père, et s'opposer à l'entrée du prince français dans sa ville natale. Pourquoi l'abandonnait-il dans des circonstances aussi graves? « *Se io vo, chi rimani? e se io rimango, chi va?* Si je pars, qui reste? et si je reste, qui part? » s'était-il écrié la veille, lorsqu'on délibérait sur le choix de l'ambassadeur. Paroles de l'angoisse, prises pour celles de l'orgueil, entre tant d'ennemis aveugles et féroces, envenimés contre leur proscripteur. Les fautes politiques entraînent des suites irréparables. A Rome, son ambassade est froidement reçue par Boniface, allié secrètement à Valois pour la cause des Guelfes. Et lui, le soldat de Campaldino, par quel enchaînement se rencontre-t-il sur l'autre bord, comme le champion futur de la monarchie universelle? L'étoile de sa fortune change avec ses opinions, ou plutôt son esprit, flottant tour-à-tour entre les sinistres métamorphoses des partis, cherche inutilement une généreuse neutralité, médiation irréalisable [1]. Il fallait sur l'arène de sang arborer une couleur, la noire ou la blanche, et la blanche l'emporta par le cours des événements.

Oh! que n'est-il retourné après son prieurat dans le sanctuaire de sa maison, dicter ses arrêts suprêmes dans la langue immortelle, surveiller pieusement les progrès de ses fils, et baiser entre deux tercets divins ou infernaux les joues innocentes de sa fille, à laquelle une souvenance ineffable a conservé le nom de Béatrice! La poésie du Gibelin se trempera dans un breuvage moins pur. Tandis qu'il hésite et s'épuise en vaines démarches auprès d'un méticuleux pontife, une révolution s'opère sur les rives de l'Arno. Charles de Valois, décoré par Boniface du titre mensonger de pacificateur, pénètre dans Florence, à la tête de cinq cents chevaliers, et Donati, le chef des Noirs, y rentre peu après par un hardi coup de main, à la barbe de l'inactif Vieri del Cerchi : l'incendie et le pillage des maisons des Blancs par les vainqueurs préludent pendant cinq jours à l'inique sentence, rendue contre le plus grand poète des temps modernes. Cante Gabrielli figure comme podestat de l'aréopage guelfe. Par un édit du 17 janvier 1302, il condamne Dante et les principaux Blancs à l'exil; par un second du 10 mars même année, il dévoue à la peine du feu lui et ses compagnons, s'ils mettent le pied sur le territoire de la république. Entre autres crimes, on lui reproche d'avoir vendu la justice et détourné les fonds de l'Etat, accusation hors de controverse pour un homme tel que le chantre de la rectitude et le flagellateur des ploutocrates. Les deux sentences ont été retrouvées dans les archives florentines; elles sont écrites en latin barbare, mélangé d'italien : digne jargon pour condamner le fondateur de la langue nationale.

Comburatur sic quod moriatur!

Qu'il soit brûlé jusqu'à ce qu'il meure!

—

L'EXIL [2].

La troisième période sonne. Ce n'est plus le chaste horizon de *la Vita nuova*, ni le cirque grondant des passions du forum, mais le ciel d'abord sombre, puis éblouissant de *la Divine Comédie*. Voilà le poète errant, banni de sa terre natale; il commence la vie d'exil avec ses poëmes, triple voyage dont la mort sera la dernière initiation. Gemma et ses enfants sont restés à Florence par ses ordres, et non par aucune désunion, car il veut qu'elle lui garde un coin prêt pour l'heure désirée du retour. Aucun témoignage défavorable, quoi que l'on ait dit, ne s'élève contre son épouse : si elle ne balançait point dans le cœur du poète l'image de Béatrice, nulle part il ne l'accuse, et des fragments de correspondance témoignent qu'elle lui écrivait dans son exil. Par malheur, le sang des Donati coulait en elle, et les Donati, ennemis particuliers de Guido, l'ami intime de Dante, siégeaient entre ses bourreaux, entre ses plus irréconciliables adversaires. Cette parenté le tranquillise sur le sort de sa famille. Barrière insuffisante, tant la haine souffle avec rage! On s'empare des biens du proscrit; on chasse Gemma et ses enfants de sa maison, et la riche héritière d'une illustre lignée se voit réduite à travailler de ses mains pour subsister : sainte communauté d'infortune avec le poète. — Lui, sans asile, rêvant à son *Enfer*, va demander l'hospitalité d'abord à Sienne, puis à la gibeline Arezzo, là où le mène son inconstante étoile, tantôt à la table souvent amère des princes, tantôt dans la religieuse obscurité d'un cloître. Chacun des lieux qu'il visite gardera sa mémoire, comme il traîne partout le souvenir de Florence, et le couvent des Camaldules, et le palais d'Uguccione, grand capitaine de son parti, auquel il dédia son premier cantique de malédiction; et le monastère de Santa-Croce del Corvo, où il charge un ermite de transmettre au prince sa dédicace avec son œuvre et ses adieux; et la maison des Malaspina, vaillants ducs de la Lunigiane, ses admirateurs fidèles; et la somptueuse demeure des Scaliger, princes de Vérone, où il mangera côte à côte avec un bouffon; et le rocher de Tolmino, où il allait s'asseoir; et l'église de Sainte-Anastasie, où il soutiendra une thèse sur les deux éléments, l'eau et la terre; et le toit ami des seigneurs de Polenta, où il rendra le dernier soupir.

Nous aussi, nous avons notre page dans l'Odyssée du rapsode toscan (1307). Il suit à Paris les traces de son maître, et y cherche les enseignements supérieurs de la science théologique, comme les anciens philosophes allaient puiser les trésors de la sagesse dans les sanctuaires de l'Égypte. La Sorbonne le voit exercer sa haute éloquence dans des thèses où il obtient la palme, et il consacre dans *le Paradis* le nom du professeur Siger, dont il a dû entendre les leçons. Mais les protecteurs de Brunetto l'avaient rejoint dans la tombe, et ses compatriotes subissaient les persécutions de Philippe-le-Bel. Dante reçu bachelier, puis docteur, n'en put revêtir le titre, parce qu'il n'avait pas de quoi payer les frais de son droit de diplôme. Aucune épreuve ne devait manquer à celui dont la gloire naissante remplira le globe, et les temples de la science furent aussi arides à son égard que ceux de la grandeur. Inconnu, il errait dans les vieilles rues tortueuses où erra le Tasse pauvre et proscrit à son tour, et où sont venus se réfugier tant d'illustres bannis. Si la ville éternelle est la patrie des pèlerins de la foi et de l'ancien monde, Paris semble être le rendez-vous des pèlerins de l'intelligence et du monde

[1] Partie de la vérité m'apparaissait déjà; une étude plus approfondie m'a fait envisager sa carrière, ses principes et la situation politique sous un nouvel aspect. Je jugeais alors sur les pièces et traditions usuelles, également incomplètes; leur pleine rectification exigerait un développement spécial, qui trouvera sa place plus opportune dans un travail complémentaire. Ce que je disais y conduit d'ailleurs.

[2] Nous ferons ici une observation. L'on compte uniquement Dante parmi les écrivains du XIII[e] siècle, parce que sa naissance et une moitié de sa carrière l'y placent en effet. Mais sa *Divina Commedia* et ses principales compositions furent écrites de 1300 à 1321, intervalle dans lequel eurent également lieu son priorat, ses pérégrinations, ses manifestes et beaucoup d'événements dont nous entretiennent ses *Cantiche*. Il nous paraît donc appartenir au moins autant au XIV[e]; et l'on se trompe en nommant son poème l'épopée du XIII[e]. Il n'y toucha, profondément, il est vrai, que par la *Vita nuova* et les *Rime*.



A l'image douloureuse de Florence, succédaient par moments les visions dévorantes de l'infini.

nouveau[1]. Hélas! Dante ne remporta comme tant d'autres qu'un triste désappointement. Quelles devaient être ses méditations dans la solitude, au sein du gothique Paris, des hommes d'armes et des hommes de pensée, des enlumineurs et des truands! Il habitait sans doute une de ces humbles mansardes où veillent de jeunes esprits, entre son livre immortel et l'Evangile, dans l'attente des jours meilleurs. La basilique de Notre-Dame était

[1] Le docte Siger, le second maître du proscrit, dont une excellente notice de M. Victor Le Clerc nous a restitué la précieuse physionomie, n'est point la seule figure qui marque notre place importante dans le monde dantesque, c'est-à-dire dans l'époque. La haute influence française s'y manifeste déjà intellectuellement, sous un côté plus glorieux que la situation politique ne permettait au poète de le lui consacrer.

Notre musée biographique en fournira les témoignages incontestables.

Paris. — Impr. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16

achevée depuis peu : il a dû s'agenouiller sur ses marches et lire quelques-unes des redoutables évocations sculptées dans son enceinte.

D'étranges spectales se déroulaient en Europe. Là s'instruisait le procès des chevaliers du Temple, dont il recueillera les cris. Plus loin le pape Boniface, qu'il implorait naguère, est prisonnier dans Anagni. Le tocsin de l'affranchissement vibrait pour la Flandre et la Suisse, tandis que mille divisions labouraient les républiques italiennes, érigées en seigneuries. A travers ces graves événements, Dante avait deux incessantes preoccupatiens : son épopée, dont il composait les dernières *cantiche*, et sa chère ville, dont il rêvait toujours le doux fleuve. Uni désormais par l'adversité aux Gibelins, il tente avec eux, secondé par Uguccione, de rentrer dans ses murs, comme autrefois Corso Donati, mais dans une attitude plus noble. Les bannis arrivent aux portes de Florence, couronnés d'olivier, l'épée à la main, les drapeaux déployés; puis ils se retirent dans une église et entonnent des hymnes de paix, en attendant que le peuple se prononce. Accueillis d'abord, ils foulent joyeusement le sol natal. O joie éphémère ! le parti de l'ostracisme triomphe, et la porte de l'Eden se referme sur leurs pas.

Tu proverai si come sa di sale
Lo pane altrui, e com'è duro calle.
Lo scendere e 'l salir per l' altrui scale.

Du pain de l'étranger tu sauras l'amertume ;
Tu sentiras combien il est dur au banni
De descendre et monter par l'escalier d'autrui.

Le poëte doit mesurer jusqu'au bout la profondeur de ces vers, par lesquels son aïeul Cacciaguida lui prophétise son destin dans leur entrevue du paradis. Si l'amitié du seigneur de la Faggiola et de Boson d'Agubbio lui en dérobe la fatigue, il la sentira mieux à la cour de Scaliger ou Can-le-Grand, quoique ce prince ait fait peindre sur ses lambris dorés des emblèmes fastueux pour les proscrits. Sa fierté blessée l'obligea bientôt de s'exiler ailleurs. Néanmoins, l'hôte illustre, qui payait par des dons impérissables une hospitalité précaire, lui dédia sa troisième *cantica*, comme il avait dédié *le Purgatoire* à Morello Malaspina de Sienne, et *l'Enfer* à Uguccione. La publication des trois poëmes, aussi bien que son injuste bannissement, achevait de répandre sa renommée, glorieuse et maudite ; un chœur de haines, soulevé par les tercets vengeurs, se mêlait au concert d'admiration, car les vivants étaient stigmatisés dans ses tableaux. Pendant que les princes amis protégeaient le flagellateur du siècle, d'autres attisaient contre lui les vieilles inimitiés florentines. *L'hospitalité de la rue* lui manqua plus d'une fois. Dans les villes guelfes, des troupes de femmes et d'enfants le poursuivent avec des injures. C'est alors que le banni exaspéré ramassa des pierres pour les leur jeter, comme on l'a dit, en oubliant qu'elles répondaient à des invectives [1]. L'amant d'Eurydice fut déchiré par les ménades, il y a plus de trois mille ans. Peu après, dans l'île de Samos, un vieillard aveugle, attaqué par des chiens féroces, en eût été déchiré à son tour sans l'interventinn des pasteurs. Les ménades ivres et les chiens irrités ne sont pas pires que les factions.

Une circonstance importante vint ranimer les espérances du Gibelin : Henri, duc de Luxembourg, septième de son nom, ceignit en 1309 la couronne impériale d'Allemagne, encore sanglante du meurtre d'Albert. Quel siècle! lui-même périra d'une manière presque soudaine et mystérieuse. Le nouvel empereur proclame une amnistie en faveur du parti blanc, et veut ressaisir l'antique domination suzeraine sur toutes les communes attachées, malgré ses vicissitudes, au pouvoir pontifical. Les regards du banni se tournent vers le soleil levant, qu'il considère comme le libérateur et le régénérateur de sa patrie. Ses idees sont développées dans le traité *De la Monarchie*, où il a gravé le type de l'empire universel attribué, selon lui, à César par la Providence : ressouvenir profane du vieux monde romain. Comme Virgile magnifiait Auguste, lui magnifiera son César en vers sublimes. Ainsi, d'extrême en extrême, le malheur et les déchirements civils l'enrôlent sous la bannière d'un protectorat étranger contre les soutiens du pape, le pouvoir national. Henri assiége Rome, s'y fait sacrer, et lance ses cavaliers à travers les communes; le poëte, réfugié, dit-on, dans la tour de Porciane, ou campé sur les rives du doux fleuve, adresse une lettre suppliante et furieuse à l'empereur allemand pour appeler ses armes contre *la prostituée* Florence. Quelles que soient ses opinions morales et politiques, je ne pèserai point la foi d'un croyant du moyen-âge avec la balance d'un croyant moderne. Mais comment a-t-il écrit, de la main qui a tracé *la Divine Comédie*, cette fanatique épître, où il emprunte à l'*exaltabo* ses plus humbles métaphores, et au judaïsme ses plus violentes imprécations [1] (1311.)!

Hâtons-nous de jeter un voile sur le vertige d'une âme ulcérée par des outrages non moins acharnés. Rappelons-nous-les, en lisant cette autre phrase trop citée de son livre du *Banquet* : « Le couteau seul répond à de pareilles bestialités; » virulente hyperbole de la colère. Combien, en revanche, il se montre noble dans sa lettre aux cardinaux pour l'élection d'un pape italien, et dans toutes ses épîtres aux princes de l'Europe! J'aime leur ton original et magnanime jusque dans leur début : « A tous et à chacun des rois d'Italie, aux sénateurs de Rome, aux ducs, marquis, comtes, et à tous les peuples, moi, humble Italien, Dante Alighieri, de Florence, exilé sans l'avoir mérité, je souhaite la paix. » Telle était la formule ordinaire de ses nombreuses correspondances avec les seigneurs de son temps. Le poëte y traite de majesté à majesté. Les Florentins osèrent lui proposer de venir faire amende honorable en chemise, la corde au cou, devant l'église Saint-Jean. Ici encore écoutez sa noble réponse : « Eh quoi! ne pourrai-je contempler partout le soleil et les astres! L'homme élevé par la philosophie ira-t-il bassement, comme un Ciolo et d'autres infâmes, offrir l'oblation de sa personne! Ne pourrai-je admirer les plus douces vérités sous le ciel, si je ne dépouille ma gloire, et ne parais vêtu d'ignominie devant le peuple de Florence! Jamais le pain ne me manquera. » Pain amer, il l'a dit, et qui lui manquera pourtant à certaines heures, car il parle ainsi dans *le Purgatoire :*

O sacrosante Vergini, se fami,
Freddi o vigilie mai per voi soffersi,
Cagion mi sprona ch'io mercè ne chiami.

Si jamais j'ai pour vous, ô vierges sacro-saintes,
Souffert la faim, le froid, veillé les nuits, les jours,
Accordez-moi pour prix votre divin secours.

En vain plus tard il s'écriera : « Que t'ai-je fait, ô mon peuple! » La panthère guelfe ne s'attendrira point. Il ne doit plus abriter son front dans la cha-

[1] Boccace rapporte le fait en termes non équivoques : nous réservons là aussi tout commentaire.

[1] Sans prétendre rien justifier, rappelons notre précédente remarque sur la position tout exceptionnelle de l'Italie, comme sur le rôle temporaire des empereurs gibelins et sur celui des dynasties françaises, leurs rivales. Les termes même de république, de commune et d'empire, n'avaient pas le sens qu'ils ont eu dans l'antiquité et qu'ils ont aujourd'hui. On ne peut juger absolument les actes sans bien connaître leurs mobiles et les circonstances.

pelle où il a vu prier Béatrice, dans la nef de son beau Saint-Jean. Son divin César fut peu touché de son imprudente supplique, et laissant inachevé son propre rêve de conquête, il va bientôt s'endormir dans le froid sépulcre où son linceul doré tombe en poussière. La gloire du poëte illumine seule dans l'avenir la mémoire de l'empereur (1313).

—

SA MORT ET SA LÉGENDE.

Enfin, Dante salue son dernier repos à Ravenne, sous le toit de Guido Novellu, seigneur de Polenta. Ni l'amitié de son hôte, ni un cortége croissant de vives sympathies, ni l'aube de sa renommée, ni les embrassements passagers de Pierre et de Jacopo, ses fils, appelés dans sa retraite, rien ne chasse la tristesse de son cœur. Il avait vu s'éteindre ses plus chers amis, Nino, Cavalcante, Casella, et tant d'autres qu'il fera revivre dans ses poëmes. Au sein du palais hospitalier, il retouchait les trois cantiques, et leur imposait le sceau indestructible. Les souvenirs du passé résonnaient dans son âme; et il conversait avec le père de cette Françoise, dont il avait déjà connu le frère à Campaldino. L'exil, les luttes, les tourments, les années grosses de traverses, avaient imprimé sur sa physionomie cet air chagrin, mêlé d'un sourire amer, qu'on lit sur tous ses portraits. Comme Salomon, il semble dire : « Vanité! tout n'est que vanité! » A l'image douloureuse de Florence, succédaient par moments les visions dévorantes de l'infini : tout en murmurant le nom de sa fille Béatrice, la fille de Gemma, sa veuve prématurée, il entrevoyait sur un trône de lumière celle qui avait jadis porté ce nom. Le désir de la vie monastique le reprit, et il manifesta le vœu d'être au moins enseveli sous le costume de saint François. Un fatal besoin le rejetait sans cesse dans les affaires publiques; on dit qu'un échec éprouvé dans une ambassade à Venise hâta sa mort. Les fiers sénateurs n'avaient pas daigné l'entendre. Une goutte suffisait, car la mesure du malheur était pleine. Ayant vêtu sur sa couche funèbre, comme un suaire de pénitence et de purification, la robe des cénobites, il mourut âgé de cinquante-six ans, le 27 juin 1321, et fut inhumé dans l'église des Franciscains, ornée de fresques récentes par le peintre du Campo-Santo, son fraternel visiteur chez ses hôtes. Le prince de Polenta lui fit rendre de magnifiques honneurs, et préparer un monument grandiose pour décorer son sépulcre[1]. On y plaça la couronne de laurier des poëtes, et l'on grava d'un côté les vers latins composés par le bucolique Jean de Virgile, de l'autre l'épitaphe attribuée au maître lui-même. Les deux derniers vers en seraient seuls dignes :

Hic claudor Dantes, patriis extorris ab oris,
Quem genuit parvi Florentia mater amoris.

Ici je suis renfermé, moi, Dante, exilé des régions de la patrie, moi qu'engendra Florence, mère au faible amour.

L'antique Ravenne, la ville des ruines, enlève à sa terre natale l'honneur de garder ses os. Florence repentante ne tarda pas à les réclamer, et Michel-Ange offrit son ciseau pour lui tailler un sarcophage. Ravenne refusa les restes du proscrit. Une autre réparation tardive lui fut donnée : sa statue fut solennellement couronnée dans le baptistère, où il souhaitait tant recevoir sa dernière palme, sur sa chevelure blanche.

Qu'importe où ses restes reposent! L'Italie, l'Europe, et le monde entier possèdent ses œuvres. S'il est pour tous les hommes une immortalité par-delà le tombeau, elle commence ici-bas pour les êtres divins en qui s'incarne le génie des races. Autour d'eux se forme une sorte d'auréole, couronne mortuaire des saints, des docteurs, des héros, des bardes et des martyrs. Trois de ces rayons se croisent sur le laurier de l'immortel Gibelin. Cinquante ans après sa mort, des chaires furent fondées, pour expliquer ses poëmes, à Florence, à Bologne, à Pise, et se perpétuèrent pendant un siècle. Les artistes contemporains, dont il fut l'inspirateur, son ami Giotto, Orgagna, et leurs héritiers, Michel-Ange, Pérugin, Raphaël, ont personnifié les terribles évocations de sa trilogie épique : elles se déroulèrent comme une théologie animée sur les fresques des cathédrales; Dante s'y transfigura parmi les flambeaux de l'Eglise, et jusque dans le Vatican[1]. Un art nouveau, presque toute sa période se caractérise par son mode et s'appellera de son nom : l'art dantesque.

Le proscrit se réveillait demi-dieu. Il a sa légende sur sa tombe comme sur son berceau. Voici, entre autres, ce que rapporte Boccace. Quand ses yeux se furent éteints, on ne trouvait plus les derniers chants de son *Paradis*; tout le monde se désolait. Alors Jacques, un de ses enfants, eut un rêve, dans lequel il vit son père vêtu de blanc, avec un visage splendide. Il lui demanda s'il vivait, et le poëte lui répondit : « Oui, mais de la vraie vie, non de la vôtre. » Ensuite, il lui demanda s'il avait fini son ouvrage, avant de passer à la vraie vie, et s'il l'avait fini, où on le trouverait. Le poëte répondit affirmativement, et sembla le prendre par la main, pour le conduire dans la chambre où il avait coutume de coucher; puis, touchant une partie du mur, il lui dit : « Ce que vous cherchez est ici. » Le rêve cessa. Jacques voulut s'assurer si une illusion l'avait trompé; il se rendit avec d'autres personnes dans la pièce indiquée, et se rappelant le lieu désigné par son père dans le rêve, il souleva un pan de tapisserie qui couvrait la paroi de la chambre. Là il découvrit, sur une fenêtre inaperçue, plusieurs papiers écrits, tous altérés par l'humidité et couverts de moisissure; mais, après les avoir nettoyés, on reconnut les derniers chants tant désirés.

Son passage au monastère del Corvo, quoique dans le domaine historique, semble porter un cachet non moins étrange. Ce monastère, construit en 1176 par l'évêque de Luni, s'élève dans un endroit très pittoresque, sur un petit mont, proche du majestueux fleuve de la Magra. Au commencement du XIVe siècle, les ermites de Saint-Augustin l'habitaient. Le prieur, frère Hilaire, se tenait un soir devant la porte avec ses religieux, quand il vit entrer dans l'église un étranger. Sa figure était sillonnée par le malheur. Hilaire lui dit : « Que voulez-vous! — La paix! » répondit l'étranger. Le frère, l'ayant alors tiré à part, demanda

[1] Le monument projeté par Guido, et interrompu par ses revers, ne fut exécuté que 162 ans après, sur un autre plan, aux frais de Bernard Bembo, père du cardinal et préteur de Ravenne. Tristement abandonné pendant un siècle et détérioré, il subit diverses restaurations ou modifications plus ou moins inintelligentes. Le sarcophage *expiatoire* a été enfin élevé par Florence, après cinq siècles, en 1828; on l'a placé dans l'église de Santa-Croce, où dorment Machiavel, Michel-Ange, Galilée, Alfieri.

[1] Dans la chapelle de Santa-Maria, dont nous avons parlé, Orgagna peignit toutes les scènes de *l'Enfer*, dont Michel-Ange s'inspira dans *le Jugement Dernier*. Un religieux, en 1450, expliquait son poëme à Florence dans la cathédrale, où une peinture montrait le banni aux portes de sa ville, ayant à ses pieds les gouffres infernaux, l'empyrée sur sa tête. Giotto, qui a fait le portrait du jeune Dante et lui apprenait le dessin, avait également reproduit plusieurs fois ses figures. Raphaël l'a mis, grave et couronné, dans les *stanze*. On remplirait un volume à retracer les illustrations, honneurs et commentaires dont il fut l'objet.

et sut le nom de l'inconnu. « Vous êtes donc celui dont la renommée parle tant ! — C'est moi. Actuellement, j'entends aller au-delà des monts. Toutefois, je veux laisser quelque monument durable aux Italiens, pour qu'ils ne perdent point tout-à-fait la mémoire du banni. » En parlant ainsi, l'étranger tira un rouleau de son sein, et ajouta : « Voici la première partie de mon poëme, c'est la *cantica* de l'Enfer ; envoie-la, je te prie, avec les explications que je vais te confier, au seigneur Uguccione della Fuggiola, ton ami et le mien. » Cela dit, l'étranger lut au frère plusieurs passages de son manuscrit, et après lui avoir communiqué les détails utiles, reprit le chemin des Alpes. Mais il ne trouva nulle part la paix sur la terre.

Chez le peuple, l'impression produite par la nature de ses fictions se traduisit en légendes romanesques, en anecdotes fantastiques. « Voilà celui qui revient de l'enfer, » disaient les femmes et les enfants, quand il passait. Et quand il eut disparu du monde, il se montra couronné d'un cercle radieux. On racontait les brillants horoscopes de son maître Brunetto, le songe merveilleux de dona Bella et les aventures de ses pèlerinages.

Chacun a répété celles qu'a recueillies le chroniqueur Sacchetti. Un jour, passant par une rue, il entendit un forgeron qui chantait, en les estropiant, les vers d'une de ses canzones; il entre aussitôt dans sa boutique, et jette violemment par terre ses marteaux ainsi que ses tenailles. Le forgeron, étonné, lui demande pourquoi il abîme ses outils. « Tu mutiles mes vers, lui répond le poëte; tu gâtes mon art, qui est mon métier. » Une autre fois, pendant qu'il servait sous les drapeaux de sa république, il rencontre un ânier qui chantait de même, en conduisant sa bête, des fragments de ses vers ; chaque fois qu'il finissait une stance, pour exciter sa marche, il frappait son âne et lui criait : *Arri!* exclamation dont se servent encore aujourd'hui les âniers italiens. « Je n'ai pas mis cet *arri* là dans ma strophe, lui répliqua le soldat de Campaldino, » en le frappant avec son brassard sur l'épaule. Mais le paysan, qui ne le connaissait pas, cria plus fort son refrain, et en s'éloignant lui tira la langue par derrière. Ce à quoi l'Homère florentin répondit tranquillement : « Je ne donnerais pas la mienne pour cent des tiennes. » Malice dont le rustre ne pouvait apprécier la portée.

Entre plusieurs analogues, on signale la célèbre tradition du rocher de Tolmino ; l'anecdote beaucoup moins connue, rapportée à cet égard par Missirini, dans sa vie du poëte, mérite une mention.

Les habitants du bourg de Tolmino, situé dans les montagnes, montrent aux étrangers la grotte et la pierre appelées *la Sedia di Dante*. Il y a pareillement à Florence, vers le côté méridional de Sainte-Marie del Fiore, un petit carré de marbre blanc enchâssé dans un trottoir, portant cette inscription : *Sasso di Dante*. Là aussi, avant son exil, on dit qu'il venait souvent s'asseoir. Ni Sainte-Marie, ni la Campanille n'existaient alors. Du banc, qui était son siége accoutumé, il pouvait contempler le Baptistère, son *bel San-Giovano*, le monument le plus important de la place. Un jour qu'il y rêvait, un inconnu s'approcha et lui dit : « Je suis embarrassé pour une réponse qu'on me demande; puisque vous êtes si savant et si habile, vous pourriez me tirer de peine. Quel est le *bocone* le meilleur (la meilleure bouchée)? — Un œuf, répondit-il immédiatement. » Un an après, à la même heure, Dante était assis sur le même *sasso*; le même homme, qu'il n'avait pas revu, reparait et lui demande : « Avec quoi ? — Avec du sel, » repart-il non moins vite, comme s'il eût continué le premier entretien.

Ses dures tribulations, chez les seigneurs dont il gravit l'escalier, sont constatées par deux traits non moins caractéristiques. Dans un somptueux repas, auquel assistaient plusieurs personnages considérables, Cane della Scala avait placé près de lui un parasite facétieux ; tandis que le Gibelin restait silencieux et impassible, les lazzis du grossier convive charmaient l'illustre auditoire. « Comment, avec tout votre savoir, un bouffon plaît-il davantage ! lui demanda le grand protecteur, dont les armoiries portaient le *veltro*, le lévrier, signe de son nom et de sa famille. — Ceux qui se ressemblent se plaisent, » repartit froidement l'exilé. Une autre fois il lui renvoya plus vivement son dard. Un enfant, caché sous la table, ramassait les os que jetaient les convives, selon l'usage du temps, et en faisait un amas aux pieds de Dante. La table levée, cet amas fut aperçu, et le prince, feignant la surprise, dit à son hôte : « Certes, Dante est un grand mangeur de viandes. » Le poëte répliqua aussitôt : « Vous ne verriez pas tant d'os, messer, si j'étais chien. » L'allusion frappait sans merci.

Ces anecdotes, vraies ou fictives, prouvent sa popularité, en même temps qu'elles peignent son caractère. Tendre et implacable, grave et satirique, impétueux et méditatif, composé du bourgeois guelfe et du noble gentilhomme, mélange du poëte et du théologien érudit, il reflète le contrasto des accidents de sa vie. Son physique répond à son moral: on le peint d'une stature moyenne, un peu courbé, vers l'âge mûr, le visage long, le nez aquilin, les yeux pénétrants, le teint brun [1], la barbe et les cheveux noirs et crépus, la figure mélancolique et pensive; réservé, sobre et courtois dans ses habitudes intérieures, aimant à se vêtir de drap fin, la démarche empreinte de noblesse et de mansuétude. Il a gardé un silence discret sur sa famille, pauvre troupe ballottée par l'orage; rien n'indique la date précise de la mort de Gemma. Jacopo, l'un de ses fils, a pris soin de nous laisser un précieux commentaire sur l'œuvre paternelle, pour attester leur vénération. Sa fille accomplit le vœu inachevé par Dante pour lui-même, et ceignit le voile à Ravenne. Boccace rapporte qu'il implora des secours de la république pour soulager sa misère [2]. Chose doublement étrange, avec la renommée populaire du barde toscan, la fastueuse protection de tant de seigneurs, et les disputes des principales villes italiennes pour conserver sa cendre ou quelque relique de son passage! Fatale et uniforme destinée des grands poëtes: exil, pauvreté, deuil, outrages, apothéose, c'est-à-dire Homère, Dante, Camoens, Milton, le Tasse, incarnations de l'humanité souffrante et glorieuse.

LA DIVINE COMÉDIE.

SON PLAN, — SES ORIGINES, — SES DÉRIVATIONS.

Le rapsode florentin réunit, comme ses illustres frères en harmonie, une haute vue, un grand savoir [3],

[1] D'après une de ses églogues, il était blond dans son adolescence. — La même transformation semble s'être opérée dans sa nature et dans sa muse.

[2] La république de Florence fit remettre à messer Boccacio dix florins d'or pour les donner à sœur Béatrice, fille de Dante Alighieri, religieuse dans le monastère de l'Oliva de Ravenne. (*Libro dell' entrata e uscita del* 1350, existant dans la chancellerie des *Capitani ar San Michele*.)

[3] Esprit souple et vaste, comme les personnages éminents de l'antiquité et de la renaissance, dans sa jeunesse, il cultiva la musique et le dessin, avec la poésie; plus tard, il y joignit les sciences naturelles, les mathématiques, les spécu-

et une destinée âpre, sa meilleure école, comme son épopée embrasse toutes leurs épopées. Mais, par sa divine trilogie, il se personnifie lui et son siècle d'une manière spéciale. Les autres épiques, si j'en excepte peut-être Klopstock, ressemblent plus ou moins à Homère, cette source immense, et par conséquent se ressemblent entre eux. Des mêmes éléments, du monde antique et moderne, il a su tirer un cadre neuf, qui déjoue la théorie d'Aristote. Les lois de l'action, de l'espace et du temps, sont changées, presque celles des créatures. Ce ne sont plus les guerres géantes des hommes et des dieux, comme dans l'*Iliade*, ni l'*Odyssée* ingénieuse des Pélasges, romanesque histoire des cycles héroïques, reproduites par Virgile dans les luttes des Troyens et des Latins et dans les pérégrinations d'Enée; par Milton, dans les combats titaniques de Satan et de Michel; par Camoëns, dans la navigation périlleuse de Gama, et dans la confusion des mythes païens et chrétiens; par le Tasse, dans les batailles des croisés sous les murs de Jérusalem. Les prototypes homériques brillent, entourés des mêmes hyperboles, à travers les transformations de ces épopées diverses. Ici rien de tout cela, ni l'invocation d'usage au début, ni la terminaison, ni le nœud d'intrigue, ni toutes les vieilles machines épiques. Hommes, déités, âmes, toutes les figures apparaissent dans un nouvel ordre, éclairées d'un jour nouveau. Le poète, sans monter sur un Pégase postiche, vous transporte d'un seul coup d'aile, dans les domaines invisibles, où ses devanciers ne hasardaient que de rares entrevues, les plus belles pages de leurs livres. Par la puissance de l'un de ces songes révélateurs, plus semblables à ceux de la Bible et de l'Apocalypse qu'à ceux de la porte d'ivoire, il vous fait assister au jugement des hommes après leur trépas, au spectacle cosmographique de l'univers, tel qu'il était conçu alors. Plan vaste et admirable! l'enfer, le purgatoire, le paradis, forment les trois théâtres, où se joue cette comédie surnaturelle, qui a l'humanité pour centre; pour échelons, les substances et les esprits; pour antipodes, le bien et le mal, les soleils et les ténèbres; pour confins, la divine triade et le grand *Vermo*.

L'universalité des connaissances du terrestre architecte y éclate autant que son immortelle poésie. Constatons-le, non pour atténuer son invention, mais pour la justifier, il en avait puisé le germe dans l'antiquité, dans les écrits de son savant maître, dans ceux de quelques autres, anciens et modernes, dans les traditions contemporaines. Les voyages des âmes, exaltées par la peinture des royaumes où la foi plaçait le châtiment et l'espérance, avaient eu de pieux historiens. En remontant aux sources primordiales, on trouve d'abord, outre les nombreuses visions de la Bible et des Pères, l'évocation des mânes par Ulysse, la descente d'Hercule et d'Enée dans les enfers, le songe de Scipion par Cicéron, la migration de l'âme d'un soldat arménien, racontée symboliquement par Platon, et celle du Romain Thespésius, racontée naïvement par Plutarque, tous deux ravis après leurs funérailles dans les régions astrales des bons et des méchants. Parmi les plus célèbres du moyen-âge, nous citerons les voyages miraculeux des trois moines orientaux sous le nom de Pélerins de Saint-Macaire, la vision de Tantalo, et celle postérieure d'Albéric, tour-à-tour conduits dans les cercles des trois royaumes à travers un gigantesque panorama infernal ou céleste; la purification du chevalier Owen dans la caverne de saint Patrice; la descente de saint Paul aux enfers par le moine Adam Ross, mélange du grotesque et du sérieux; enfin mille légendes ascétiques, où percent çà et là les traits les plus natifs de la cosmogonie cabaliste, et les tableaux variés du *Tesoretto* de Latini, composé en vers italiens. L'enseignement philosophique ressort dans ce dernier ouvrage, avec l'analogie évidente d'une âme égarée dans les chemins du vice, et instruite par d'allégoriques figures morales; la nature y remplit le personnage initiateur que nous allons revoir dans Béatrice, et Ovide celui du Virgile de l'épopée sainte. L'histoire naturelle, la physique, l'astronomie, la morale, la politique, la médecine, semblent avoir leur recueil spécial dans *le Trésor*, en langue d'oil, souche du *Tesoretto*, abrégé de la science grecque, latine et contemporaine. Ajoutons à ces pages écrites la formidable théologie architecturale des basiliques, dont les mystères joués dans les églises et sur les places mettaient les scènes en action.

—

LA COMÉDIE DE L'ENFER A FLORENCE ET LE DRAME DE JOB.

Les traditions diaboliques et mystiques ne s'empreignaient pas seulement sur les monuments et dans les livres, elles vivaient, pour ainsi dire, dans les esprits et dans les faits. L'idée de la fin du monde, annoncée par des prophéties empruntées à l'Apocalypse, planait depuis l'an 1000 sur les générations bouleversées, et semblait se réaliser de loin en loin dans leurs catastrophes. Un événement caractéristique accuse, d'une manière plus saisissante, le milieu social où naquit naturellement *la Divina Commedia*. Il s'agit d'une fête infernale, donnée à Florence en 1304, avant la publication de ce poème à peine commencé [1]. Voici comment Villani la relate.... « Les habitants du bourg de San-Priano envoyèrent un héraut proclamer, dans toutes les rues de la ville et dans les environs, que quiconque voulait savoir des nouvelles de l'autre monde devait se rendre le 1er mai sur le pont de la Carraia ou sur les quais de l'Arno. On avait préparé sur le fleuve des barques surmontées d'échafauds, arrangés comme une représentation de l'enfer, avec des feux, des supplices et des martyres. Il y avait des hommes déguisés en démons, qui faisaient horreur à voir; d'autres étaient nus et semblaient des âmes exposées à divers tourments, avec des cris horribles, des sifflements et des tempêtes; le tout ensemble offrait un spectacle épouvantable et odieux. Comme cependant, pour la nouveauté du divertissement, une foule de citoyens y étaient rassemblés, le pont, alors de bois, se trouvant surchargé de cette foule prodigieuse, s'écroula avec ceux qui étaient dessus. Un grand nombre d'entre eux furent tués par la chûte ou se noyèrent dans l'Arno; beaucoup furent blessés, et ce qui avait été annoncé par plaisanterie se changea en réalité : plusieurs allèrent savoir des nouvelles de l'autre monde. » Ainsi, ajouterons-nous, la comédie florentine, jouée entre les sanglantes révolutions des Guelfes et des Gibelins, se termina par une danse des morts.

latives. Philologue habile, comme le prouve son *Traité de la langue vulgaire*, il savait à fond les dialectes italiens, provençaux, les langues d'oil, d'oc et de si, selon qu'on désignait celles du nord, du midi et du centre, les langues romanes, le latin et le français. Un passage de son *Banquet* témoigne qu'il ignorait ou du moins connaissait imparfaitement le grec; quelques mots hébreux et arabes, insérés ou analysés dans ses ouvrages, et certaines parties de ses connaissances astronomiques, révèlent qu'il s'initia aux langues de l'Orient; il le fut indubitablement à l'astrologie et à la cabale, bien qu'il damne les fatalistes et les magiciens.

[1] Sismondi pense, d'après Benvenuto et Boccace, contredits par d'autres écrivains, que Dante avait composé, avant son exil, sept chants de son *Enfer*, dont il avait donné communication à quelques intimes, et que cette divulgation avait dû suggérer l'idée de la représentation. Nous ferons une seule

Mais parmi les origines ou filiations dont elle est le dernier anneau, s'en présente une primitive, que nul n'a citée, la plus profonde à mes yeux, le drame non moins étrange dont la vallée de Huss fut le théâtre, le mystère de *Job*. Là aussi, l'action se passe entre le ciel, la terre et l'enfer. Il y a une partie visiblement allégorique autant que littérale, et l'autre semble une série de visions : la lutte du bien et du mal s'y agite sous ses deux aspects. Le Satan *logicien* [1] s'y glisse dans le prologue, parmi les Eloïm jusque devant Jéhova. L'humanité se personnifie dans Job, l'humanité déchue, fatalement souffrante et pécheresse, marchant à sa rédemption par ses justes. La grande épreuve s'accomplit sur un fumier... déjà la pauvreté et le prolétariat. Les éléments destructeurs s'y déchaînent à la voix du malin esprit, comme dans la vallée de Prato-Magno; les dialecticiens de Dité syllogistiquent par la bouche des trois amis qui conseillent si bien le lépreux infortuné. Dieu, dont le *petit souffle* a fait tressaillir en songe Eliphas, y parle directement à Job dans un tourbillon; il lui dénombre ses grandeurs et ses abîmes, depuis les portes ténébreuses jusqu'aux pléiades des étoiles, depuis la biche timide jusqu'aux bêtes apocalyptiques : le Béhemoth, géant de la matière, et le Léviathan, roi des enfants de l'orgueil. L'homme triomphe à la fin et rentre dans sa prospérité, dans sa plénitude. Le drame se développe presque tout entier en dialogues, en péripéties et en tableaux; malédictions, débat théologique, railleries, ulcère hideux et philosophie souveraine, gémissements de la douleur et cantiques de la sagesse, phases cruelles et dénoûment sauveur, j'y retrouve tout, excepté l'initrice révélée par le christianisme; ou plutôt elle n'y a pas encore de figure, quoiqu'elle plane invisible au-dessus du patient. Le mystère biblique, source sacramentelle où s'abreuvait le moyen-âge, par plus d'une sombre voie, n'a-t-il pas inspiré en première ligne son chantre [2]?

Dante, avec la faculté des esprits supérieurs, s'empara de ces éléments, de ces diverses traditions, pour les coordonner et les immortaliser dans sa trilogie. Il y épancha en même temps toutes ses passions, toutes ses colères, toutes ses sympathies, toute sa science et toute sa foi, c'est-à-dire tout son génie et tout son cœur. Contrairement à la manière antique, nous voyons l'individualité du poète surgir dans son récit, comme chez Job, et de nos jours dans Byron, comme l'individualité se dessine dans l'ordre social. Il fallait d'ailleurs un vivant pour nous rattacher au monde de la mort et de la douleur. Le héros de l'action phénoménale, c'est le chantre inspiré, historien, prêtre et myste [3], placé comme un intermédiaire entre nous, les ombres et les essences. Par un sublime instinct, il invente la mélopée du tercet pour nous mesurer les éternels échelons de son voyage, à travers les cercles ptolémééns dont Dieu est le terme, voyage plein d'enseignements et d'allégories, sous l'invocation de Virgile dans les zônes inférieures, et de Béatrice dans les cieux. Il n'a oublié ni ses premières doctrines morales sur la loi des discurs d'amour en langue vulgaire, ce qui est-à-dire des nouveaux rapsodes, ni sa promesse de glorifier la dame de sa pensée au-dessus des créatures périssables, ni celle de fonder la langue nationale. L'esprit multiple et un domine constamment, au milieu de ses trois parties, sous les mille aspects dont s'enveloppe l'épopée dantesque ; l'histoire, la science, la satire, la philosophie, la légende, la théologie, s'en partagent le fond réel et figuré, local et universel. Il est *polisensamento* ou à plusieurs sens, avait dit le poète dans sa lettre dédicatoire à Can-le-Grand. Les commentateurs en ont trouvé mille, plus ou moins admissibles, plus ou moins ingénieux. La simple interprétation, comme pour Homère et ses imitateurs, devient insuffisante; Voltaire, ni Boileau, ni leur public, ne pouvaient comprendre une telle œuvre. Le chantre en a pourtant donné la clef dans un tercet, suivant sa méthode, comme il donne la clef de l'enfer, dans l'inscription de la porte : « O vous qui avez l'entendement sain, découvrez la doctrine cachée sous le voile de ces vers étranges. » L'Evangile parle un même langage : « Que celui qui a des oreilles entende! »

Ce langage, que nous ne comprenons presque plus, ce langage allégorique et imagé, emprunté à l'Orient par la Grèce et la Judée, sous la forme mystique dont le revêtait le catholicisme, était vulgairement entendu dans toute cette époque. S'il conservait des sens mystérieux pour les initiés, la foule en possédait les principales énigmes. Il avait cours dans les romans et poèmes, dont ceux *de la Rose* et *du Renard* furent les plus populaires, aussi bien que dans les drames de la Passion. On l'employait dans les blasons, sur les meubles, sur les enseignes des métiers et dans les usages, comme sur les édifices religieux. On a étudié, sous certains rapports, les origines et les traces de l'art dantesque. On retrouverait dans toutes les voies des analogies non moins frappantes, si l'on poussait jusqu'à la Renaissance, dont il ouvrit véritablement la période. Nous n'en citerons que deux faits divers également significatifs. Lorsqu'en 1347, Rienzi, le tribun, convoqua le peuple romain pour tenter une révolution régénératrice, il fit déployer devant le portique de Latran, pour tout exorde, un tableau colossal, où Rome avilie et ses oppresseurs étaient peints sous la figure d'animaux [1]. Son discours, en expliquant les allégories, acheva l'effet proposé. En 1498, pour le couronnement de Louis XII, une cérémonie et mainte parade eurent lieu sur plusieurs emplacements de la capitale. On y voyait figurer, dans l'une, quatre dames superbement parées de couleurs emblématiques : Humanité, Noblesse, Félicité, Puissance; ailleurs, des personnages analogues, entre autres *le bon Pasteur*, près de *la Paix* et de *Bontemps;* puis un cerf ailé, mené en laisse par une jeune fille, venait présenter au roi l'hommage de la ville. Tout avait, selon la coutume, un but moral, et se calquait en bien des points sur les ornements usités dans *la Divina Commedia;* car son auteur s'inspirait aux mêmes sources, et reflétait dans son miroir tout le cycle ecclésiastique et civil, peint en 1340 par Siméon Memmi dans une immense fresque, avec le pape et l'empereur au sommet, et les quatorze sciences ou muses pour hautes personnifications, sous la présidence d'une femme céleste, Laure, la seconde Béatrice.—Dans l'art dantesque, il y a un monde et une doctrine.

remarque : les Blancs exilés, dont l'ex-prieur faisait partie, excitaient trop l'animadversion populaire pour ne pas supposer dans ce choix des motifs sympathiques plus déterminants, et des spectacles analogues avaient lieu en divers endroits. Le point important sur lequel tout le monde tombe d'accord, c'est la connexité.

[1] Voyez au chant XXVII de *l'Enfer* les paroles du diable disputant à saint François l'âme de Montefeltro, et au chant V du *Purgatoire* le récit de la mort de Buonconte, son fils, dont une tempête, soulevée par le malin esprit, précipita le cadavre dans l'Archiano.

[2] Un professeur regretté, M. Ch. Labitte, dans une intéressante notice résumée sur ses origines, a commis une grave erreur fondamentale, en disant que, pour les temps antérieurs au moyen-âge, la poëme dantesque procédait de l'inconnu, non directement de la Bible et de l'Evangile. Dante dément lui-même cette assertion dans sa lettre explicative à Can-le-Grand; nous la démontrerons mieux.

[3] Initié, de mystagogue. On nommait ainsi celui qui remplissait la fonction d'initiateur dans les anciens mystères.

[1] Plusieurs fois il se servit de semblables emblêmes avec un égal succès.

CLEF GÉNÉRALE.

—

Or, sa doctrine, c'est la charte religieuse, politique et sociale qu'il formule, la loi humanitaire; la clef du poëme, le symbole ou l'allégorie, miroir magique, langue figurative par laquelle une seule image peint plusieurs objets, un seul objet plusieurs images, une fiction plusieurs vérités : la langue que parlaient, chacun en leur sens, les prophètes, les *vates* ou voyants et les évangélistes, que reproduisirent confusément les mystères et compositions du moyen-âge, que reprendront les fabulistes, et pour une œuvre inverse, un maître satirique, Rabelais.

Agenouillez-vous, vieillards, femmes et enfants. La pieuse comédie va se dérouler; elle vous enseigne l'œuvre du salut. Ainsi devait s'exprimer, son texte à la main, le religieux qui l'expliquait, devant une peinture démonstrative, dans la cathédrale florentine.

Son monument chrétien est construit, non avec des pierres, mais avec des rhythmes et des pensées mystérieuses. Dante, le poëte, le banni, c'est l'homme même, l'homme pécheur comme vous, condamné à traverser les douleurs et les misères dans les bolges de l'abîme; se purifiant par des épreuves successives dans la seconde région, le Purgatoire; puis s'élevant par les flammes de l'amour à la connaissance de la vérité, à la source de la béatitude et de l'harmonie. Virgile, c'est le Mentor qui nous a tous instruits, la sagesse humaine, la poésie philosophique et civile, nous guidant jusqu'aux portes des sphères. Béatrice, c'est la reine des vertus théologales, la belle fée qui vous est apparue dans votre enfance, la très sainte théologie, réfléchissant une des étincelles du triangle divin sur l'âme de son amant, et lui dévoilant les splendeurs des hiérarchies sidérales. Dieu, les anges, les élus, la cour céleste, les neuf sphères, les démons, les âmes des morts, occupent les autres plans. Là le gouffre et ses tortures; ici le ciel et ses extases. Choisissez votre place parmi les bons ou les méchants, car c'est le grand mystère de la chute et de la rédemption.

Maintenant, lecteurs, tournez la clef, regardez au fond. Nous n'avions pas tout vu; déchirez le voile. Ce monument est cimenté avec du sang et des pleurs, vêtu d'adorations et d'anathèmes, étoilé de rayons et de mélodies; ses rhythmes sont des réalités vives, des annales palpitantes, des passions *effrénées ou harmonisées*, des âmes martyres, et les plus joyeuses le furent autrefois. La pyramide renversée, l'Enfer, c'est l'anarchie, c'est Florence; la montagne aiguë, le Purgatoire, le douloureux retour à l'ordre, l'exil; la sphère aux neuf cercles constellés, le Paradis, la monarchie impériale, dont la divine est le type, la paix universelle sous l'unité régulatrice, dans l'universelle communion du beau et du bien. Cherchez attentivement. Les bourreaux et les victimes sont là, en bas ou en haut. Ils y sont, les assassins, les cupides, les ambitieux, les simoniaques, les traîtres, les lâches, les fidèles et les docteurs : toute une époque, et à l'entour, tous les siècles et toutes les nations, en tête, les Italiens, les Français, les Allemands, les trois champions de la grande guerre sociale qui s'agite sur la terre; tous les personnages de face ou de profil, les têtes couronnées, les têtes tonsurées, les têtes chaperonnées : les vices habillés en démons et les vertus en anges. La satire siffle, Némésis remplace Clio. Quel enseignement et quelle confession ! quels tableaux et quel rêve! — Mais pour un tel monde, il faut une clef historique [1]; pour un tel musée, un livret; pour une telle doctrine, une initiation successive.

Je dirai seulement ici, pour vous servir de fil conducteur : Cette comédie sans pareille commence au *pandæmonium* et finit à la cité de Dieu, c'est-à-dire va de la société sauvage et discordante à la société unitaire et harmonique. Ces ombres et ces rayons y portent des noms d'hommes et des noms de types; ces emblêmes et ces fables jettent, comme les masques, des leçons véridiques. Suivez bien l'échelle depuis Ciacco, le viveur, et Scrovigni, l'usurier, plongés dans leurs cloaques, jusqu'à ceux faits grands et saints par leurs œuvres : vous verrez comment se noue et se dénoue le nœud gordien de l'idée, à travers l'intrigue infinie. Derrière les toiles et par delà les frises, la Providence invisible tient la trame. Les bêtes mêmes y ont un rôle, comme dans La Fontaine, comme dans la création, les bêtes du bon Dieu et les bêtes du Diable, ou si mieux vous aimez, guelfes et gibelines. La louve infernale, amante de Plutus, le loup maudit, c'est la Rome cléricale corrompue, la Babylone moderne; le griffon du Purgatoire, à la double nature, c'est le Christ, qui vient sanctifier et renouveler l'arbre de science; l'aigle paradisal, c'est le signe sacro-saint, l'oiseau de l'empire idéal qui doit rendre la patrie à tous les exilés. Il y a au fond, je le répète, outre toute une histoire non moins importante que celle des Grecs et des Troyens, toute une cosmologie de l'univers et tout un système organisateur des sociétés humaines, absolument comme dans la théorie de Fourier... Ajoutons : cette doctrine est catholique. Si elle nous montre le dogme avec une ampleur inaccoutumée pour nous, et flagelle ses ministres faillibles, elle se courbe avec respect devant la Foi, devant la radieuse Béatrice, et n'adore pas les déesses profanes.

La Divine Comédie peut encore être envisagée de plusieurs manières, comme on l'a fait, et ses interprètes la comparent judicieusement aux cathédrales multiformes. D'après le sens littéral, elle offre la peinture de la vie de Dante, ses erreurs, ses traverses, son culte pour Virgile, sa régénération par la science, par la poésie et par l'amour; l'apothéose de la fiancée mystique de sa jeunesse, avec l'histoire des personnages de son siècle, revivant dans les élus et les damnés. D'après le sens théologique, le narrateur se sauve, par la grâce, des souillures de la terre, se corrige par le spectacle des châtiments infligés aux âmes maudites, se purifie aux flammes de l'amour divin, pour pénétrer aux sources de la vraie vie, et, passant de la langue mortelle à la langue immortelle, s'abîme dans le mystère incommunicable.

Dans toutes ces interprétations, Béatrice et Virgile conservent une haute importance; car ils sont les deux personnages capitaux de la fiction dantesque, et reproduisent admirablement les idées du moyen-âge. La première, tenant le milieu entre les anges et les saintes de l'Occident, entre les fervers et les péris de l'Orient, réalise cette chaste exaltation de la femme qu'on ne voit régner dans aucun poëme ancien, dont la Vierge offre le type incomparable, et dont la chevalerie avait proclamé l'avénement. Béatrice est la sœur idéale de Roswita, de la grande comtesse Mathilde, d'Hildegarde la sainte, de Blanche de Castille, reines sacrées de la science et du catholicisme. En choisissant Virgile pour son guide et pour messager de la bienheureuse, Dante n'obéit pas seulement à ses préférences et à une droite raison; en ce temps-là, le chantre pieux de l'*Enéide*,

[1] Ugo Foscolo a le plus nettement signalé son caractère historique, sur lequel M. Arrivabène a publié de très utiles commentaires. Mais ni l'un ni l'autre ne donnent la clef de cette histoire, ni les phases réelles de son époque. Quant au côté social, nul ne l'a vu. Ceci tient, nous le répétons, à la partie politique et finale réservée.

assis avec Platon et Aristote, auprès de saint Thomas, était regardé comme un théosophe illuminé, un magicien : relisez, si vous en doutez, le douzième chapitre du troisième livre de *Pantagruel*, où Panurge, pour savoir s'il doit se marier, tire le sort virgilien en ouvrant au hasard des pages de son poëme, selon la pratique usuelle. Comme il fut du nombre des sages qui avaient entrevu les doctrines chrétiennes, il faisait partie du cercle privilégié des païens pour lesquels une vénération classique avait suspendu les lois rigoureuses de l'orthodoxie, les uns ayant leurs champs élysées dans les lieux inférieurs, quelques autres, comme Trajan, admis entre les élus, avec Jacob et les justes, à la venue du Christ. Car, ne l'oublions jamais, pour expliquer des bizarreries apparentes, l'édifice catholique est civilement fondé sur les doubles débris d'un temple juif et d'un temple païen.

Le barde hiérophante résuma tout ce côté mystérieux dans sa trilogie, table législatrice, arc-boutant de deux mondes; nouveau Moïse, son doigt y dévoile les énigmes de la tombe, l'avenir des êtres, la loi de ceux qui projettent leur ombre dans le temps, et de ceux qui glissent comme des lueurs ou des fantômes dans l'éternité. Distributeur des peines infligées aux crimes et des récompenses accordées aux vertus par-delà le trépas, ce n'est plus l'homme, mais le juge flagellant tour-à-tour Guelfes et Gibelins, damnant les catholiques indignes, et versant les rayons d'or de la grâce intarissable depuis la triade éblouissante jusque sur les patriarches du paganisme. « Il te deviendra beau d'être demeuré seul de ton parti, » lui dit son aïeul dans le haut consistoire. Sa cause est celle de la race mortelle tout entière, non des Noirs et des Blancs, dont il répudie les excès. Ses jugements passèrent pour les arrêts de la justice immuable, comme les oracles des sibylles et les chants du roi psalmiste.

—

SON COTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE.

Le génie scientifique du poëte, c'est la méthode et l'universalité, qui comprennent la tradition et le progrès. Aussi le compas du géomètre semble avoir mesuré son monde : tout s'y classe comme dans la création, par cercles, par échelles, par qualités et substances, par zônes et par analogies, non pas suivant son imagination, mais suivant les types et les lois qu'en ont formulés les anciens sages ou voyants; et en quelque sens que vous l'envisagiez, vous retrouvez une classification analogue. Son côté littéraire, — beaucoup ne voient que lui [1], — peut sans doute suffire à l'enthousiasme; mais le littéraire, tel que nous l'entendons, n'y existe pas; ou du moins il ne s'y sépare pas plus des autres que la forme de l'être. Laissons là le mignard, la métaphore, l'antithèse, l'art *poétique* conventionnel, les traités sur la fantaisie ou la règle. Son art, c'est le vêtement de l'idée, *une allégorie musicale*, la nature vivante, traduite dans son réalisme et dans son idéalisme, le petit-fils de Dieu, suivant ses propres définitions. Comme son cadre embrasse le bien et le mal, comme il vit au temps des grandeurs catholiques et des fêtes des fous, il a le beau et le laid, le sérieux et le grotesque, le sublime et le trivial. Les beaux livres primitifs l'ont tous, quoique les traductions nous les aient souvent *arrangés*. Son auteur choisissait logiquement pour celui-ci la langue vulgaire, et comme il le déclare, il y insérait à dessein, entre de savantes démonstrations et des peintures crûment véridiques, les dictons de la classe inculte, pour en être mieux compris. La plume a déjà remplacé la lyre antique. Dès son début, il entre franchement dans le vrai. Quittant le haut diapason, ridicule sous le costume citadin, il parle familièrement au lecteur. Il raconte, comme tout voyageur, et sous la seule influence de l'animation des péripéties narrées, s'élève jusqu'au chant, jusqu'à la prophétie, converse et enseigne tour-à-tour. Son œuvre constitue donc plutôt un mystère ou une *moralité* qu'une épopée proprement dite, sinon l'épopée sociale; elle enferme trois parties distinctes et indivisibles : un roman, une partition et une théodicée.

Si, avant de clore, nous l'examinons un instant sous ses deux faces, nous y apercevons le même cachet original et complexe : cachet qui, pareil à celui du roi de la sagesse, ouvre des arcanes inconnus. Les notions les plus élevées de la science y fleurissent à côté des peintures les plus vraies du cœur humain, et le cénacle des muses semble s'être uni, pour former le monument littéraire encyclopédique le plus miraculeux. Un rhythme harmonieux y décrit les lois de la gravitation, comme celles des sphères, les phénomènes de la végétation et les merveilles de la musique, au milieu des scènes émouvantes du drame éternel. Le poëme parcourt en se déroulant tout un système astral, tel que Dante a dû l'apprendre de Brunetto et de l'astrologue Cecco d'Ascoli, l'infortuné maître : système de Ptolomée modifié par les découvertes des Arabes. Elles lui révélèrent les quatre étoiles de la croix du sud, dont l'indication dans un ouvrage du XIV[e] siècle excita la longue controverse des savants. De même il puisa dans la Bible, dans Lucain, dans *le Trésor* et dans les mythes environnants, une cosmographie d'animaux fantastiques, en rapport avec sa cosmographie infernale et divine. Ses propres expériences et son intuition lui enseignèrent mille remarques ingénieuses sur les effets des sons et des couleurs, des sentiments et de la lumière. Sagace observateur de la nature physique et de la nature morale, il se distingue par l'alliance rare du pittoresque, de l'érudition et de la philosophie. On ignore trop ses éloquentes définitions de la Providence, de la fortune, de l'essence de l'art et de l'ordre intellectuel en général.

L'Italie, sa belle contrée natale, toujours maudite et toujours aimée, l'Italie est, pour ainsi dire, filialement topographiée dans ses comparaisons, comme la Grèce dans les œuvres d'Homère, et avec l'Italie l'Atlas terrestre. Quoique éloigné du doux monde, il le rappelle sans cesse avec un amour naïf, et lui emprunte ses plus chers souvenirs. Le sommeil des plantes, encore inobservé parmi les naturalistes, lui fournit une image gracieuse presque aux portes de la Géhenne : contraste charmant par lequel il nous promène à chaque battement d'aile des domaines infinis sur les rives natales, des ténèbres de la mort dans la lumière des vivants. Les caractères de ses personnages ne sont pas moins admirables et variés. Les anciens, soit ceux de la fable, soit ceux de l'histoire, sont fidèles à leurs types, et en même temps nouveaux comme une seconde création. Ses furies, ceintes d'hydres verdâtres, ses lamentables harpies, son nocher des âmes, ses Titans, ses héros grecs, ses rois déchus, revêtent comme Virgile un aspect symbolique et légendaire tout moyen-âgiste. Néanmoins, relégués dans la région ténébreuse, ils ne sauraient se confondre avec les génies chrétiens, dont les deux derniers cantiques retracent les lumineux séjours. Les caractères modernes sont des modèles achevés dans un autre genre, et peignent l'époque dans ses figures les plus saisissantes; et comme le temps le presse lui et son guide, il les sculpte d'un trait. Cette marche concise, qui le rend parfois obscur, faute de connaître ses originaux, prête une force étrange à sa

[1] La généralité ne voit que lui du moins de net, de capital. M. de Lécluse, qui a publié d'intéressantes études sur les mystiques troubadours du moyen-âge, conclut ainsi avec la plupart de ses analystes et admirateurs, depuis Ginguéné.

narration. La plupart de ses vers sont des images, des sentences ou des satires coulées en bronze ou en or pur.

Descendons plus avant pour y cueillir, comme sa Mathilde, la fleur des fleurs. On composerait un tresor avec les richesses cachées dans son style; malgré celles déjà signalées, combien d'inaperçues encore! — Nous y découvrirons cette partition dont je vous parlais, autrement toute une langue musicale. Non pas seulement la cadence, qu'on adapte très bien aux platitudes lyriques des operas; non pas seulement la musique des sons et des couleurs harmonisés, dont nos poètes modernes ont ressaisi le secret, mais la divine musique des choses, de la nature et des idées, la muse des anciens. Comment y serions-nous initiés? Sauf Jean le Fabuliste et Poquelin, où on la cherche peu, personne n'en souffle mot dans notre grande école poétique du XVII[e] siècle, ni certes les nouveaux Mentors, baptisés champions de la littérature *difficile*, c'est-à-dire de serre chaude. Ouvrez votre âme et votre oreille à ce verbe, sur lequel leurs élèves posaient une sourdine. Ses expressions, comme ses symboles et comme les mots hébreux, ont souvent une triple force. Ses *gioia* sont des joyaux et des joies, ses tristesses des ombres et des démons; ses bêtes ditéennes, des fureurs; sa lumière est une harmonie qui chante ou se tait: ses harmonies dansent et rayonnent; ses couleurs parlent et vivent. Son vers tombe comme le tintement de la pluie maudite, tinte mélancoliquement avec l'*Angelus* du soir sur la montagne sainte, ou module l'*Ave Maria* parmi les âmes emparadisées. Le monde sans harmonie, sans couleur ni lumière, c'est le monde infernal; enfin le mot de *salute* (en italien salut et santé), signe dont Béatrice révélait au poète enfant le sens ineffable, et que lui répètent les grandes ombres des Champs-Elysées, exprime à la fois le salut spirituel et la salutation angélique. Ses beautés littéraires enferment des vérités scientifiques ou religieuses, ses vérités de mystérieuses beautés.

Sous le côté romanesque et fabuleux, côté le plus populaire et le plus universel, Dante ne le cède en intérêt et en invention ni au père des rapsodes, ni à l'Arioste, le roi des trouhadours, car il tient à la fois des uns et des autres. Ici l'opinion commune, entretenue par les commentaires, les analyses et les traductions, l'a complétement méconnu, surtout en France. Dans sa fable théologique, savante et morale, se déploie une prodigieuse imagination et une attachante naïveté de conteur. Les nombreuses légendes dont il a orné ses cercles, celles de la prophétesse Manto, de la mort d'Ulysse, du vieillard du mont Ida, de Trajan, ses mille créations scintillantes rivalisent avec les fictions de l'Odyssée antique. Nous ne parlerons pas des épisodes tant cités de Françoise et d'Ugolin, chefs-d'œuvre de l'amour et du désespoir, qui personnifièrent seuls longtemps *la Divine Comédie*, avec l'inscription de la porte infernale. Mais nous désignerons encore les transformations des serpents, et la forêt des suicides, le chant de la pluie éternelle, les sculptures hiéroglyphiques de la roche expiatoire, les visions des deux aigles flamboyants, les scènes touchantes avec Sordello et le musicien Casella, les tableaux ravissants du paradis terrestre, la belle entrevue de Dante et de son aïeul Cacciaguida, les danses mélodieuses des âmes, et tant d'ardentes imprécations, et tant de dialogues inénarrables, et tant de conceptions profondes. Je n'établirai point de vain parallèle entre les trois cantiques; chacun peut suivre sa sympathie, et y chercher le sens dont il est épris, comme dans les caractères des talismans. Dans *l'Enfer* dominent la satire, la terreur et la pitié; dans *le Purgatoire*, l'amitié, l'espérance et la miséricorde; dans *le Paradis*, la foi, la science et l'amour: triples rayons d'un magnifique génie, exprimés par les trois modes ascendants du rhythme.

Rien n'échappe à la condition des œuvres humaines: il y a des taches dans mon soleil, et les aveugles seuls le nient. Le siècle de Dante, si riche en matériaux bruts, était peu propre à lui fournir des données justes pour les édifier. On relève dans ses poëmes des anachronismes, l'abus de la dialectique, des erreurs, et quelques traits dont l'excentricité blesse notre goût. Ses notions sur la médecine et la physique ne sont plus au niveau des progrès actuels; l'astronomie, où il fut prophète, a aussi changé de base depuis Galilée; sa théologie, ordinairement d'une rectitude sévère, offre des détails singuliers, même en admettant l'exaltation de Béatrice jusqu'au trône de Dieu. On se demande comment il choisit Caton le suicide pour gardien du Purgatoire, tandis qu'en partisan impérial il damne Brutus et Cassius à l'égal du déicide Judas [1]. Ces taches, qu'il partage avec tous les vieux maitres, sont comme des stigmates historiques, et se fondent dans l'ensemble lumineux. Qu'on y réfléchisse, il avait tout à créer, avec des matériaux immenses, mais grossiers: sa langue, son rhythme, sa poétique, aussi bien que son plan. Pour seuls guides, la Vulgate, les Latins profanes et sacrés, les Grecs entrevus à travers les versions arabes ou latines, la Babel européenne et ses traditions confuses, une scolastique aride, puis un idiome informe et sans rudiment. Son plus rude labeur a été de le perfectionner, avec les éléments des dialectes locaux, pour en tirer son verbe italique, et de le substituer au latin, alors en usage jusque dans les sermons des prédicateurs. Lui-même avait d'abord essayé en latin une *cantica de l'Enfer*, et, comprenant bientôt sa faute, il refondit cet essai. Dans son *Traité de la langue vulgaire* et d'autres fragments, où sont exposées ses théories de l'art, il définit les trois genres, épique, élégiaque et comique, tels qu'ils nous sont demeurés. A cause du mélange des tons, de sa forme dialoguée presque constante, et de son dénoûment heureux, il intitula son épopée *Comédie*. La postérité lui décerna le nom de *Divine*, comme à tous les chefs-d'œuvre immortels; ce nom spécifiait doublement sa nature et son objet.

SES ŒUVRES DIVERSES.

HISTOIRE POSTHUME.

Nous avons indiqué, dans le cours de notre étude sur l'Homère Florentin, ses trois principaux ouvrages, son livre d'amour, son manifeste politique et son traité d'éloquence vulgaire. Notre cadre actuel ne nous permet pas de les envisager plus à fond. Parmi les autres livres, qui achèveront de le révéler, nous recommanderons ses *Rime* ou poésies et surtout son *Banquet*. Les premières, mêlées de canzones philosophiques et de petites pièces intimes ou religieuses, retracent mystiquement çà et là les passions fugitives, où l'exilé cherchait le beau sur les visages périssables: la Gentucca, la Pietra, sont les péchés dont il se confesse au Purgatoire devant Béatrice, et dont il se purifie, ainsi que du péché d'orgueil. Quelques unes exhalent de suaves parfums et décèlent le maitre. Suivant son système qu'il y développe, il consacre à plusieurs une interprétation allégorique dans son traité du *Convito*, malheureu-

[1] C'est, nous le répétons, tout un système, mal connu et mal compris, qu'il soit bon ou mauvais. Nous l'exposerons pleinement dans la notice ultérieure, qui complétera celle-ci.

sement inachevé comme celui *de Vulgari Eloquio*. Ce commentaire, ou plutôt ce banquet intellectuel, dont la sagesse et la vérité sont l'angélique nourriture, offre à ses convives une riche moisson scientifique et morale, d'admirables entrevues sur la vie civile et l'histoire humaine, comme sur les harmonies célestes. Le scolasticisme et le mysticisme en obscurcissent les clartés, et les ont sans nul doute voilées jusqu'ici.

Le langage mystico-scolastique était dans les mœurs comme dans les lettres. On le rencontre dans son traité politique *de Monarchia*, et dans *la Vita nuova*, monodie amoureuse de son matin, délicieux fabliau élégiaque trop longtemps ignoré. Citons encore deux ou trois pastorales imitées des églogues virgiliennes, ses paraphrases des Psaumes, du *Credo*, du *Pater* et de l'*Ave Maria*, inspirations de la piété; et n'oublions pas son hymne en l'honneur de Florence : *O patria degna di triomfal fama*, qui efface patriotiquement ses anathèmes. Comme tous les épiques, il a des pages de poésie dédaignées : suffisantes pour une gloire moins fière, elles disparaissent devant l'œuvre supérieure. *La Divina Commedia* occupa presque seule les commentateurs italiens, savants de toutes les classes et de toutes les académies. Parmi eux, et à leur tête, on remarque Boccace, nommé déjà, et plus récemment M. César Balbo, qui déclare très infime le *Banquet*, appelé *bellissimo* par le Tasse, dont nous partageons humblement l'avis. Toutes ces œuvres se trouvent reléguées en Italie dans l'*in-pace* des *opere minori*, et, sauf *la Vita nuova*, sont totalement inconnues chez nous, quoique deux d'entre elles soient écrites en latin. Si elles se trouvent incontestablement résumées dans la Trilogie, je le déclare aujourd'hui où j'en ai achevé la première traduction française [1], elles ont philosophiquement et historiquement une importance très haute pour son appréciation, comme pour celle de son époque. On a lieu de s'étonner que les esprits doctes et distingués, si vivement occupés depuis cinq siècles à son interprétation, n'aient pas signalé d'une manière formelle leur corrélation intime et leur sens final commun.

Au surplus, la célébrité du grand *padre* Alighieri a eu dans son propre pays, comme ailleurs, des phases diverses, des jours de lumière, et des jours d'obscurité aux époques de décadence. Lorsque le cardinal Gonzaga, en 1780, fit restaurer son tombeau, l'on y grava pour toute inscription : « A Dante Alighieri, premier poète de son siècle. » L'Aristarque Bettinelli écrivait alors que *la Divina Commedia* contenait environ cinquante bonnes terzines. Son histoire posthume offrirait un document curieux, où se retracerait le mouvement successif des idées depuis le XIVe siècle. Après l'apaisement des anciennes discordes, la cour romaine, par un louable orgueil national, malgré leurs âpres censures, protégea libéralement sa mémoire et ses trois poëmes; trois papes en ont accepté la dédicace.

Mais il paraît certain qu'une enquête fut commencée contre l'orthodoxie de ses écrits, par les Frères mineurs, dont le poète attaque les mœurs dégénérées, et qu'il composa ses dernières oraisons pieuses pour justifier sa foi d'imputations plus menaçantes. En 1333, le cardinal Poggetto mit à l'index son livre *de la Monarchie*, qui servait de charte au parti de Louis de Bavière pour attaquer la puissance temporelle des papes. En 1614, l'*Index expurgatorio*, imprimé à Madrid, où la terrible vision commençait à circuler, ordonna qu'à l'avenir on supprimerait dans toutes les éditions espagnoles les trois vers du chant II de *l'Enfer* relatifs au pape Anastase, et les sept derniers du IXe chant du *Paradis*, flèches lancées contre Clément V et ses cardinaux. Un commentateur italien moderne, reprenant l'*instruction* inquisitoriale, a trouvé dans les poëmes flagellateurs les éléments d'une doctrine occulte d'hérésie [1].

Parmi nous, des vicissitudes égales, sous d'autres rapports, sinon au point de vue politique et religieux, suivirent la destinée funèbre de notre ancien hôte. D'après des renseignements authentiques, on représentait en France, vers le XVe siècle, le poëme ou mystère dantesque, comme aux vieux temps de la Grèce les rapsodes allaient réciter l'*Iliade* de ville en ville. Chose très simple, si l'on considère, d'une part, les deux voyages de Brunetto Latini et de son élève dans notre capitale, où le premier avait choisi notre langue pour y publier son ouvrage dédié au roi Louis IX, et, d'autre part, les liens invisibles que la foi commune, multipliée par les traditions orales ou écrites, avant l'invention de l'imprimerie, établissait pour les fondre entre les nationalités rivales. La rupture de ces liens, on ne l'a point assez observé, marque une immense ellipse là et en plus d'une sphère. Au moment où le règne des princesses Médicis ramenait des communications actives entre l'Italie et la France, des éditions italiennes de *la Divina Commedia* furent imprimées à Lyon, le centre provençal. Le bon abbé Grangier, aumônier d'Henri IV, chose notable, en publia la première traduction complète, littéralement versifiée et dédiée à Sa Majesté béarnaise. Le roi de la réforme était, certes, le plus propre à l'accueillir. Néanmoins, comme l'arc dantesque y lance maint trait mordant contre les Capétiens, le prudent abbé emploie dans sa dédicace un art ingénieux pour faire absoudre les *licences d'un poëte* qui mérite *pardon aux* injures et colères *que comme partial il déborde dans la consolation de ses misères*, sa dite comédie *satirique, attaquant toute personne grande et petite, vu qu'il écrivait en coutume* des factions suscitées par les *Gelfes* et les *Gibelins*, et que ceux du parti adverse *le traitèrent si mal*. » Or, ajoute le traducteur, en ce noble poëme, il se découvre un poète excellent, un philosophe profond, un théologien judicieux, touchant avec un langage plus nerveux que *mignard*, toutefois obscurément, quasi toutes les plus belles matières comprises aux sciences susdites. » Sur quoi le pieux interprète s'excuse de n'avoir pas supprimé les passages mensongers, ce qui n'aurait pu se faire *sans gâter du tout l'ordre et l'économie d'un si bel œuvre, si ancien, si vénérable*, respecté même *par le siége romain tant chatouilleux*. » Ces attaques amortirent beaucoup, probablement à son préjudice, la protection royale des successeurs de Henri IV, et la déplorable balourdise, qui proscrivait l'art catholique pendant notre grande période, acheva de jeter un triple voile sur le *barbare* de l'Arno.

Voici sans réflexion, trois siècles après le jugement du bon Grangier, celui que porte l'auteur de la *Henriade*, Voltaire, c'est-à-dire tout le beau monde européen. « Voulez-vous connaître Dante? dit-il dans son *Dictionnaire Encyclopédique*. Les Italiens l'appellent divin. Mais c'est une divinité cachée : peu de

[1] Les *Poésies*, *la Vie nouvelle* et *le Banquet*, ont déjà paru dans ma première édition, plus particulièrement destinée aux bibliothèques publiques; les traités latins sous presse (*de Monarchia* et *de Vulgari Eloquio*) sont à la veille de paraître. Il n'avait jamais été donné, jusqu'ici, des trois derniers, que de très courts extraits traduits et des analyses résumées. Une simple traduction littérale même, selon le procédé maintenant usuel, ne suffirait pas pour les faire bien comprendre et goûter, vu leur nature exceptionnelle; aussi avons nous suivi notre méthode d'éclaircissement et de transmutation intégrale, selon l'esprit autant que selon la lettre.

[1] M. Rosetti a publié là-dessus deux graves ouvrages (*Sullo Spirito anti-papale* et *il Mistero del amor Platonismo*); il a trouvé récemment en France des imitateurs ou des adeptes. *La véritable doctrine* de Dante, que nous publierons, d'après ses propres paroles très nettes, ne laissera pas subsister une pierre de cet *édifice fantastique*, et illuminera plus rationnellement le côté occulte du moyen-âge.

gens entendent ses oracles; il a des commentateurs, et c'est peut-être encore une raison pour n'être pas compris. Sa réputation s'affermira toujours, parce qu'on ne le lit guère. Il y a de lui une vingtaine de traits qu'on sait par cœur : cela suffit pour s'épargner la peine d'examiner le reste... On trouve chez nous (dans le XVIII[e] siècle) des gens qui s'efforcent d'admirer des imaginations aussi stupidement extravagantes; on a la brutalité de les comparer aux chefs-d'œuvre..., etc. *O tempora!* o *judicium!* »

C'était le temps où Bettinelli commentait analoguement l'épitaphe du tombeau restauré, où Alfieri écrivait qu'on ne rencontrerait pas trente Italiens ayant lu l'épopée florentine; le moyen-âge n'était ni connu, ni compris. Mais une autre ère approche : les voix *extravagantes* s'élèvent. Rivarol jette sa traduction de *l'Enfer* dans le gouffre de la Révolution. Sous l'Empire et le *Génie du Christianisme*, M. Artaud de Montor, auquel nous devons cette justice, publia successivement la traduction consciencieuse des trois cantiques. Toutefois, il se plaint dans sa préface de ce que les possesseurs revendaient avec affectation les deux derniers volumes, *le Purgatoire* et *le Paradis*, appelés *écailles d huîtres*. Aujourd'hui, grâce au mouvement plus éclairé des esprits, quoiqu'elles paraissent encore bien dures, un libraire n'oserait éditer l'huître sans les écailles.

L'élite du XIX[e] siècle, guidée par des investigateurs fervents, a ouvert la réhabilitation du *poema sacro*. Chateaubriand qui, jeune, en avait d'abord mal apprécié certaines parties, rectifia plus tard son erreur. Lord Byron l'a commenté à sa manière par une admirable monodie en *terza rima*, et Lamennais passa les dernières années de sa vie à faire pour lui ce que le premier fit pour Milton. L'on sentira davantage, devant de tels exemples, l'importance et la difficulté de bien traduire les maîtres, ces grands historiens et mythographes du passé, le nôtre en tête.

La nature des traductions qui nous l'ont fait connaître exerça aussi une influence incontestable sur toutes ses vicissitudes; elles-mêmes suivent exactement le cours des idées et se divisent en trois séries ou méthodes : les littérales mot à mot, rimées ou non, inaugurées par Grangier; les belles infidèles dites classiques, dont Rivarol offrait le type, et les imitations poétiques des deux écoles [1], sans compter les hybrides ou les difformes, comme il en a tant circulé avec des passeports fabuleux. Chaque méthode, bien traitée, peut avoir son genre de mérite et de fruit.

Précisons en quoi notre système, par conséquent notre travail, diffère essentiellement des travaux antérieurs et contemporains. Nous avons eu pour but de reproduire à la fois, dans toute la mesure du possible, avec le sens littéral rationnel, la forme, la couleur et l'harmonie : les trois parties capitales dont se compose tout livre complet, tout vrai poète. L'auteur des trois cantiques, on le sait, présente des difficultés inouïes à une transplantation intégrale; son tour concis et brut, son mélange de théologisme et de symbolisme, la langue exceptionnelle qu'il s'est créée, ses obscurités fréquentes, son ascension perpétuelle par terceta, véritable rocher de Sysiphe, forcent le traducteur à subir toutes ses angoisses. Malgré ma sympathie pour le verbe des muses, je ne pouvais espérer y réunir les quatre conditions essentielles, ni surtout le populariser ainsi parmi nous. J'ai préféré la prose rhythmique ou rhythmée, seconde poésie, flexible et majestueuse, rajeunie par nos grands écrivains modernes, et à laquelle les livres sacrés ont accoutumé notre public; elle sera l'instrument le plus propice pour transplanter les hautes conceptions épiques, dont la mélopée peut exactement s'y empreindre, sans les entraves de la rime ni de la césure. *La Divina Commedia*, qu'on le remarque bien, est un monument à la fois historique et littéraire. Comme le disait le bon Grangier, même pour la religion et la royauté, on ne peut y toucher, sous prétexte de l'accommoder à sa convenance, sans l'altérer ou le gâter. Mais on ne l'altère pas moins quand, sous prétexte de littéralité, on met des cacophonies où il y a des mélodies, des inversions barbares où il y a de charmantes désinvoltures, des pauvretés où il y a des richesses; et le mot à mot y conduit nécessairement, comme le vers à d'autres inexactitudes fâcheuses.

La fidélité et la clarté avant tout. Par le même motif, le langage analogue au temps de l'auteur traduit, c'est-à-dire ici le vocabulaire de Froissard, des troubadours romans et de Rabelais, m'a paru la source la plus directe où l'on pouvait puiser çà et là, — non pas la langue de Bossuet et de Pascal, comme l'énonçait dans sa préface mon estimable devancier cité plus haut; car cette forme royale (encore si on l'avait!) devient un grave anachronisme et un pompeux travestissement, à propos du terrible satiriste *cittadino* du moyen-âge. Ainsi que l'art grec et l'art gothique, chacune a ses majestés et ses beautés, chacune personnifie logiquement une époque, un ordre social et une manifestation religieuse. L'huître contient des perles; il faut savoir l'ouvrir, et d'abord aller la pêcher dans le gouffre *oscuro e orrido*.

[1] Parmi les études en vers, n'oublions pas les remarquables fragments où M. Antony Deschamps donna en 1829 les premiers modèles de la couleur dantesque. Tout en signalant, dans les études critiques ou commentaires, les lacunes inévitables, résultat du fractionnement des spécialités et de la *complexité* d'un pareil sujet, nous n'y apprécions pas moins les vives lumières jetées par plusieurs de nos éminents devanciers, Italiens ou Français. Nous constaterons scrupuleusement en son lieu la part de chacun sous toute forme à cette réédification. Aux noms déjà cités, ajoutons seulement, comme un juste tribut, ceux de deux savants regrettés, M. Ozanam, l'auteur de la *Philosophie catholique du Dante*, et M. Fauriel, dont on annonce le cours complet *sur les Origines de la littérature italienne*.

Nous n'avons pas besoin d'expliquer, après ce qui précède, pourquoi nous avons reproduit, comme le mot à mot, quelques étrangetés familières au texte, entre autres sa locution de : *Moi à lui* et *lui à moi* pour : Je lui dis, il me répondit. Outre la convenance d'adopter également une abréviation dans un dialogue perpétuel, cette forme est la manière propre de l'auteur, qu'il ne faut pas confondre avec la phraséologie spéciale à sa langue. On ne peut pas plus la changer que dans un portrait le costume historique d'un homme ou la couleur de ses cheveux.

J'ai restitué aussi, dans la révision de mon premier travail, certaines valeurs omises jusqu'à présent, pour le coloris poétique, ainsi que pour le sens philosophique ou philologique. Sur ce dernier point, Dante et ses œuvres étant, comme sur les autres, mon unique guide criterium, il importe de bien rappeler, d'après ses propres déclarations, que l'italien de *la Divina Commedia*, non-seulement n'est point celui du dictionnaire de l'académie *della Crusca*, mais qu'indépendamment de sa souche latine, commune aux langues romanisées, il est expressément combiné de termes choisis dans les divers dialectes locaux ou anciens patois lombards, ses véritables racines nationales et couleurs (V. la lettre à Cane della Scala et *de Vulgari Eloquio*).

UN MOT SUR CETTE ÉDITION.

DANTE EST-IL POPULAIRE?

La présente édition n'est plus faite uniquement pour les lettrés et les doctes, pour les esprits cultivés par l'étude ou la lecture; elle place notre poète dans les collections qui vont au peuple, c'est-à-dire à tout le monde. Une dernière question ou objection reste à résoudre ici. Dante est-il populaire? Sa *Divine Comédie* peut-elle être accessible à toutes les intelligences, sympathique à toutes les âmes? — Oui, répondrai-je hardiment. Déjà sa résurrection glorieuse, après cinq siècles, me le garantit. Ceux qui reparaissent si jeunes, du milieu des ruines, ont des racines bien profondes dans les entrailles de l'humanité. Oui, par la nature de son génie, il est universel comme tout ce qui est vraiment humain, vraiment beau, vraiment moral ou rationnel. Il deviendra de plus en plus populaire, comme le divin conteur grec et Shakespeare, comme Molière et La Fontaine, comme Cervantes et l'auteur de *Virginie*. — Non, répondent encore bien des préjugés, lourdement appuyés sur les vieilles opinions et sur des causes transitoires. Son cercle, disent-ils, a d'infranchissables limites : ses idées caduques et ses obscurités.

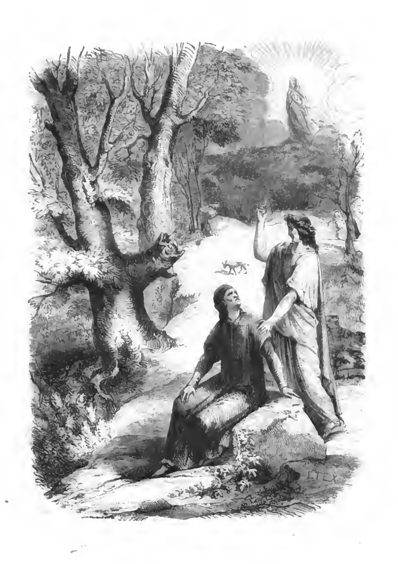
Nous avons expliqué en plusieurs points ces opinions et ces causes, notamment l'erreur d'un système poétique, pour ainsi dire officiel, qui proscrivait la vérité, avec le christianisme, dans l'art d'un monde chrétien,— et la complète ignorance d'une époque importante, dont son poème est le monument. On nous concède aujourd'hui son *Enfer*, pour ses tableaux pathétiques, et quelques autres belles pages... La réhabilitation, c'est-à-dire la compréhension, ira plus loin, à mesure que l'on pénétrera davantage dans son foyer central.

Parmi les obstacles subsistants à sa pleine lumière, nous accuserons les thèses contradictoires qui en font, jusque chez ses plus fervents admirateurs, tantôt une énigme, tantôt un moine théologien, tantôt un rêveur bizarre, voire même un réformateur occulte, un grand artiste fourvoyé dans la scolastique, l'hérésie et la politique. Oui, hors le fourvoyé, Dante est un peu tout cela en détail; mais, sa divulgation complète le démontrera, il est nettement défini par l'ensemble, comme poète et comme penseur. Il est plus encore : il est homme dans le sens le plus large, l'*homme des temps anciens et l'homme des temps nouveaux*. Il a aimé, souffert, haï, pleuré, combattu. Il a chanté et argumenté. Il a béni il a maudit. Il a été proscrit et calomnié. Il a été fort; il a failli; il a eu faim et soif. Et le peuple ne le comprendrait pas!

Pieux soldat, tribun, condamné au feu, vivant et mort, à cet holocauste éternel où plus d'un tourmente sa mémoire, il composa son *Banquet* pour *les pauvres affamés du pain de science, entravés par les labeurs civils et domestiques* [1]; il a traversé des discordes révolutionnaires comme les nôtres, et dans tous ses actes, en vers ou en prose, par la plume ou par l'épée, il poursuivit un seul but : le bien public. Accablé par les malheurs et les lâchetés, fuyant les corruptions béantes, il s'écriait, comme Job, dans ses heures douloureuses : « Je m'ennuie amèrement de vivre. » Dans ses colères, quand il avait décoché sa vérité flagellatrice : « Que celui qui a la gale se gratte! » Dans ses rêves d'exaltation : « Voici à l'orient l'aurore qui éclaircira les ténèbres de la longue misère. » Il peignait en traits ardents les nobles amours, les douleurs *désespérées*, les principes sauveurs de ce monde et les secrets redoutables de l'autre. Et nos générations tourmentées ne le comprendraient pas!

Ah! il a des idées caduques! et il prend pour base de sa doctrine sociale, enfermée dans son poème, et dont je vous donnerai ailleurs la mesure exacte, cette idée mère : « Toute spéculation politique doit avoir pour but la civilisation du genre humain, et le but de la civilisation, le développement de sa puissance intellectuelle, avec son bien-être. » Car, je vous l'ai dit, l'ordre et le bon état ici-bas correspondent, pour lui, à l'ordre et

[1] Les phrases citées dans ce passage sont extraites : 1° du *Convito*; 2° d'une de ses canzones; 3° du XVI° chant du *Paradis*; 4° de sa lettre aux princes et au peuple d'Italie; 5° du premier chapitre de la *Monarchie*. Enfin c'est dans le traité *de Vulgari Eloquio*, qu'il appelle la poésie une fiction ou allégorie musicale, et lui donne pour triple base : la science, l'art, le génie naturel.



ENFER. — CHANT II.

J. BRY AINÉ, Éditeur

Paris — Impr. Lacour et C., r. Soufflot, 16.

au bon ét it là-haut. Ses enseignements concernent le monde terrestre comme l'invisible, les deux moitiés inséparables pour toute philosophie sérieuse.

Cette parole précédente de la *Monarchie* se trouve clairement corroborée au XIe chant de l'*Enfer*. Lorsque le disciple interroge Virgile sur la criminalité de l'usure, après lui avoir expliqué la source et la fonction harmonique des deux opérateurs de l'œuvre divine, la nature et l'art, le sage lui répond : « La Genèse, si tu te la remémores, te révèle leur principe final. Il faut que l'homme tire de tous deux sa vie et son perfectionnement. — L'usurier prend une autre voie : il méprise la nature, et l'art qui la suit, et place ailleurs son espérance. » L'art, comme il est manifeste, signifie ici à la fois l'opération intellectuelle et matérielle, l'art propre et l'industrie, les deux conditions rigoureuses imposées dès l'origine aux fils d'Adam pour leur salut, c'est-à-dire la loi du travail et du progrès, à laquelle échappe l'usure. Voilà pourquoi ce vice capital est châtié dans le dernier giron du septième cercle, sous la pluie de Gomorrhe. Pour un catholique d'un temps barbare, l'Alighieri ne semble guère moins avancé que nos théoriciens modernes.

Chose merveilleuse dans ce poème! grâce aux voiles ingénieux dont il s'enveloppe, la jeune fille y trouvera une pure instruction morale, sous des récits chastement passionnés, dont elle pourra pleurer sans rougir, tandis que l'âge mûr y étudiera les hauts problèmes philosophiques et l'anatomie savante des organes sociaux. Oui, si les beautés littéraires ne vont pas toujours à la multitude, et si elle ne les comprend point, c'est qu'on ne les lui montre sous des aspects bien étroits. En fait de lanterne magique, elle aime autant les siennes; mais l'heure de la nourriture substantielle arrive sous tous les rapports. Quand on cherchera dans les livres, non-seulement ce qui amuse, brille ou émeut, ce qui est habilement phrasé, intrigué ou ciselé, selon l'académie ou l'école, mais ce qui est vrai selon l'éternelle nature, ce qui verse dans l'âme les passions les plus généreuses, ce qui est le plus vraiment utile au bien public, à la moralité de l'homme, *au développement de sa puissance intellectuelle*, un g[...] certes accompli.

Alors bien des mutations auront lieu dans [...] chie des talents et des popularités; les travaux [...] rement laborieux obtiendront une récompense, plus douce que ce qu'on nomme la gloire, et la dignité de notre profession sera établie, telle que la définissait l'illustre maître, telle que la comprennent les esprits sincères et progressistes, ses disciples sans le savoir.

Et en terminant, redisons-le, parmi tant de titres à nos sympathies, comme à notre admiration, il fut quelque temps l'un des nôtres; il s'est assis sur la paille classique de l'école tenue jadis rue du Fouarre, près la place Maubert, pour assister aux leçons du docte professeur qu'il retrouve dans la sphère du soleil. S'il a durement traité la race royale ennemie, nos rois capétiens, auteurs fatals de sa ruine, vous verrez nos braves chevaliers français placés sur la brillante croix triomphale, avec son preux aïeul. Car, quoique l'on ait prétendu, malgré ses misères, il aimait la France, dont il fut l'hôte et le disciple, et je m'inscris en faux contre tous là-dessus. C'est en traversant, pèlerin, notre belle Provence, que ses affections se sont ravivées pour nos troubadours dont il écoute, attendri, les douces notes dans la fournaise expiatoire; par-delà les Alpes, devant les artistes, ses compatriotes, il se rappelle fraternellement Paris, la ville de *l'enluminure*. C'est parmi nous qu'il a composé maintes pages sublimes de son poème, ravi à toutes les brises, hélas! et composé dans les larmes de l'exil. Vous comprendrez mieux en y songeant l'indescriptible éloquence de cette poésie musicale, qui fait si fort palpiter les cœurs italiens, et dont je me suis attaché à reproduire, comme la nymphe Écho, le rhythme dans ma prose. Elle chante pour eux : amour et patrie! pour tous les peuples : justice et paix! Nous traversons tous la cité Douleurs pour arriver à l'ordre, à la lumière, à la sainte effusion du beau et du bien.

SÉBASTIEN RHÉAL.

AVIS DE L'ÉDITEUR

Le succès de notre publication de Rabelais a dépassé nos espérances ; il a prouvé que les chefs-d'œuvre véritables trouvent de plus en plus un public sérieux. Ce succès est fondé spécialement sur l'intérêt soulevé par le côté philosophique et littéraire de l'œuvre, mis en relief dans notre édition par la clarté du texte et a fougue du crayon de l'artiste

Un tel accueil inaugure favorablement notre collection des *Chefs-d'œuvre européens*, et nous invite à continuer d'y mettre en première ligne les écrivains de la Renaissance. En remontant aujourd'hui jusqu'à Dante, nous allons simplement à l'origine de cette série.

Le poète théologien du XIIIe siècle touche de plus près qu'il ne semble au docte moine du XVIe. Plus sévère dans le dogme et dans la forme, le Florentin, comme le Tourangeau, flagelle hardiment les vices de son époque. A la vérité, dans le style et dans l'idée, l'un chante quand l'autre rit ; mais les nouvelles études que nous offrons au public feront reconnaître, entre le lyrisme du premier et la jovialité du second, plus d'une analogie secrète. Tous deux savent cacher de profondes et d'ingénieuses leçons sous le voile du langage.

Si de pareils rapports ne frappaient point les esprits, il suffirait de faire remarquer la célébrité croissante qu'obtiennent également depuis quelques années ces deux grands révélateurs de l'art et de la pensée moderne.

Pour Dante, il ne suffisait plus d'éclaircir et de commenter un texte ; il y avait à rendre en français et le sens et la forme, à reproduire la pensée et l'image, le dessin et la couleur. Nous avons choisi, comme remplissant ces conditions, un travail déjà publiquement apprécié, répondant à la double exigence de la littéralité et de l'harmonie, et signé par un écrivain, poète dans ses propres ouvrages.

Afin que notre édition fût digne du grand maître de Florence, cette patrie des arts plastiques, nous avons fait appel à un peintre sculpteur, connu à la fois par ses compositions monumentales et par ses œuvres populaires. Il nous a répondu en artiste. Ses dessins, nous en avons l'assurance, ajouteront un précieux recueil aux célèbres compositions inspirées par la trilogie dantesque.

Une introduction historique, accompagnée d'une clef générale entièrement nouvelle, par le traducteur que ses travaux approfondis ont initié à la période et à l'esprit de *la Divine Comédie*, prépare le lecteur à son intelligence complète. Des sommaires et des notes succinctes, mises dans chaque chant au bas des pages, éclairciront les difficultés historiques, géographiques, établiront des rapprochements instructifs [1], et ajouteront à l'édition ce luxe littéraire qui s fait l'honneur des fécondes époques de la typographie.

Il est inutile d'ajouter que les soins matériels de disposition et de correction dont on a déjà pu remarquer le développement dans le Rabelais sont appliqués au Dante, et que nous resterons en tout fidèle à notre devise : LE PROGRÈS.

Tous ces éléments garantissent la réussite de notre nouvelle publication, et nous en trouvons un nouveau gage dans les belles lignes suivantes, que M. de Lamartine, après Chateaubriand, Byron et Lamennais, vient de consacrer à notre auteur dans son travail sur Milton :

« De ces trois grands chantres de la théologie « (Dante, Tasse et Milton), un seul est véritablement « original, c'est-à-dire né de lui-même, de sa foi, de « son pays, de son temps : c'est Dante. Il ne ressemble « à personne de l'antiquité poétique : c'est un moine « de quelque sombre monastère chrétien de l'âge bar« bare, qui rêve sous son cloître un paradis, un pur« gatoire, un enfer, monastiques comme son imagina« tion, et qui, dès son réveil, raconte à ses frères en « simplicité des choses étranges, bizarres, triviales, « atroces, quelquefois sublimes, qui n'ont jamais été « racontées avant lui. C'est l'Apocalypse des poëtes, « obscure par le sens, grandiose et presque antédilu« vienne par l'image, incomparable et véritablement « monumentale par la langue. »

J. BRY AINÉ.

[1] Ces éclaircissements, dus aux soins de l'érudit professeur que nos lecteurs connaissent, ont été puisés partie chez les commentateurs les plus estimés, partie dans les notes littéraires dont le traducteur avait accompagné sa première édition.

L'ENFER

CHANT PREMIER.

La forêt et les animaux symboliques.

Le poète, égaré dans une forêt obscure, et arrêté par la rencontre de plusieurs bêtes féroces, est rejoint par Virgile, qui lui promet de lui montrer les supplices des damnés, puis le Purgatoire; après quoi Béatrice elle-même le conduira dans le Paradis. — Ce chant d'ouverture, empreint d'une beauté vague et sombre, est le digne prologue de l'Enfer.

Au milieu du voyage de notre vie[1], je me trouvai dans une forêt obscure[2]; car j'avais perdu le droit chemin.

Ah! combien elle était sauvage, âpre et inextricable, cela serait rude à exprimer. Rien que d'y songer renouvelle ma terreur.

Souvenir amer! la mort l'est à peine davantage. Mais, pour faire connaître la grâce qui m'advint, je raconterai quelles autres choses m'y apparurent.

Je ne saurais bien redire comment j'étais entré dans l'obscure forêt, tant m'accablait le sommeil, lorsque j'abandonnai la bonne voie.

Enfin j'arrivai au pied d'une colline, où se terminait la vallée dont la frayeur m'avait pénétré l'âme;

Je levai mes regards, et je vis son épaule déjà vêtue des rayons de la planète[1], qui nous dirige sûrement à travers tous les sentiers.

Alors se calma un peu l'effroi, renfermé dans le lac de mon cœur, durant cette longue nuit d'angoisse.

Parfois un naufragé, sorti tout haletant de la mer, se retourne vers l'onde périlleuse et la contemple :

Tel mon esprit, encore fugitif, se retournait pour contempler le passage, d'où jamais homme ne s'échappa vivant.

Après avoir reposé mon corps fatigué, je continuai ma route sur la plage déserte, en plaçant toujours le plus bas mon pied le plus ferme[2].

Presque aux abords de la hauteur, voici une panthère[3], agile et impétueuse, couverte d'une peau tachetée.

La bête hardie se tenait obstinément devant ma vue; elle me barrait si bien la carrière, que je tentai plusieurs fois de revenir sur mes pas.

C'était l'instant où le matin commence, et le soleil montait dans les cieux, environné du chœur des étoiles;

Les mêmes étoiles formaient son cortége, quand l'amour divin anima le premier jour ces radieuses merveilles[4].

Or, l'heure matinale et la riante saison m'en donnaient la douce promesse, j'espérais conquérir la peau diaprée de la panthère;

[1] Le *milieu de la vie* de l'homme est assigné par Aristote vers la 35e année. A l'époque où Dante place sa vision, il avait 33 ans, ce qui ne l'empêcha pas de travailler à ce poème jusqu'à sa mort (1321). C'est le jour du vendredi-saint de l'année du jubilé 1300 : dans la nuit du 4 au 5 avril, il s'égare au sein de la forêt obscure; pendant toute la journée suivante, il fuit les bêtes féroces, et vers le soir, il pénètre dans les limbes. La nuit et le jour qui suivent, 6 avril, il parcourt les neuf cercles infernaux, et dans la soirée il commence à traverser le globe pour gagner ensuite, par la route souterraine, l'hémisphère opposé. Le poète s'est sans doute rappelé ce verset d'Isaïe : *Ego dixi : In medio dierum meorum vadam ad portas inferi* (XXVIII, 10). J'ai dit : Dans le milieu de mes jours j'irai aux portes de l'enfer.

[2] La *forêt obscure* est, selon les commentaires, l'emblème d'une vie oisive et troublée par les passions. — Plus loin, le *passage* funeste est celui du péché mortel. — Le *chemin de la colline* est celui de la lumière et de la vertu.

[1] Le soleil, que Dante appelle ici *planète* d'après les idées de son temps. Néanmoins, dans le dernier vers de son poème, il le qualifie d'étoile. *L'amor che muove il sole e l'altre stelle* : l'amour, qui fait mouvoir le soleil et les autres étoiles.

[2] *Si che'l piè fermo sempre era 'l più basso*. Plusieurs commentateurs tirent de ce vers la conséquence que Dante montait en inclinant vers la droite.

[3] La *panthère* est ici le symbole de la luxure, comme plus loin le *lion* est celui de l'orgueil et la *louve* celui de l'avarice. Mais notre poète est, comme on l'a expliqué, *polysens*, c'est-à-dire qu'il se prête à diverses interprétations : on a vu dans ces trois animaux les trois faces de la politique de Rome, astucieuse, violente et rapace; ou encore les partis florentins, la panthère guelfe, le lion français, la louve romaine, ligués pour fermer au banni le seuil de sa patrie.

[4] Le soleil, au printemps, se lève dans la constellation du bélier, et, suivant l'opinion commune des interprètes de la Bible, le monde fut créé dans cette saison.



Soudain une frayeur nouvelle me saisit à l'aspect d'un lion. Il accourait contre moi, la tête haute, avec une faim furieuse; l'air même semblait en frémir d'épouvante.

Puis, survint une louve. Dans sa maigreur, elle paraissait chargée de toutes les convoitises; beaucoup de gens déjà lui doivent leur sort misérable.

Avide, elle fascinait mon être par la peur, qui jaillissait de ses prunelles; je sentais s'évanouir l'espoir de gravir la colline.

L'homme joyeux d'acquérir, à l'heure des revers, se lamente et s'afflige dans toutes ses pensées;

Tel me rendit l'inappaisable louve. Se jetant sans trêve à ma rencontre, elle me repoussait par degrés, là où se tait le soleil[1].

Tandis que je reculais vers le lieu inférieur, s'offrit à mes yeux quelqu'un, dont le long silence paraissait avoir éteint la voix.

[1] *La dove il sol tace* : belle figure qui rappelle le *Luna silens* et le *per amica silentia lunæ* de Virgile. (La lune silencieuse et le silence ami de la lune.)

En l'apercevant dans la vaste solitude : « Aie pitié de moi, lui criai-je, qui que tu sois, ombre ou homme réel ! »

— Il me répondit : « J'ai été, je ne suis plus homme. Mes parents furent Lombards, et tous deux originaires de Mantoue[1].

« Je naquis dans les dernières années de Jules, et j'ai vécu à Rome sous le bon Auguste, au temps des dieux mensongers.

« Poëte, je chantai le pieux fils d'Anchise, qui vint de Troie, sa patrie, lorsque la flamme eut consumé le superbe Ilion.

« Mais pourquoi te replonges-tu dans la vallée funeste ? Pourquoi ne pas gravir le mont délicieux, principe de toute joie ?

« — Es-tu donc, lui dis-je en rougissant, ce Virgile, source d'où s'épanche un si large fleuve d'éloquence ?

« Gloire et flambeau des poëtes, regarde-moi favorablement, au nom de l'amour studieux et passionné qui m'a entraîné vers ton livre.

« Je t'ai choisi pour maître et pour modèle : chez toi seul j'ai pris le beau style, dont j'ai recueilli l'honneur.

« Vois cette bête dont je fuis la rencontre : secours-moi, illustre sage ; son aspect fait trembler mon pouls et mes veines !

« — Si tu veux sortir de ce désert, me répondit Virgile touché par mes larmes, il faut adopter une autre route.

« La louve qui t'effraie ne laisse avancer personne dans son chemin ; elle tourmente jusqu'au trépas quiconque s'obstine à vouloir le franchir.

« Jamais ses convoitises perverses ne sont assouvies ; insatiable, plus elle dévore, plus elle a faim.

« Il est beaucoup d'animaux auxquels la bête malfaisante s'accouple ; il y en aura davantage encore jusqu'à l'heure où viendra le lévrier[2], qui la fera périr dans les tourments.

« Celui-ci, né entre Feltro et Feltro, ne se nourrira ni de terre ni de métal raffiné, mais de sagesse, d'amour et de courage.

« Sauveur de l'humble Italie, pour qui moururent la vierge Camille, Turnus, Nisus et Euryale, il chassera la louve de ville en ville ;

« Par lui la bête impure sera rejetée dans l'enfer, d'où jadis elle fut déchaînée par l'envie.

« Maintenant, pour ton salut, viens, suis mes pas : je te conduirai hors d'ici, à travers le sépulcre éternel ;

« Où tu entendras les rugissements du désespoir ; où tu verras les âmes gémissantes des antiques damnés, invoquant à grands cris une seconde mort.

« Tu visiteras ensuite les esprits qui vivent joyeux dans la flamme, car ils ont l'espérance d'être admis, le temps venu, parmi les bienheureuses phalanges.

« Si tu désires t'élever jusqu'à la sphère de la béatitude, une âme plus digne t'en ouvrira l'enceinte ; je te laisserai avec elle, quand je partirai.

« Le divin empereur ne me permet point de t'introduire dans son domaine, car je fus rebelle à sa loi,

« Son pouvoir embrasse l'univers ; mais là-haut brillent son trône et sa cour : heureux le juste qu'il daigne y convier ! »

— Et moi : « Poëte, lui dis-je, par le Dieu que tu n'as point connu, je t'en prie, délivre-moi de ce péril et d'autres plus néfastes.

« Guide-moi à travers les régions lamentables, dont tu m'as parlé, jusqu'à la porte de saint Pierre. »

Alors il se mit en marche, et je le suivis.

—

CHANT II.

Message de Virgile : — Suite de l'exposition.

Après l'invocation à la muse, le poëte indique les précédents de son entreprise, qu'il trouve à la fois, selon son usage, dans les mystères chrétiens et dans les fables païennes. Il doute de ses forces ; mais son guide le rassure, en lui apprenant comment il est envoyé vers lui par trois célestes protectrices.

Le jour déclinait, et le brun crépuscule enlevait à leurs fatigues les habitants de la terre.

Moi seul, je me préparais à soutenir les combats de la route, et les émotions de la pitié, que retracera fidèlement ma mémoire.

O muses, ô suprême génie, secondez-moi ! O mémoire, qui écrivais ce que j'ai vu, éclate ici dans ta majesté.

« — Poëte, mon guide, commençai-je, crois-tu mon courage assez fort pour me hasarder dans cette haute épreuve ?

« Tu enseignes que le père de Silvius[1], revêtu de

[1] Virgile naquit à Andes, près de Mantoue, 70 ans avant J.-C., sous le consulat de Pompée et de Crassus, c'est-à-dire avant la dictature de Jules César.

Le texte lui fait dire, par un singulier anachronisme : « *Li parenti miei furon Lombardi* ; mes parents furent Lombards. » Virgile savait mieux son origine, et les Lombards ne sont venus en Italie, sous la conduite d'Alboin, qu'au commencement du règne de l'empereur Justin II, en 568. Dante a quelquefois de ces écarts, comme Shakespeare et les peintres du moyen-âge. Observons toutefois qu'à cause de la fusion opérée pendant la longue domination des Lombards, les Italiens s'attribuaient eux-mêmes ce nom, et que les étrangers les désignaient généralement ainsi vers cette époque.

[2] Par le lévrier sauveur, il faut entendre Can Grande della Scala (tige des Scaliger), seigneur de Vérone, généralissime des troupes impériales, né entre Monte-Feltro, château de la Romagne, et Feltre, ville de la Marche Trévisane. Ce seigneur fut un des protecteurs de Dante et lui donna l'hospitalité pendant son exil.

[1] Enée, père de Sylvius, qu'il eut de Lavinie et qui fut le premier roi d'Albe.

Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.

son enveloppe mortelle et corruptible, descendit dans le cycle immortel.

« L'ennemi de tout mal ne le protégea pas sans motif, si l'on observe quelle race illustre et quels sublimes effets en découlèrent.

« Tout homme intelligent le comprendra; car il fut élu, dans le ciel empyrée, pour être l'aïeul de la féconde Rome et de son empire;

« Et Rome et son empire furent véritablement établis pour le lieu saint, où siége le successeur de l'apôtre Pierre.

« Durant ce voyage, célébré dans tes vers, il recueillit les pronostics de son triomphe et ceux du manteau papal.

« Après lui, le *vase d'élection*[1] fut transporté au même lieu, pour y raviver la foi, soleil de la voie du salut.

« Mais moi, pourquoi un tel honneur? Je ne suis ni Énée ni Paul. Aux yeux de personne ni aux miens, je ne mérite ce privilége.

« Je redoute la folle imprudence de mon dessein. O sage, tu me comprends mieux que je ne m'exprime. »

Pareil à l'homme flottant et irrésolu entre des pensées diverses, je m'arrêtai sur le bord de la montée obscure;

A force de réfléchir, j'anéantis le chaleureux projet de mon grand pèlerinage.

« — Si je t'ai bien entendu, répondit l'ombre magnanime, ton âme est dominée par une vile peur.

« Souvent la peur s'empare de l'homme et le détourne d'une noble entreprise : ainsi l'animal ombrageux se cabre et recule devant une image vaine.

« Dissipe ton anxiété : je t'apprendrai pourquoi je suis venu, et par quel avis d'abord j'ai eu compassion de toi.

« J'errais parmi les âmes, suspendues dans les limbes entre l'espérance et la douleur : une dame de béatitude et de beauté[2] m'appela;

« Je l'adjurai de me commander, tant elle paraissait belle et bienheureuse.

« Ses yeux rayonnaient plus que les étoiles; elle commença doucement à me dire, avec une voix suave et angélique :

« — Ame courtoise du Mantouan, dont la renommée dure encore dans le monde, et durera autant que le monde!

« Mon ami, et non celui de la fortune, se trouve exposé sans secours sur une plage déserte; la frayeur l'a obligé de retourner en arrière, au milieu de son chemin.

« Je tremble qu'il ne soit déjà trop égaré; peut-être, d'après ce qu'on m'en a révélé dans la céleste demeure, j'arrive tardivement à son aide.

« Va, emploie les ornements de ton langage et tous tes efforts pour le sauver. Protége-le si bien que ma peine se console.

« Je suis Béatrice, moi, dont la voix te supplie. Je quitte un lieu fortuné, où me rappellent mes désirs. L'amour me guide et inspire ma prière.

« Dans le séjour des élus, devant mon Seigneur, je redirai souvent ta bonne œuvre. » Elle cessa de parler, et je repris :

« — O dame de vertu! par toi l'homme surpasse en dignité les créatures, contenues sous le ciel dont les cercles sont les moindres[1].

« Je ne t'obéirai jamais assez vite, tant m'agrée ton ordre. Mais comment ne crains-tu pas de plonger dans ce gouffre, du haut de la plénitude où tu brûles de remonter?

« — Je vais, repartit Béatrice, brièvement te satisfaire, puisque tu aspires à sonder ces grands secrets. Sache pourquoi je ne crains pas de descendre parmi vous.

« Il faut seulement éviter les choses nuisibles à son prochain; les autres n'ont rien de dangereux.

« Moi, ainsi Dieu m'a faite, je ne puis être atteinte ni par vos misères ni par les flammes de la Gébenne.

« Une reine compatissante[2] gémit au ciel des obstacles contre lesquels je t'envoie, son intercession y désarma l'arrêt sévère et souverain.

« Dans sa requête, elle appela Lucie[3] en lui disant : Ton fidèle a besoin de secours; je le recommande à ton assistance.

« Lucie, ennemie de tout cœur insensible, a volé au centre où j'étais assise, avec l'antique Rachel[4].

« Béatrice, m'a-t-elle dit, vraie louange de Dieu, ne vas-tu point secourir celui qui t'aima tant? Son amour l'élève au-dessus du vulgaire troupeau.

« N'entends-tu pas sa plainte émouvante? Ne le vois-tu pas lutter contre la mort sur ce fleuve, où la mer n'a point d'empire?

« Aussitôt, j'accourus, plus prompte que jamais homme attiré par la richesse, ou fuyant un désastre.

« Abandonnant mon siége béatifique, je vins icibas implorer avec confiance ton éloquente sagesse, honneur de ton nom et de ton siècle.

[1] Saint Paul fut ravi au troisième ciel (II *ad Cor.*, XII); il est dit : *Quoniam vas electionis est mihi iste* (*Act. apost.*). Mais une tradition, suivie par le poëte, et consignée dans le *Vision de saint Paul*, par le moine anglo-normand Adam Ross, le fait également descendre dans l'enfer, comme le héros troyen (*Note du trad.*).

1

[2] *Béatrice*, l'objet des premières amours de Dante, rappelons-le, est ici le symbole de la Théologie, science de Dieu qui élève l'homme au-dessus de tous les objets terrestres.

[1] Le cercle de la lune, suivant le système de Ptolémée, c'est-à-dire le monde sublunaire.

[2] Cette *donna gentile* personnifie la Clémence divine.

[3] *Lucia* est la Grâce illuminante. C'est aussi la patronne populaire invoquée contre les maladies de la vue, dont Dante avait été affligé.

[4] *Rachel*, fille de Laban, deuxième épouse de Jacob, est le symbole de la vie contemplative, comme Lia celui de la vie active. Dans le Nouveau-Testament la même opposition se trouve entre Marthe et Marie.

« — Lorsque Béatrice m'eut prié de la sorte, elle tourna vers moi ses yeux brillants et baignés de larmes, comme pour me conjurer de partir.

« Je me suis hâté, selon ses vœux, et mes soins t'ont dérobé à la bête féroce qui t'interdisait l'approche de la belle colline.

« Pourquoi donc demeures-tu immobile ? Pourquoi cette lâche hésitation en ton cœur, quand trois femmes bénies s'intéressent à toi dans la cour céleste ?

« Pourquoi n'as-tu ni hardiesse ni franc courage, quand ma parole te promet la félicité ? »

Ainsi les petites fleurs, inclinées et closes par la gelée nocturne, relèvent, en s'entr'ouvrant, leurs têtes languissantes, sitôt que le soleil les blanchit ;

Ainsi se réveilla ma vertu éteinte, et je m'écriai avec ardeur : « Bénie soit ma protectrice ! ô bienfaisant maître d'avoir si promptement obéi à ses discours véridiques !

« Ton accent m'a rendu ma résolution. Me voilà ! ta volonté sera la mienne, mon guide, mon sauveur et mon poète. » Je dis, et Virgile se remit en marche.

Je m'engageai dans le sentier profond et sauvage.

—

CHANT III.

La porte de l'Enfer. — Caron.

Le poète et son guide lisent l'inscription redoutable et entendent des bruits que nulle parole ne saurait rendre : c'est l'entrée de la Géhenne. Ils se trouvent dans le lieu où sont punis les lâches. Après que Virgile a calmé le courroux du sombre nautonnier, Dante s'endort, et dans cet état franchit le fleuve emprunté à la mythologie.

« Par moi l'on va dans la cité douleurs [1] ;
« Par moi l'on va dans les éternels pleurs ;
« Par moi l'on va chez les morts de l'abîme.

« La puissance divine et le premier amour
« Et la haute sagesse ont tracé mon contour ;
« La justice inspira mon forgeron sublime.

« Avant moi rien n'était, nul ne fut enfanté,
« Hors les êtres créés d'éternelle substance,
« Et moi, je suis comme eux, car j'ai l'éternité.

« Vous qui passez le seuil, laissez toute espérance. »

Je lus cette inscription, gravée en caractères sombres, sur le sommet d'une porte : « Maître, m'écriai-je, le sens de ces paroles est terrible. »

Virgile me répondit avec calme : « Ici l'on doit bannir les vaines frayeurs ; ici doit expirer toute indigne faiblesse.

« Nous sommes arrivés aux régions où tu verras, comme je te l'ai annoncé, les races plaintives qui ont perdu le bien de l'intelligence [2]. »

[1] *Città Dolente.* J'ai mis, exceptionnellement, en vers cette inscription monumentale, qui semble demander la sculpture du rythme métrique. (*Voir à la fin. Note du trad.*)

[2] *Le bien de l'intelligence*, la vision et la possession de Dieu.

Alors, d'un air gracieux et rassurant, il mit sa main dans la mienne, et il m'introduisit au milieu des mystères.

Là, des soupirs, des plaintes, des gémissements aigus résonnaient, par une atmosphère sans étoiles, et je me pris à pleurer

Idiomes divers, horribles imprécations, accents de désespoir, cris de rage, voix rauques ou grinçantes, et bruissement de mains !

Vaste tumulte, tournoyant toujours dans cet air sans couleur ni temps.[1] Ainsi le sable roule, quand l'ouragan tourbillonne.

— Moi, qui avais la tête ceinte d'horreur : « Maître, qu'entends-je ? quelle est cette multitude si torturée par la souffrance ? »

— Lui à moi : « Ce misérable sort pèse sur les tristes âmes qui vécurent sans mériter ni l'infamie ni la louange.

« Leurs troupes sont confondues au chœur pervers des anges, autrefois ni fidèles ni rebelles à Dieu, mais zélés pour eux seuls.

« Les cieux les ont chassés pour n'être pas moins purs, et le profond enfer ne les a point reçus, parce que les coupables en auraient de l'orgueil. »

— Et moi : « Maître, quelle angoisse accablante leur arrache de telles lamentations ? » Il répondit : « Tu le sauras en peu de mots.

« Ces esprits n'ont pas l'espérance de la mort ; leur existence obscure est si basse, qu'ils envient toute autre destinée.

« Le monde n'a point conservé leur souvenir ; la miséricorde et la justice les dédaignent. Ne parlons plus d'eux ; mais regarde, et passe. »

Je regardai, et je vis un étendard, emporté en tournant avec une effrayante vitesse, comme indigne de tout repos.

Une foule innombrable se déroulait à sa suite : je ne pouvais croire que la mort en eût tant fauché.

Au milieu des âmes, je reconnus, entre quelques-unes, celui qui, par lâcheté, commit le grand refus [2].

Je compris soudain avec certitude comment c'était la troupe des inertes, également désagréables à Dieu et à ses ennemis.

[1] Aucune traduction n'avait rendu cette définition lugubrement vraie, ni l'étonnante onomatopée du texte : *Aria senza tempo tinta..... Quando 'l turbo spira* (*Note du trad.*)

[2] *Celui qui commit le grand refus* paraît être, selon les conjectures les plus probables, le pape Célestin V, précédemment pauvre ermite ; élu, en 1292, pour succéder à Nicolas IV, il se laissa persuader, peu après, par le cardinal Benoît Cajetan, d'abdiquer la tiare à son profit. Le cardinal, dont il sera question plusieurs fois, lui succéda sous le nom de Boniface VIII. Telle est l'interprétation de Grangier ; en effet, cette abdication fut une source de maux pour l'Italie. Des commentateurs croient reconnaître sous cette désignation Esaü renonçant à son droit d'aînesse, Dioclétien abdiquant l'empire, ou même un simple chef des Gibelins, Torregiano de' Cerchi, qui refusa de marcher contre les Donati. Les deux premiers auraient sans doute été désignés plus clairement, et pour le troisième, l'expression *grand refus* paraît un peu disproportionnée.

Malheureux, qui ne furent jamais vivants, ils allaient nus, sans cesse dardés par des moûstiques et des guêpes ;

Le sang ruisselait de leur visage avec leurs larmes, et des vers dégoûtants les recueillaient à leurs pieds.

Ensuite portant mes regards plus loin, j'aperçus une autre légion d'âmes, au bord d'un grand fleuve.

— « Maître, dis-je, fais-moi connaître les nouvelles ombres que je distingue à cette lueur incertaine, et quelle loi les oblige à se hâter de traverser l'onde. »

Et lui à moi : « Je t'en instruirai, quand notre pied foulera les mornes rivages de l'Achéron. »

Craignant de me rendre importun, et baissant les yeux avec honte, je marchai en silence jusqu'au fleuve.

Or, je vis venir, dans une petite nacelle, un vieillard blanchi par les ans. Il criait : « Malheur à vous, âmes dépravées!

« N'espérez jamais revoir le ciel. Je vais vous conduire à l'autre rive, dans les ténèbres inextinguibles, dans la glace et dans le feu.

« Et toi, vivant qui te montres ici, éloigne-toi des morts. » Voyant que je restais, il ajouta :

« Par une autre route, par un autre bord, tu atteindras la plage, et non par ce chemin. Il faut pour te transporter un esquif plus léger.

« — Caron, reprit mon guide, ne te courrouce pas. On le veut, là où réside le souverain pouvoir; ne demande rien de plus. »

A ces mots, le nocher du marais livide, dont les yeux étaient entourés par un cercle de flammes, éclaircit la colère peinte sur sa face barbue [1] !

Mais les âmes, nues et harassées, ayant ouï les cruelles paroles du vieillard, changèrent de couleur et grincèrent des dents ;

Elles blasphémaient Dieu, leurs parents, l'espèce humaine, le lieu de leur naissance, l'instant de leur conception, et les enfants de leurs enfants.

Ensuite elles se retirèrent, avec des sanglots désespérés, sur la rive maudite, où est attendu quiconque ne craint pas le Créateur.

Le démon, aux yeux de braise, les réunit par un signal, et frappe de sa rame les plus lentes.

En automne, on voit tomber et s'entasser les feuilles des arbres, jusqu'à ce que leurs dépouilles jonchent la terre ;

Telle cette méchante postérité d'Adam, au signal de Caron, se précipite dans sa barque, comme les nuées d'oiseaux volent à l'appel de l'oiseleur.

Ainsi les âmes traversent l'onde noire. Mais avant qu'elles aient atteint l'autre rive, un nouveau groupe s'est déjà formé pour le triste passage.

« Mon fils, me dit le bon maître, tous ceux qui meurent dans la colère divine se rassemblent ici des plus lointaines régions.

« Ils sont pressés de franchir le fleuve; l'inévitable justice les aiguillonne, et leur effroi se change en désir.

« Jamais âme pure ne parut en ce lieu. Tu dois comprendre pourquoi le nocher s'irritait de ta présence. »

A peine eut-il fini, la sombre campagne trembla violemment; tant fut grande mon épouvante, le souvenir m'en baigne encore de sueur.

Une rafale, aux éclairs rougeâtres, souffla de la terre pleurante, et m'enleva tout sentiment.

Je tombai, tel qu'un homme saisi par le sommeil.

—

CHANT IV.

Premier cercle. — *Les limbes.*

Réveillé par un coup de tonnerre, le poète entre dans les limbes avec son guide; il parcourt l'espèce d'Élysée où revivent les sages et les hommes de bien, à qui manque seulement le sceau du baptême : puis il quitte ce séjour encore lumineux et paisible, pour s'enfoncer dans les ténèbres inférieures.

Un lourd tonnerre, ébranlant ma tête, rompit ma profonde léthargie; je me secouai comme une personne réveillée en sursaut.

Puis, après avoir promené à l'entour mes yeux reposés, je me levai debout, et je regardai attentivement pour me reconnaître.

J'étais sur le bord de l'abîme, lugubre vallée où grondent, comme une tempête, mille clameurs lamentables.

Abîme obscur, immense et nébuleux ! Je plongeai ma vue dans le fond; je n'y distinguai rien.

« — Or, descendons, il est temps, dans ce ténébreux monde, me dit mon guide tout pâle; tu marcheras le second, moi le premier. »

— Et moi, qui m'étais aperçu de sa pâleur : « Comment oserais-je te suivre, si tu t'épouvantes, toi qui affermis mon courage ! »

— Et lui à moi : « Les souffrances de tant d'êtres perdus dans ces gouffres impriment sur mon visage une compassion, que tu prends pour de la frayeur.

« Hâtons-nous; la route est longue, l'heure agile. » En articulant ces mots, il me fit entrer avec lui dans le premier cercle, qui environne l'abîme.

Là, autant que je pus en juger, il n'y avait pas de plaintes; mais des soupirs faisaient palpiter l'air de la prison éternelle.

Ces soupirs paraissaient causés par la tristesse, non par les tourments, d'une foule innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants.

« — Tu ne me demandes pas, reprit le poète, quelles sont ces âmes ! Écoute, avant d'aller plus loin.

[1] Michel-Ange a reproduit ce portrait dans sa fresque du *Jugement dernier*. Quelques traits s'en trouvent déjà dans Virgile, et entre autres : *Stant lumina flamma* (En., VI, 299).



ENFER. — CHANT III.

J. BRY AINÉ, Éditeur.

Paris. — Impr. Lacour et C., r. Soufflot, 16.



« Aucune d'entre elles n'a péché. Mais leurs vertus n'ont pas été sanctifiées par le baptême, porte de la foi que tu professes.

« Leur naissance a précédé le christianisme; elles n'ont point adoré Dieu, selon sa loi véritable; je suis moi-même du nombre.

« Pour ce malheur, non pour aucune souillure, nous sommes condamnés; notre seule peine consiste à vivre dans le désir sans espérance. »

Un grand deuil me saisit le cœur, quand je l'entendis. J'avais reconnu, parmi les ombres flottantes dans les limbes, des personnages vertueux et renommés.

— Et moi au maître : « Daigne éclaicir mes doutes, pour me fortifier dans la croyance, victorieuse de toute erreur.

« Aucune de ces ombres n'a-t-elle jamais obtenu, par son mérite ou par une intercession amie, sa délivrance des limbes et les joies de la béatitude ! »

Mon guide, comprenant le sens caché de ma question, me répondit : « J'habitais depuis peu notre sé-

jour, lorsqu'un être tout puissant y apparut, couronné du signe de la victoire [1].

« Il en tira les âmes de notre premier père, d'Abel son fils, de Noé, de Moïse, législateur et obéissant, du patriarche Abraham et du roi David ;

« Jacob avec son père et ses enfants [2], Rachel, pour qui a tant souffert Jacob, et une infinité d'autres âmes, furent aussi délivrés par lui et rendus bienheureux.

« Nul n'avait été sauvé avant ces justes. » Tandis qu'il parlait, nous traversions toujours la forêt, la forêt compacte des esprits.

Nous n'étions pas encore loin du seuil gigantesque ; une clarté illumina l'hémisphère de ténèbres ; en approchant, je découvris un peuple d'hommes illustres.

Je dis à Virgile : « O toi, l'honneur de la science et de l'art, enseigne-moi quelles ombres glorieuses règnent dans ce lieu, séparées du sort des autres. »

— Et lui à moi : « La haute réputation qu'elles ont laissée, sur la terre où tu vis, leur a valu cette récompense du ciel. »

Aussitôt une voix se fit entendre : « Honorez le poète sublime ! son ombre, qui était partie, revient parmi nous. »

La voix se tut. Quatre personnages majestueux s'avancèrent; leur visage n'exprimait ni tristesse ni joie.

« — Regarde, continua mon guide, celui qui devance les trois autres ; il porte une épée d'une main et semble leur monarque [3].

« C'est Homère, poète souverain : à sa suite marche Horace le satirique ; le troisième est Ovide ; Lucain, le dernier.

« Chacun d'eux mérite comme moi le nom qu'une voix a proclamé : ils me rendent louablement honneur. »

Alors se groupa l'école merveilleuse de ce roi du chant sublime, qui plane, comme l'aigle, au-dessus de tous [4].

Les augustes personnages s'entretinrent quelque temps ; puis ils se tournèrent vers moi, avec un signe de salut, dont mon maître se prit à sourire.

Ils m'honorèrent davantage, en m'accueillant dans leur assemblée ; je me trouvai le sixième parmi ces doctes génies.

Nous cheminâmes ensemble jusqu'à la lumière ; nos entretiens roulaient sur des choses dont il était beau de parler, comme il convient de les taire à cette heure.

[1] Le Christ, vainqueur du tombeau, descendu dans les limbes.

[2] Jacob, surnommé Israël, et son père Isaac.

[3] Homère est représenté ainsi dans une médaille antique, sans doute à cause du caractère guerrier de son épopée : ici le glaive est l'emblème de sa souveraineté poétique.

[4] Si Stace n'accompagne pas les poètes qui viennent au devant de Virgile, c'est que nous devons le retrouver plus loin (*Purgatoire*, XXI). On peut s'étonner de ne pas voir ici Hésiode et les tragiques Grecs ; mais, au temps de Dante, la renaissance de l'antiquité était fort incomplète.

Nous atteignîmes le pied d'un noble château [1], sept fois environné de hautes murailles, et baigné par un fleuve limpide.

Après l'avoir franchi comme une terre ferme, les sages passèrent par sept portes, et je les suivis dans une prairie verdoyante.

Là, se tenaient d'autres personnages imposants, au regard sérieux et calme. Ils parlaient rarement, et avec une voix mélodieuse.

Nous nous retirâmes à l'extrémité de la prairie, sur une hauteur lumineuse et découverte, d'où je pouvais contempler à loisir toutes ces belles âmes.

Là, debout sur le vert émail, me furent montrés les grands esprits. O contemplation dont le souvenir m'exalte encore !

Je vis Electre, accompagnée d'une troupe de héros [2]; parmi eux je distinguais Hector, Enée, César, avec son armure et ses yeux d'épervier.

D'un autre côté, je vis Camille et Penthésilée, et le roi Latinus, assis auprès de Lavinie, sa fille.

Je vis ce Brutus qui chassa Tarquin, Lucrèce, Julie, Marcia, Cornélie, et le sultan Saladin, seul à l'écart [3].

Un peu plus haut, je remarquai le maître de ceux qui savent [4], assis au milieu de sa famille de philosophes.

Tous l'admiraient en lui rendant hommage ; Socrate et Platon siégeaient les plus proches du maître.

Au-dessous, je voyais Démocrite, qui attribue l'origine du monde au hasard, Diogène, Anaxagore et Thalès, Empédocle, Héraclite et Zénon.

Je voyais Orphée, Tullius, Linus et le moraliste Sénèque, Dioscoride, excellent observateur de la qualité végétale ;

Ensuite le géomètre Euclide, Ptolémée, Hippocrate, Avicenne, Galien, et l'auteur du grand commentaire, Averrhoès.

Je ne saurais les nommer tous. Mon sujet m'entraîne, et bien des fois les paroles manquent à un tel récit.

Virgile et moi, nous quittâmes la compagnie. Mon sage guide me conduisit par une autre route, hors de l'air paisible, dans une atmosphère convulsive :

Nuit sombre où ne brille aucun rayon !

[1] Ce noble château symbolise la réputation immortelle des beaux ouvrages. Les sept murailles, les sept portes (nombre mystique), sont les sept dons du Saint-Esprit : justice, force, tempérance, prudence, intelligence, sagesse et science. Le gracieux ruisseau (*bel fiumicello*) est l'éloquence.

[2] *Electre*, mère de Dardanus, un des ancêtres d'Enée, fondateur de l'empire latin. — *Julie*, fille de César et femme de Pompée. — *Marcia*, femme de Caton, dont il sera question plus loin (*Purgat.*, I). — *Cornélie*, mère des Gracques.

[3] Le sultan Saladin, placé dans le séjour des justes, fait honneur à l'indépendance du poète.

[4] *Le maître* des philosophes, Aristote, selon les idées du XIII[e] siècle. — Toute la pléiade antique. — *Zénon*, le stoïque de Cittium, et non le cynique de Sinope. — *Dioscoride, observateur* des vertus des végétaux, dont il a fait un traité. — *Tullius*, cité ici entre *Orphée* et *Linus* (et non pas *Livius*, comme on lit dans quelques éditions), n'est point le roi de

CHANT V.

DEUXIÈME CERCLE — *Les voluptueux.*

Dès l'entrée, Dante rencontre Minos, l'ancien juge du Tartare, dont notre poète fait le démon inquisiteur de son enfer. Les victimes de l'amour sont tourmentées par un vent cruel, qui les chasse dans les ténèbres, Parmi elles, on remarque Françoise de Rimini, dont les malheurs forment un des plus touchants épisodes du poème.

Je descendis du premier cercle dans le deuxième, d'une enceinte moins vaste, mais où la douleur plus poignante arrache des cris.

Là, trône en grinçant l'horrible Minos. Il pèse les fautes de ceux qui entrent; il les juge, et par le nombre des replis de sa queue [1], il marque le lieu de leur supplice.

Les âmes coupables se confessent tour-à-tour en sa présence. Le scrutateur des péchés prononce; elles entendent leur arrêt, et sont précipitées dans le gouffre.

« O toi qui viens dans l'hospice douloureux, me dit Minos en suspendant sa tâche, prends garde à quel guide tu te fies, et ne t'aventure pas sur l'ampleur de l'entrée [2]. »

« — Pourquoi ces cris! lui répartit Virgile; ne t'oppose point à son voyage. On le veut, où réside le suprême pouvoir; ne demande rien de plus. »

Déjà commencent à se faire entendre les voix plaintives; d'innombrables gémissements frappent mon âme.

Ce nouveau cercle, muet de toute clarté [3], mugissait comme la mer par l'ouragan, lorsqu'elle est battue des vents contraires.

La trombe infernale, qui jamais ne s'apaise, entraîne les esprits dans son tourbillon, les roule sans repos, les fouette et les torture.

Quand ils parviennent devant la fondrière, ils grincent des dents, ils se plaignent, ils se lamentent, ils blasphèment la vertu divine.

J'appris que de semblables angoisses punissaient les âmes charnelles, dont la faiblesse asservit la raison aux plaisirs des sens.

Comme leurs ailes emportent les étourneaux, arrivant par troupe large et serrée au temps froid, ce tourbillon emporte les mauvais esprits

Son vol convulsif les ballotte çà et là; ils n'ont aucune espérance d'obtenir une minute de relâche ou un adoucissement à leurs peines.

Telles passent, en chantant leur lai, les grues formant une longue file dans l'air; telles accouraient, traînant leurs plaintes, les ombres portées sur la tourmente.

« Maître, demandai-je, quelles sont les âmes que le vent noir châtie avec tant de violence?

« — La première, me répondit-il, gouverna des peuples nombreux et différents de langage;

« Tant elle fut adonnée au vice de luxure, elle légitima le plaisir dans ses lois, pour dérober la honte où elle tombait.

« C'est la reine Sémiramis [1], à la fois la mère et l'épouse de Ninus; elle régna sur la terre où le soudan domine [2].

« Celle qui l'accompagne se tua par amour et rompit la foi promise aux cendres de Sichée [3]. Après elle, voici la luxurieuse Cléopâtre. »

Je vis Hélène, source de tant de maux, le grand Achille, qui eut aussi à combattre l'amour, Pâris, Tristan, et plus de mille ombres dont l'amour a causé la fin [4].

Je restai tout à la fois éperdu de saisissement et de pitié, lorsque le sage m'eut nommé, en me les montrant, les antiques dames et les cavaliers.

Et moi à lui: « Poëte, je voudrais bien entretenir ces deux ombres qui volent ensemble, et paraissent si légères au vent. »

— Et lui à moi: « Attends qu'elles approchent un peu plus; alors, au nom de l'amour qui les mène, appelle-les, elles viendront. »

Sitôt que le tourbillon les dirigea vers nous, j'élevai la voix: « Ames desolées, si nul obstacle ne vous arrête, venez nous entretenir un instant »

Rome, mais l'orateur M. Tullius Cicéron. — Averrhoès, de Cordoue, auteur d'un *Commentaire* en arabe sur les écrits d'Aristote: c'est par lui surtout que le péripatéticien fut connu en Europe à cette époque.

[1] Au Minos, démon de *l'inferno*, on peut comparer le *Minos* décrit dans l'Enéide (liv. VI, 439): *Nec vero hæ sine sorte datæ, sine judice, sedes. Quæsitor Minos urnam movet*: etc, personnage rappelé dans le *Phèdre* de Racine: « Mon père y tient l'urne fatale, etc. »

[2] *Ospizio doloroso.* (Texte italien.) — *Facilis descensus Averni... Sed revocare gradum*, etc. (Enéide, VI, 126).

[3] *D'ogni luce muto*, muet de toute lumière, figure déjà signalée au chant I.

[1] Selon les historiens grecs, *Sémiramis* était la veuve d'un des officiers de Ninus, roi d'Assyrie, qui l'épousa par amour. Elle empoisonna plus tard ce second époux et régna en sa place. Son fils Ninyas le détrôna et la fit mourir vers 1874 avant J.-C. Pour ranger Sémiramis parmi les victimes de l'amour, Dante paraît avoir adopté une des narrations de l'écrivain Conon, selon laquelle Sémiramis ou Atosse fut mère de Ninus, et ensuite, enflammée d'une passion incestueuse, devint l'épouse de son fils. C'est pourquoi les critiques modernes lisent *che sugger dette*, qui allaite, au lieu de *che seun dette* ou *che succedette*. Cette histoire des crimes ou des débauches de Sémiramis est du reste très confuse.

[2] Le *soudan* représente les sultans d'Egypte ou les Ayoubites qui, depuis la chute des sultans de Mossoul et de Syrie, et grâce aux conquêtes de Saladin, fils d'Ayoub (1173), régnèrent du Nil au Tigre jusque vers la fin du XIIIe siècle.

[3] Cette mention de la malheureuse *Didon* peut paraître un peu sèche dans la bouche de Virgile, qui, en décrivant l'enfer païen (Enéide, VI, 450), a consacré à cette héroïne, presque de son invention, une scène touchante. Mais le poète italien est entraîné par l'immensité de son sujet qui lui interdit certains details.

[4] *Pâris* figure ici à cause d'Hélène; *Achille* à cause de sa passion pour Polyxène, sœur de Pâris, qu'il conduisait à l'autel, selon quelques mythographes, au moment où le prince troyen le tua d'un coup de flèche au talon. *Tristan*, un des chevaliers de la Table-Ronde et neveu de Marc, roi de Cornouailles, fut l'amant d'*Yseult*, femme de ce roi; et fut tué par l'époux offensé.

Comme deux colombes, mues par un même désir, s'élancent vers leur doux nid et fendent l'air d'un même vol, ailes fermes et déployées;

Les deux ombres [1], se séparant de la troupe où était Didon, traversèrent la nuit maligne, tant eut de force mon appel affectueux.

— « Etre gracieux et compatissant, tu daignes nous visiter dans l'atmosphère obscure, nous dont le sang a rougi la terre.

« Si nous étions chéris du souverain des mondes, nous le prierions pour ton repos, puisque tu as eu pitié de notre amère souffrance.

« Parle, nous t'écouterons, ou nous te parlerons, suivant ton vœu, des choses qu'il te plaira savoir, tandis que le vent cesse de mugir.

« Ma contrée natale est voisine du golfe où l'Eridan s'épanche, avec son cortége de rivières, pour y trouver la paix.

« Amour, si prompt à captiver les nobles cœurs, enflamma celui-ci pour la belle forme qui me fut ravie, et la manière toujours m'en navre.

« Amour, qui ne dispense nul être aimé d'aimer, tant m'énamoura de son amour, qu'ici même, comme tu vois, jamais il ne m'abandonne.

« Amour nous a conduits au même trépas. Caïn [2] attend celui qui nous arracha la vie. » Ainsi parla l'une des deux ombres affligées.

Lorsque j'eus écouté son récit, je demeurai longtemps le visage incliné, sans mouvement : « A quoi songes-tu ? » proféra Virgile.

« — Hélas ! murmurai-je, combien de doux pensers, combien d'entraînements les ont menés au douloureux pas ! »

Puis, je me tournai de nouveau vers le couple, en disant : « Françoise, ton martyre me remplit de tristesse et de compassion; il fait couler mes larmes.

« Raconte-moi par quels signes et comment, à l'époque des tendres soupirs, Amour vous a laissé connaître vos ardeurs incertaines ! »

— Elle à moi : « Nulle douleur plus grande que de se rappeler dans la misère le temps heureux [3]. Ton docte maître le sait bien.

« Mais puisque tu souhaites apprendre l'origine de notre amour, tu me verras pleurer et parler tout à la fois en te la retraçant.

« Nous lisions un jour par distraction les aventures de Lancelot, et comment Amour le vainquit. Nous étions seuls, sans aucune défiance.

« Plusieurs fois pendant cette lecture nos yeux se cherchèrent, et notre visage changea de couleur; un seul passage décida de notre avenir.

« Lorsque l'amant baise le sourire désiré de l'amante, celui qui ne sera jamais séparé de moi, tout tremblant, me baisa la bouche.

« Le livre et son auteur devinrent pour nous un autre Gallehaut; ce jour-là nous ne lûmes pas davantage. »

Tandis que l'une des deux âmes s'exprimait de la sorte, l'autre éclatait en sanglots. Dans mon émotion, je me sentis prêt à mourir;

Et je tombai, comme un corps mort tombe.

—

CHANT VI.

TROISIÈME CERCLE. — *Les gourmands.*

La peine de ces malheureux consiste à être plongés dans la fange et fouettés d'une pluie mêlée de grêle. Cerbère, dont le portrait est plus sévèrement tracé que celui de Minos, est leur digne gardien par sa grossièreté charnelle. Dante rencontre parmi eux un de ses compatriotes, avec lequel il s'entretient des divisions florentines. Suivant un artifice familier, il lui fait raconter, en 1300, sous forme de prédiction, les événements postérieurs dont il fut témoin ou victime.

En recouvrant mes esprits, égarés par la tristesse et la pitié dont m'avait rempli le sort des deux proches, je vis de nouveaux supplices;

De nouveaux suppliciés, quelque part que j'aille et que je regarde, se présentent à mes yeux.

Je suis dans le troisième cercle, inondé d'une pluie froide, lourde, maudite, éternelle, tombant toujours la même et de même.

Une grosse grêle, une eau noirâtre et de la neige, découlent par torrents sous la zône ténébreuse; la terre qui les reçoit infecte.

Là, Cerbère, monstre féroce, aboie de sa triple gueule contre les damnés, en butte à l'horrible déluge.

Ce monstre a les yeux vermeils, les poils noirs et gras, le ventre large, les pattes armées de griffes; il écorche et lacère impitoyablement les esprits [1].

Leurs troupes misérables hurlent comme des chiens sous la pluie, et se font tour-à-tour un rempart de leurs corps, perpétuellement agités en divers sens.

Dès que Cerbère nous aperçut, le grand ver ou-

[1] Les deux ombres, qui se détachent de la foule malheureuse, sont Françoise de Rimini, fille de Guido de Polenta, seigneur de Ravenne, et son amant Paul de Malatesta. Tout jeunes ils étaient fiancés; mais le frère aîné de Paul, Lanciotto, prince de Rimini, difforme et boiteux, obtint Françoise de sa famille lorsqu'elle n'avait que douze ans, et l'épousa par stratagème. Paul et Françoise continuèrent de s'aimer. Un jour, comme ils lisaient ensemble les amours de Lancelot du Lac et de Genièvre, amours servies par le chevalier Gallehaut, appelé plus loin en Italien *Galeotto*, Lanciotto, qui les épiait, les surprit et les tua tous deux d'un même coup d'épée. Il est encore question de *Generra* ou Genièvre au chant XVI[e] du *Paradis*.

[2] *Caïna*, le *cercle de Caïn*, la première enceinte du neuvième cercle (chant XXXII).

[3] Cette pensée est de Boèce qui, vers 520, écrivait dans son *Traité de la Consolation philosophique*, liv. IV : *In omni adversitate fortunæ, infelicissimum genus est infortunii fuisse felicem.*

[1] On peut rapprocher de ce portrait du gardien des enfers le tableau tracé par Sénèque, dans son Hippolyte : *Hic ferus umbras territat Stygius canis*, etc., et celui que l'on trouve dans l'Enéide (VI, 417). — *Il gran vermo*, le grand ver. C'est ainsi que Dante appelle *Dite* ou Satan, et Cerbère, un de ses acolytes.



ENFER. — CHANT V.

J. BRY AINÉ, Editeur.

Paris. — Impr. Lacour et C., r. Soufflot, 16.



vrit sa triple gueule, et nous montra ses défenses; tous ses membres frémissaient.

Mon guide prit de la terre avec ses deux mains, et, à pleine poignée, la jeta dans les gorges voraces de la bête.

Tel s'apaise un dogue furieux en mordant sa pâture, qu'il s'empresse de dévorer à l'écart;

Tel le démon Cerbère ferma ses mâchoires immondes, dont les aboiements étourdissent les âmes, condamnées à les ouïr.

Nous passions à travers les ombres que la lourde pluie accable, et nous posions nos pieds sur leurs fantômes, qui paraissent des corps.

Toutes gisaient à terre, hors une seule. Cette ombre, en nous voyant passer devant elle, se leva aussitôt sur son séant.

« — O toi que l'on conduit à travers l'abîme, reconnais moi, dit-elle, si tu le peux. Tu naquis avant ma fin. »

— Je lui repartis : « L'angoisse que tu endures te rend peut-être méconnaissable; il ne me semble pas t'avoir vu ailleurs.

« Apprends moi qui tu es, toi, plongé dans un séjour si morne, et voué à une pareille torture, la plus affreuse ou du moins la plus insupportable. »

— Et l'ombre : « Ta cité si pleine d'envie, que le sac déborde, m'abrita en ses murs, pendant la sereine existence.

« Vos citadins m'appelèrent Ciacco [1]. Pour le mortel péché de gourmandise, comme tu vois, la pluie me fouette.

« Je ne suis pas la seule âme triste; toutes expient une faute pareille dans un pareil tourment. »

Elle se tut et je lui répondis : « Ciacco, ta souffrance me touche jusqu'aux pleurs. Mais quel sera le destin de cette ville, divisée en factions!

« Dis-le moi, si tu le sais. Y respire-t-il un juste! Dis par quelle cause tant de discorde l'assaille.

« — Ecoute, reprit l'ombre : après un long débat, ils en viendront au sang; le parti sauvage [2] chassera l'autre parti, avec des pertes cruelles.

« Puis, après trois révolutions du soleil [3], le vainqueur sera défait à son tour, et le vaincu triomphera par le secours d'un homme qui maintenant louvoie.

« Cette faction tiendra longtemps le front haut, et courbera ses adversaires sous un joug pesant. J'en pleure, et j'en ai honte.

« Deux justes restent [4] dans la ville, et n'y sont pas écoutés: l'orgueil, l'envie et l'avarice, voilà les trois brandons qui ont enflammé les cœurs. »

Ciacco cessa de proférer ses douloureuses prédictions. Et moi : « Daigne m'instruire et me parler encore, je t'en conjure.

« Où sont Farinata et Tegghiajo, qui vécurent si probes; Jacobo, Arrigo et Mosca, et tant d'autres dont le génie s'appliqua au bien!

« Comment les découvrir! en quel lieu! Je désire vivement savoir si le ciel les béatifie ou si l'enfer les enténèbre. »

— Ciacco repartit : « D'autres fautes les ont exilés dans un cercle plus profond, où gisent des âmes plus noires, là tu les verras, si tu oses y descendre.

« Mais, quand tu retourneras dans le doux monde, rappelle-moi, je t'en prie, au souvenir de mes compatriotes. Je me tais, et ne te répondrai plus. »

[1] *Ciacco* veut dire pourceau, et figurément parasite. On ignore le véritable nom de ce Florentin, qui était un joyeux convive, bouffon fort plaisant, « mais merveilleusement adonné à la gloutonnerie, » dit Grangier. Landino assure pourtant qu'il avait une éloquence réelle; cela explique sa conversation avec Dante.

[2] *La parte selvaggia*, le parti sauvage est celui des Cerchi, famille de noblesse nouvelle et sortie tout récemment des bois du Val di Nievolo : c'est le parti des Blancs, celui du Dante. L'*altra*, l'autre parti, commandé par Corso Donati, est celui des Noirs, qui triompha en 1301, avec le secours de Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel.

[3] *Infra tre soli*, entre trois grandes révolutions du soleil, c'est-à-dire trois années.

[4] Ces *deux justes* sont Dante et Guido Cavalcanti, ou, selon quelques commentateurs, Barduccio et Jean de Vespignano. Nous verrons plus loin les autres personnages nommés.

Ses yeux fixes devinrent obliques. Il me regarda un peu, pencha la tête, et s'abîma parmi les autres aveugles.

— « Il ne se relèvera, me dit mon guide, qu'au son de la trompette de l'ange, le jour où apparaîtra le puissant destructeur du mal.

« Chacun retrouvera en ce jour sa triste tombe, reprendra sa chair et sa figure, et entendra la sentence qui retentira dans l'éternité. »

Ainsi nous traversâmes lentement ce sale mélange d'ombres et de pluie, en conversant de la vie future.

« — Maître, les tourments des maudits croîtront-ils, après l'arrêt suprême! Seront-ils moindres ou aussi aigus! »

« — Souviens-toi de ta science et de ses enseignements : plus un être est parfait, plus il sent son bonheur ou son malheur.

« Quoique la race déshéritée ne doive jamais parvenir à la vraie perfection, elle attend le jugement dernier pour en être plus proche. »

Pendant cet entretien, dont je ne rapporte qu'une partie, nous achevions de parcourir le cercle, et nous arrivâmes au point où la route s'abaisse;

Là, nous trouvâmes Plutus, le grand ennemi [1].

—

CHANT VII.

QUATRIÈME ET CINQUIÈME CERCLE. — *Les avares et les prodigues.*

Un ordre, intimé par Virgile, ouvre à Dante l'entrée de ce cercle, gardé par Plutus : Il y est témoin du supplice des deux troupes damnées. On remarque ici une violente satire contre la rapacité des prêtres de tout ordre; vient ensuite une magnifique théorie des vicissitudes et du rôle de la Fortune. Dante et son guide sortent du quatrième cercle à minuit et abordent la région du cinquième où sont les hommes *colères*, plongés dans le limon du marais Stygien.

« *Pape Satan! Pape Satan Aleppe* [2]! cris Plutus d'une voix rauque. Le sage bienfaisant, pour qui nulle science ne fut close, me dit :

(1) Plutus, *il gran nimico*, ce terrible démon était pour les païens le dieu des richesses. On ne s'étonnera point de le trouver ici; car Pluton, le roi des enfers, présidait aussi aux trésors cachés, et c'est pour cela que les Romains l'appelaient *Dis*, contraction de *Dives*, riche.

(2) Ces paroles bizarres ont donné beaucoup de peine aux commentateurs. Les uns n'y ont vu qu'un mélange de mots tirés de diverses langues pour rendre plus terrible l'exclamation du démon. *Papæ*, est une interjection admirative en latin et en grec; *aleppe* serait pour *aleph*, etc. M. Dionisi, d'après Benvenuto Cellini, dans la belle édition de Bodoni, propose de lire *pe pe, Satan ; pe, pe, Satan ; ale, pe !* et de considérer ces mots, prononcés à l'italienne, comme une transcription du français : « Paix, paix, Satan; paix, paix, Satan; allez, paix! » Conjecture plus ingénieuse que satisfaisante. Enfin M. Lanci, orientaliste romain, pense que ces mots sont hébreux et veulent dire : « *Splendi, aspetto di Satana ; splendi, aspetto di Satana primaio !* Resplendis, visage de Satan; resplendis, visage souverain de Satan! » Invocation menaçante à laquelle Virgile répond en rappelant la défaite de Lucifer par l'archange. Les hébraïsants pourront seuls décider de la valeur de cette interprétation. (Voyez ch. XXXI, notes.)

« Ne t'effraie point : ce démon, malgré son pouvoir, ne saurait t'interdire la descente rocheuse. »

Ensuite, se tournant vers le monstre aux lèvres enflées, il l'apostropha : « Tais-toi, loup maudit [1] ! consume-toi dans ta rage intérieure.

« Nous ne traversons pas l'abîme sans motif; on le veut là-haut, où Michel foudroya la troupe orgueilleuse [2]. »

A ces mots, la bête méchante s'abattit, comme s'abat la voile dégonflée, quand la rafale a brisé le mât.

Nous descendîmes dans la quatrième cavité. Nous contemplions de plus près la rive désolée, où s'engouffre tout le mal de l'univers.

O justice divine! quels fléaux de vengeance et de douleurs se déployèrent à ma vue! Pourquoi nos fautes soulèvent-elles tant de supplices!

Comme sur Charybde, les vagues se heurtent contre les vagues, ici les damnés s'entrechoquent dans leur ronde;

Plus nombreux qu'ailleurs, et divisés en deux troupes, ils roulaient avec un long burlement des fardeaux de tout l'effort de leur poitrine.

Chaque fois qu'ils se rencontraient, ils se frappaient les uns les autres; puis ils revenaient sur leurs pas, en criant : « Pourquoi retiens-tu, et pourquoi jettes-tu! »

Les damnés tournaient ainsi, en se partageant l'enceinte, où ils répétaient sans cesse leur choc et leur injurieux refrain.

Le cœur presque navré, je dis à mon maître : « — Quels sont ces malheureux! Ont-ils été clercs, ceux que j'aperçois à notre gauche, couronnés d'une tonsure! »

— Et lui à moi : « Tous ces esprits se sont égarés dans la vie première, pour n'avoir gardé aucune mesure dans l'emploi des richesses.

« Leur cri te l'aboie assez clairement, quand tu les vois se heurter aux deux points du cercle, où leur vice contraire les sépare.

« Ceux qui n'ont pas de cheveux furent des clercs, des papes, ou des cardinaux asservis en esclaves au joug de l'avarice.

« — Maître, dis-je aussitôt, entre les esprits rendus immondes par cette lèpre, j'en devrais reconnaître plusieurs. »

— Et lui à moi : « Ne l'espère pas : ils sont tous défigurés, sous le masque difforme dont leur vie sordide les a couverts.

« Avares et prodigues doivent lutter éternellement dans le cercle. Ceux-ci renaîtront du sépulcre, le poing fermé; ceux-là, les cheveux rasés [1].

« Ils ont perdu le monde céleste, les uns pour avoir enfoui, les autres pour avoir dissipé leur trésor.

« Cette lutte éternelle, voilà leur châtiment : spectacle plus éloquent que mes discours.

« O mon fils! vois combien s'éclipse vite la fumée des biens commis à la fortune, et si follement disputés par la race humaine!

« Tout l'or qui éclate sous la lune, ou y éclatait autrefois, ne saurait donner une seule minute de repos à une seule de ces âmes fatiguées.

« — Maître, daigne m'apprendre quelle est cette Fortune si puissante! Comment tient-elle en ses griffes [2] toutes les richesses du monde! »

— Et lui à moi : « Créatures insensées, quelle ignorance vous aveugle! Or, je veux te nourrir de ma doctrine.

« La sagesse dont émane toute science, en formant les cieux, leur assigna un conducteur;

« Par lui, la lumière également distribuée brille dans chaque partie et en rayonne.

« Une haute conductrice, ministre souverain, fut semblablement établie pour présider aux splendeurs terrestres;

« C'est elle qui transporte, au temps voulu, de peuple en peuple et de race en race, les biens éphémères, malgré la défense des jugements humains.

« Par les décrets de cette puissance, cachée comme le serpent sous l'herbe, un empire s'élève et un autre décline.

« Notre savoir n'a point à entrer en lice avec le sien; elle gouverne, juge, et poursuit son règne, comme les autres déités le leur.

« Ses changements n'ont pas de trêve; la nécessité précipite sa marche rapide, d'où viennent ses révolutions perpétuelles.

« Souvent elle est mise en croix par ceux qui devraient la glorifier; on lui darde à tort le blâme et la malédiction.

« Mais la bienheureuse ne les entend pas. Calme, parmi les créatures supérieures, elle tourne sa sphère, et jouit de sa béatitude.

« Maintenant, descendons vers une désolation plus grande. Nos moments sont comptés. Déjà baissent les étoiles, qui montaient lors de notre départ [3]. »

Nous traversâmes le cercle jusqu'à l'autre bord,

[1] *Maledetto lupo* rappelle que, dans le premier chant, la louve a été prise pour l'emblème de l'avarice; cette explication se trouve ainsi confirmée.

[2] « Alors, il se donna une grande bataille dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon avec ses anges combattait contre lui. Mais ceux-ci furent les plus faibles; et depuis ce temps-là ils ne parurent plus dans le ciel. » (Apocalypse, XII, 7 et 8.)

[1] Les prodigues doivent paraître, les cheveux rasés, au jour du jugement, parce que, en Italie comme dans tous les pays féodaux, tous ceux qui avaient dissipé leur patrimoine et se mettaient pour vivre au service d'un grand devaient se raser la tête en signe de domesticité.

[2] *Branche*, griffes (textuel). La peinture du maître contraste avec celle du disciple (*Note du trad.*)

[3] L'heure est ainsi marquée, selon l'usage, par la position des astres : *Suadent cadentia sidera somnos*, Virg. Le Sytx, les furies, le nocher, tout, dans ces régions, rappelle la fable.



non loin d'une source bouillante, dont les vagues obscures se sont creusé la fosse où elles s'épanchent.

Là, nous entrâmes dans un sentier plus bas, avec l'onde limoneuse et noire, sans aucun reflet.

Un marais, appelé Styx, est formé par ce ruisseau lugubre, lorsqu'il dégorge au penchant des plages grises et infectes.

En fixant mes regards attentifs, j'aperçus, dans la vase, des âmes fangeuses, nues, et les traits irrités;

Elles se frappaient des pieds, de la tête, des mains, et se meurtrissaient par mille morsures.

« — Tu vois, mon fils, me dit le bon maître, les âmes de ceux que la colère a dominés. Sache encore cela;

Une troupe se lamente sous les flots, dont elle fait visiblement bouillonner la surface. »

Plongées dans le bourbier, les âmes soupiraient : « Nous fûmes tristes dans l'air doux, réjoui par le soleil; un brouillard intérieur nous voilait sa clarté.

« A présent, nous sommes tristes dans le lac noir. » Leurs langues, embarrassées par l'épais limon, balbutiaient imparfaitement cet hymne.

Nous explorions l'enceinte du marais fétide, entre l'étang et la rive stérile, les yeux attachés sur les malheureux qui avalaient la fange.

Enfin nous atteignîmes le pied d'une tour.

—

CHANT VIII.

Suite du CINQUIÈME CERCLE. — *Les violents et les orgueilleux.*

Appelée par un signal, fait du haut d'une tour, une barque vient au devant des deux voyageurs; elle les emporte à travers le lac fangeux du Styx, habité par les orgueilleux et les violents, jusqu'à la ville appelée Dité, où Virgile est d'abord admis seul.

Je continue mon récit. Avant d'arriver au pied de la tour géante, nos yeux avaient été attirés par deux flammes, subitement allumées sur son faîte;

Une troisième flamme répétait le signal, de la cime d'une autre tour, presque invisible dans l'éloignement.

Je m'adressai à mon maître, cet océan de savoir : — « Que signifient ces feux, lui demandai-je, et qui élève leurs signaux ! »

ENFER. — CHANT IX.

J. BRY AINÉ, Éditeur

Paris. — Impr. Lacour et Cie, r. Soufflot, 16.



— Et lui à moi : « Tu peux apercevoir déjà, sur les ondes fangeuses, le nocher attendu, si les vapeurs ne te le dérobent pas. »

Une petite nacelle voguait vers nous sur les eaux; jamais flèche agile, lancée par la corde, n'égala son vol.

Un seul rameur la gouvernait en criant : « Te voilà donc, âme félonne! »

« — Phlégias[1]! Phlégias! lui dit mon maître, tu cries en vain cette fois; nous ne resterons avec toi que le temps de franchir le marais. »

Pareil à l'homme qui, se voyant trompé, renferme sa plainte, Phlégias contint sa colère.

Virgile entra dans la barque et m'y fit descendre; elle ne sembla chargée que lorsqu'elle porta le poids de mon corps.

[1] *Phlégias* était fils de Mars et roi des Lapithes. Il eut pour enfants l'impie Ixion et Coronis. Apollon ayant outragé sa fille, il la vengea en mettant le feu au temple de ce dieu, qui le perça de ses flèches. Il est placé ici comme l'emblème de l'impiété, de la colère et de la rébellion. On le trouve dans l'enfer de Virgile, où il prononce le mot célèbre : *Discite justitiam moniti* (Enéide, VI, 618).

A peine mon guide et moi nous l'eûmes touchée, la proue antique sillonna l'onde, plus profondément que sous les autres passagers.

Tandis que nous parcourions la mare d'eau morte, une ombre souillée de fange apparut et me dit : — « Qui es-tu, toi qui viens ici avant l'heure? »

— Et moi : « Je passe, et ne reste point. Quel es-tu toi-même, dont l'aspect s'offre si dégoûtant! » — L'ombre: « Tu le vois, je suis un de ceux qui pleurent. »

— Et moi à lui : « Pleure, et reste là toi, avec le désespoir, ombre maudite. Je te reconnais sous ton masque bourbeux. »

Aussitôt l'ombre étendit ses deux mains vers la barque; mon prudent maître la repoussa en disant : — « Va loin d'ici, avec les autres chiens. »

Ensuite, jetant ses bras autour de mon cou, il m'embrassa et s'écria : « Ame indignée, bénie soit la femme qui t'a conçu!

« Cet esprit arrogant fut gonflé d'orgueil dans le monde; aucune vertu n'a honoré sa mémoire : voilà pourquoi il est toujours furieux.

« Combien de rois, là-haut superbes, seront ici couchés dans la boue, comme des porcs, ne laissant après eux qu'un renom infâme!

« — Maître, repris-je, avant de quitter le lac, je voudrais voir ce coupable plongé dans l'impur marais. »

— Et lui à moi : « Ton désir sera satisfait, avant que nous ayons atteint la rive. »

Bientôt, il fut assailli par la troupe des âmes fangeuses, j'en loue encore la Providence!

Toutes criaient : « A Philippe Argenti[1] ! » L'orgueilleux Florentin, dans un accès frénétique, se déchirait de ses propres dents.

Nous le laissâmes-là, et n'en parlerons plus. Tout-à-coup, des sons plaintifs vinrent frapper mon oreille, et je portai mes regards au loin.

Le bon maître me dit : « Mon fils, nous allons découvrir la ville qui s'appelle Dité[2]; malheureux ses habitants, et grande leur foule. »

— Et moi : « Maître, déjà je distingue au fond de la vallée ses tours, vermeilles comme si elles s'échappaient de la flamme. »

— Il ajouta : « L'éternel incendie, qui les consume au dedans, leur imprime cette couleur rouge, dont le bas enfer se revêt. »

Nous pénétrâmes dans les fossés profonds, creusés autour de la terre inconsolable; ses murailles paraissaient de fer.

Après de longs circuits, nous abordâmes à un endroit, où le nocher nous cria : « Sortez, voici l'entrée! »

Là, sur les portes, je vis, par milliers, ceux tombés du ciel comme une pluie.

[1] *Philippe Argenti* descendait de la noble famille des Ademari de Florence; puissant et riche, il se livrait pour la plus légère cause à des fureurs insensées.

[2] Ce nom vient de *Dis, Ditis*, une des appellations de Pluton chez les Romains. Nous en avons parlé ch. VI, notes.

Tous murmuraient avec une colère flamboyante[1] : « Qui marche, sans la mort, dans le royaume des morts! »

Au signe de mon maître, ils réprimèrent à demi leur courroux : « Viens toi seul, et qu'il s'en aille, le hardi visiteur de ce royaume.

« Qu'il s'en retourne seul, s'il peut, par sa folle route! Pour toi, son guide, tu demeureras dans notre contrée ténébreuse. »

Juge, lecteur, si j'étais rassuré au bruit de leurs discours maudits. Je crus ne jamais revoir notre terre.

« — O mon guide chéri, tu m'as plus de sept fois rendu la confiance et sauvé des périls les plus sinistres.

« Ne m'abandonne point; s'il est interdit d'avancer, hâtons-nous de retrouver ensemble nos traces.

« — Sois sans crainte, me repartit le fidèle conducteur; nul ne pourra nous clore le passage. Un plus puissant nous l'a donné.

« Attends-moi ici. Ranime ton âme défaillante, et nourris-toi d'espoir; je ne t'abandonnerai point dans le monde infernal. »

Là-dessus, mon doux poëte me quitta, et me laissa dehors, en proie à mille anxiétés.

Je n'entendis rien de sa conférence avec les rebelles; mais ils ne tardèrent point à courir en tumulte vers la ville.

Nos ennemis fermèrent, devant sa poitrine, les portes sur le bon maître; et il s'en revint à pas lents.

Les yeux baissés, la figure abattue, il gémissait, dans ses soupirs : « Qui m'a refusé l'entrée des maisons de douleurs? »

Et à moi : « Ne t'alarme point de mon agitation; je vaincrai cette épreuve, malgré les rebelles qui s'assemblent dans la cité pour la défendre.

« Leur insolence n'est point nouvelle. Une porte moins secrète en fut le théâtre, et cette porte, depuis lors, n'a plus de serrure[2].

« Tes yeux ont lu son inscription funèbre. Mais, loin d'elle déjà, un esprit[3] descend la montagne, et, sans escorte, traverse les cercles;

« Par lui la terre ditéenne nous sera ouverte. »

[1] *Stizzosamente*, par ses composés, signifie, en italien, à la fois colère, tison, attisement, tisonnier de forge, etc. C'est encore un de ces mots qui enferment divers effets analogues et dont le traducteur s'est appliqué à reproduire toute la valeur expressive, facilement appréciable ici. (*Note du trad.*)

[2] Allusion au combat, à la suite duquel les gonds de la porte des enfers furent brisés par le Christ descendant aux limbes, comme le rappelle ce passage de l'office du samedi-saint : *Hodie portas mortis et seras pariter Salvator noster disrupit.* « Notre Sauveur a rompu aujourd'hui les portes et les serrures de la mort. »

[3] Un ange envoyé par Dieu lui-même.

—

CHANT IX.

SIXIÈME CERCLE. — *Dité.* — *Les incrédules.*

Virgile, un moment inquiet, ainsi que son disciple, rappelle qu'il fut déjà envoyé aux enfers par une magicienne, pour tirer un esprit du fond du dernier cercle. Après avoir vu les furies, Dante et son guide, secourus par un ange, pénètrent dans la cité maudite. Ils y trouvent les incrédules, enfermés dans des tombes brûlantes.

Ma frayeur s'était peinte sur mon front décoloré, quand je vis mon guide revenir en arrière; lui s'efforça de dissimuler son trouble.

Attentif et fixe, il s'arrêta dans l'attitude d'un homme qui écoute; car la vue ne pouvait s'étendre loin, dans l'air noir et sous la nue opaque.

« Nous devons l'emporter dans ce combat, murmura-t-il; sinon..... un tel appui ne se serait offert..... Combien il me tarde que son secours nous arrive[1]! »

Ces mots entrecoupés, se heurtant l'un l'autre, accrurent mon émotion; je leur prêtais un sens peut-être plus affligeant que la secrète pensée du sage.

Je lui fis cette question : « Jamais au fond de la triste conque est-il descendu un esprit du premier cercle, où l'on a pour seul tourment de perdre l'espérance ? »

— Il me répondit : « Les habitants des limbes visitent rarement le chemin où je marche.

« Toutefois la cruelle Erichtho[2], par qui les ombres étaient rappelées dans leurs corps, jadis me força d'y descendre.

« Depuis peu, mon âme avait quitté sa dépouille; par la conjuration de la magicienne, je pénétrai dans ces murs maudits, pour tirer un esprit du cercle de Judas.

« Ce cercle est le plus profond, le plus obscur, le plus éloigné du ciel qui environne tout. Je connais la route; sois donc tranquille.

« L'impur marais, dont l'haleine infecte l'air, baigne la cité dolente, où nous ne pouvons désormais entrer sans violence. »

Il me tint d'autres discours, dont je n'ai point gardé la mémoire; mon attention était attirée vers la tour géante, couronnée de flammes.

Là, je vis brusquement se dresser trois furies infernales, teintes de sang. Elles avaient des membres et des gestes de femme.

Des hydres verdâtres ceignaient leurs corps; leurs chevelures de serpents et de cérastes s'entortillaient autour de leurs tempes sauvages.

Mon guide reconnut les suivantes de la reine des éternelles douleurs[1] : « Regarde, me dit-il, les féroces Erinnys.

« A gauche, tu aperçois Mégère; celle qui pleure à droite est Alecto; au milieu, Tisiphone. » A ces mots, il se tut.

De leurs ongles, les trois furies se déchiraient la poitrine; elles se battaient avec les mains. A leurs cris retentissants, je me serrai contre le poète par défiance.

« — Accours, Méduse! changeons-le en pierre, criaient-elles toutes en regardant en bas. Nos vengeances n'ont pas assez puni la violation de Thésée[2]. »

« — Détourne-toi, et tiens tes yeux fermés; si Gorgone se montrait devant eux, tu n'aurais aucun espoir de remonter jamais là-haut. »

Ainsi parla le maître et il me fit tourner le visage, et ne s'en reposant pas sur ma prudence, il mit ses mains devant mes yeux.

O vous qui avez l'entendement sain, découvrez la doctrine cachée sous le voile de ces vers étranges!

Déjà, par les eaux mortes, se répandait un grand bruit, plein d'épouvantement, dont tremblaient les deux rives.

Tel, sous un ciel embrasé, l'ouragan secoue la forêt mugissante, brise les rameaux, disperse les fleurs arrachées;

Superbe et poudreux, il chasse, devant sa course impétueuse, les troupeaux et les pâtres.

Alors Virgile, écartant ses mains, me dit : « Porte tes regards vers l'endroit où la vapeur, plus malfaisante, couvre la surface écumeuse. »

Comme les grenouilles s'éparpillent devant la couleuvre ennemie, et s'enfoncent à travers l'onde, jusque sous la vase;

Ainsi, plus de mille âmes damnées fuyaient devant un être, qui traversait le Styx à pied sec.

Loin de son visage, il repoussait l'air grossier avec sa main gauche, et ne semblait pas éprouver d'autre fatigue.

Je devinai en lui un envoyé du ciel. Je regardai mon maître : il me fit signe de m'incliner en silence.

Ah! quel dédain éclatait sur la face de l'ange! Il arriva près de la porte, et, avec une baguette, l'ouvrit sans aucun obstacle.

« O chassés du ciel, race abjecte, s'écria-t-il sur l'horrible seuil, comment s'est nourrie en vous une telle arrogance ?

[1] Dans ce monologue obscur et plein de suspensions, Virgile fait encore allusion à l'ange qu'il attend.

[2] *Erichtho*, magicienne de Thessalie, figure dans la *Pharsale* de Lucain, où elle évoque des enfers l'ombre d'un soldat pour lui demander l'issue de la bataille. Si le repos de l'âme de Virgile fut troublé par Erichtho dans une autre circonstance, comme Dante le suppose, ce fut plus de trente ans après; car la bataille de Pharsale eut lieu en 48 av. J.-C. et Virgile mourut en l'an 17. Le nom d'*Erichtho* fut d'ailleurs commun à plusieurs magiciennes.

[1] *La Regina dell eterno pianto*, Hécate, déesse que l'on identifie soit avec la lune, soit avec Proserpine.

[2] Thésée ayant pénétré dans le Tartare avec Pirithoüs pour en arracher Proserpine, Pluton y fixa ce héros sur un bloc de rochers. Selon la plupart des mythographes, il fut délivré par Hercule, bien que Virgile l'y fasse encore rencontrer par Enée : *Sedet æternumque sedebit Infelix Theseus* (Enéide, VI, 617).

« Pourquoi vous révolter contre la puissance invincible? Elle a tant de fois augmenté vos supplices!

« Que sert de braver le destin? Votre dogue infernal, il vous en souvient, conserve encore les marques de sa résistance, sur le cou et sur sa gueule pelée[1]. »

Après cela, l'ange reprit la route fangeuse sans nous adresser la parole, et comme préoccupé d'autres soins;

Et nous, rassurés par l'auguste message, nous dirigeâmes nos pas vers la terre de Dité.

Nous y parvînmes sans effort. Je promenai mes regards dans l'étendue, pour découvrir le sort des captifs que sa forteresse enserre.

J'aperçus à droite et à gauche une immense campagne, pleine de deuil et de cruelles tortures.

Aux environs d'Arles, où le Rhône est stagnant, comme à Pola, près du Quarnaro[2], qui baigne les frontières de l'Italie, des sépulcres jonchent le terrain inégal;

De même, ici des sépulcres s'élevaient de toutes parts; mais ceux-là présentaient un appareil plus effrayant.

Les tombeaux étaient séparés par des flammes, et s'y embrasaient plus que le fer le plus rouge dans la fournaise industrieuse.

De leurs couvercles soulevés s'échappaient mille gémissements pitoyables; ils annonçaient bien des malheureux et des suppliciés.

« Maître, dis-je à mon guide, quels sont les pécheurs ensevelis dans ces arches, et qu'on devine à leurs soupirs douloureux? »

— Et lui à moi: « Là, brûlent les hérésiarques[3] et les partisans de toutes sectes. Ces tombes sont beaucoup plus remplies que tu ne peux le croire.

« Ici le coupable est englouti avec son semblable, et chaque mausolée plus ou moins brûlant. » Alors il tourna vers la droite.

Nous passâmes entre les martyres et les hautes murailles.

—

CHANT X.

Suite du SIXIÈME CERCLE. — *Les tombes de Dité.*

Sur la demande de Dante, Virgile le met en face de Farinata et de Cavalcante. Un dialogue pathétique avec le premier est interrompu par l'interrogation douloureuse de Cavalcante sur le sort de son fils Guido, et cette inimitable suspension ouvre la scène aux prédictions les plus lugubres. En effet, Farinata reprend son discours et annonce à Dante, entre autres malheurs, parmi les événements qui auront lieu de 1300 à 1302, l'exil que le poète doit subir.

Or, je suivais mon maître, par un étroit sentier, entre les murs de la terre maudite et les tombes des victimes.

« — O magnanime vertu! proférai-je, toi qui m'entraînes irrésistiblement à travers les cercles impies, parle-moi et satisfais mes désirs.

« Ne pourrai-je voir les âmes captives dans les sépulcres? tous les couvercles sont levés, et rien ne nous en interdit l'approche.

« — Ils seront tous fermés, répondit le sage, quand les morts y rentreront pour jamais, après avoir repris leur chair dans Josaphat.

« De ce côté ont leur cimetière Épicure et ses nombreux sectateurs, dont la doctrine enseignait que l'âme périt avec le corps.

« Va dans son enceinte: l'on y satisfera promptement la demande que tu m'adresses et le désir que tu me tais. »

— Et moi: « Bon maître, ce n'est point pour te cacher mon cœur; la réserve dictée par tes leçons commande seule mon silence. »

« — Toscan aux discours modestes, toi qui parcours, vivant, la cité de feu, daigne suspendre ta marche.

« Ton langage m'annonce un citoyen de la noble ville, à laquelle je fus peut-être trop fatal. »

Ces accents sortirent subitement d'un tombeau; effrayé, je me rapprochai contre mon guide.

— Et lui à moi: « Que fais-tu? tourne les yeux; examine Farinata[1], dressé dans son cercueil; tu le verras de la ceinture à la tête. »

J'avais déjà mon regard fixé sur le sien. Il se haussait de la poitrine et du front, comme s'il avait l'enfer en grand mépris.

Mon guide courageux me poussa vivement vers lui, au milieu des sépultures, en disant: « Que tes paroles soient mesurées. »

Sitôt que j'eus touché le seuil de sa tombe, le damné me jeta un coup d'œil et m'interpella d'un air hautain: « Quels furent tes ancêtres? »

Et moi, qui voulais lui complaire, je les lui nommai tous sans rien celer. Il fronça le sourcil et ajouta:

« — Tes pères ont été mes cruels ennemis, ceux de ma famille et de tous les miens; aussi je les ai bannis deux fois.

« — S'ils furent chassés de leur patrie, lui répli-

[1] Hercule, en délivrant Thésée, enchaîna Cerbère, et Dante fait ici allusion à cette circonstance, bien que dans la bouche de l'ange chrétien, si beau d'ailleurs, cette confusion de mythes soit peu admissible.

[2] Deux cimetières célèbres au moyen-âge: celui d'*Arles*, qui, au rapport de Turpin (*Vie de Charlemagne*, 25 et 30), fut béni par sept évêques; et celui de Pola, ville d'Istrie sur le golfe de *Quarnaro*, le *Sinus Flanaticus* des anciens.

[3] Les *eresiarche* ou sectaires dont il s'agit ici ne peuvent être que les philosophes incrédules; car les chefs de secte sont placés dans le neuvième cercle du puits infernal. (Voyez plus loin au chant XXVIII.)

[1] *Farinata* degli Uberti est un de ceux sur le sort desquels Dante interrogeait tout à l'heure Ciacco: chef des Gibelins, il gagna la sanglante bataille de Monte-Aperto, près de l'Arbia. Il professait les principes épicuriens; c'est pourquoi, malgré leur communauté de parti, Dante le met dans les tombes brûlantes.



quai-je, ils s'y rétablirent autant de fois; c'est un art que les tiens exilés n'ont pas su acquérir. »

Lors, vers la partie où la tombe était découverte, surgit la tête d'une autre ombre[1]; elle semblait s'être posée sur ses genoux.

Le pénitent regarda autour de moi, comme pour chercher si quelqu'un ne m'accompagnait pas, et quand son espoir se fut éteint, il me dit tout en pleurs :

« — La puissance du génie t'aura ouvert cette noire prison. Où est mon fils? Et pourquoi ne l'aperçois-je pas à ton côté ! »

— Et moi à lui : « Je ne viens point par mon pouvoir; le sage qui attend là me conduit. Peut-être votre Guido[2] l'eut-il trop en dédain ? »

Ma réponse fut précise; car ses paroles et son genre de supplice m'avaient révélé le nom de cette ombre.

Se dressant aussitôt, l'ombre s'écria : « Comment as-tu dit ? *Il eût* : ne vit-il pas encore ? la douce lumière ne frappe-t-elle plus ses yeux ! »

Comme je tardais à lui répondre, il tomba, renversé dans son cercueil, et ne reparut point.

La grande ombre de Farinata se tenait toujours dans la même attitude, immobile et impassible.

« — Le sort subi par les miens, poursuivit-il en continuant son premier discours, me tourmente plus que ma couche ardente.

« Mais, avant que la reine de ces lieux[1], ait rallumé cinquante fois sa figure, tu sauras combien l'art du retour est difficile.

« Et dis-moi, puisque tu dois revoir le doux monde, pourquoi ton peuple s'acharne contre ma maison dans chacune de ses lois.

« — Le vaste carnage qui a coloré l'Arbia en rouge,

1 *Cavalcante* de Cavalcanti, autre Gibelin, était père de Guido, ami intime de Dante, et sur le sort duquel il l'interroge. Cela n'empêche pas l'inflexible catholique de lui faire partager au même titre le sort de Farinata.

2 *Guido*, quoique poète, avait quitté les muses pour s'adonner exclusivement à la philosophie; c'est ce qui fait dire ici qu'il dédaigna peut-être Virgile.

1 *La donna che qui regge*, toujours Hécate, la lune ou Proserpine, qui dans l'enfer doit seule mesurer le temps. — Avant cinquante mois ou quatre ans, tu auras appris combien est difficile l'art de revenir d'exil et d'y envoyer ses ennemis; art qui constitue toute la politique de Florence.

Paris. — Impr. Lacour et C., rue Soufflot, 16.

lui repartis-je, excite de telles oraisons dans notre temple. »

Farinata secoua la tête en soupirant : « Je n'étais pas seul à l'Arbia, et j'avais certes assez de motifs pour me joindre aux ennemis de Florence.

« J'étais seul, quand un proposa unanimement de l'anéantir : seul, je la défendis avec un visage intrépide.

« — Ah ! m'écriai-je, puisse ta race obtenir un jour la paix ! Toutefois, je t'en prie, dénoue le nœud où s'enchevêtre ma pensée.

« Si je ne me trompe, vous lisez facilement dans l'avenir, tandis que le présent demeure voilé pour vous ! »

— Lui : « Pareils à ceux dont la vue est affaiblie, nous découvrons les choses lointaines ; la Providence nous réserva cette faculté.

« Quand les événements approchent ou existent, notre perception s'éclipse. Si de nouveaux morts ne viennent nous en instruire, nous ignorons ce qui arrive dans votre état humain.

« Notre seconde vue s'éteindra, tu dois le comprendre, le jour où sera close la porte de l'avenir. »

— Et moi, pénétré de repentance : « Apprenez au pécheur, disparu si vite, que son fils habite encore parmi les vivants.

« Le doute où j'étais plongé tout à l'heure a seul enchaîné ma langue, au moment de répondre. »

Déjà me rappelait mon maître. Je priai donc rapidement l'illustre mort de me nommer ses autres compagnons.

« — Je suis couché ici, au milieu de plus de mille ombres. Là, dans ce sépulcre, gisent le second Frédéric [1] et le cardinal [2] ; je me tais sur les autres. »

Cela dit, le damné s'enfonça dans sa tombe. Repassant dans mon esprit sa prédiction menaçante, je me dirigeai vers l'antique poète.

Nous continuâmes notre marche. Le maître me demanda en chemin : « Pourquoi es-tu si troublé ? » Je lui en avouai la cause.

« — Conserve, reprit-il, cet oracle ennemi dans ta mémoire ; mais retiens mon avertissement. » Et il leva le doigt.

« Quand tu seras devant le doux rayon de l'immortelle, dont les beaux yeux pénètrent tout mystère [3], tu connaîtras jusqu'au bout le voyage de ta vie. »

Or, prenant à gauche, loin des murailles, vers le centre, nous marchâmes par un ravin qui aboutit à une vallée ;

[1] L'empereur Frédéric II, excommunié par Grégoire IX et Innocent IV comme impie et mort en 1250 ; il fut le quatrième empereur de la maison Hohenstaufen de Souabe, dont dernier rejeton, Conradin, son petit-fils, périt si malheureusement.

[2] *Le cardinal* Ottaviano degli Ubaldini, Gibelin qui dit un jour que, s'il avait une âme, il l'aurait perdue pour son parti.

[3] *Quella, il cui bel occhio tutto vede*, Béatrice, qui doit achever l'initiation du poète. (Voyez le chant XVII du *Paradis*.)

Lieu bas d'où s'exhalait une odeur fétide.

CHANT XI.

Fin du SIXIÈME CERCLE. — *Aperçu du* SEPTIÈME. — *Les violents.*

Après un coup d'œil jeté sur le tombeau d'un pape, Virgile explique à Dante les divisions du cercle dans lequel ils vont pénétrer, les motifs sur lesquels se fonde la classification des différents péchés et de leurs châtiments. La fin de la nuit est annoncée par le lever des poissons, précédant le bélier, signe d'avril : ce qui explique poétiquement tout le mouvement astral de la saison et de l'heure.

Sur les confins d'une haute rive, formée par un cercle d'énormes pierres fracassées, nous arrivâmes au-dessus d'un tourment plus cruel.

D'horribles vapeurs s'échappaient du creux de l'abîme ; pour nous en garantir, nous nous abritâmes derrière le couvercle d'un grand tombeau.

Il portait cette inscription : « Je renferme le pape Anastase [1], que Photin entraîna hors de la vraie droite. »

« — Il faut descendre ici lentement, afin d'accoutumer peu à peu nos sens à cette triste odeur ; plus tard nous n'y ferons pas attention. »

Ainsi parla le maître, et moi : « Trouve dans ta science une bienfaisante ressource, pour que le temps ne s'écoule pas sans profit. »

— Et lui : « J'y pensais, mon fils ; écoute donc. Au milieu de ces roches, trois cercles vont se rétrécissant de degré en degré, comme ceux que tu as quittés.

« Tous sont pleins d'âmes maudites ; sache pourquoi et comment elles y gémissent : il te suffira de les voir.

« L'injustice est la fin de tout mal condamné par le ciel ; on y arrive, en blessant son prochain, ou par la violence, ou par la fraude [2].

« La fraude, mal inhérent à la nature humaine, irrite Dieu davantage ; par ce motif, les fourbes, placés au-dessous, éprouvent le plus dur supplice.

« Tout le premier cercle enferme les violents ; il est construit et divisé en trois girons, car la violence peut être exercée envers trois sortes de personnes :

« Envers Dieu, envers soi, envers son prochain, ou dans leur personne ou dans leurs biens, comme tu vas l'apprécier :

« Envers son prochain, par la mort ou des blessures

[1] Il paraît que Dante a été mis ici en erreur par la chronique du frère Martin de Pologne. Ce ne fut point le pape Anastase qui donna dans l'hérésie, mais bien l'empereur Anastase Ier (518) : encore celui-ci n'embrassa-t-il pas les doctrines de Photin (IVe siècle), mais celles d'Eutychès (451), doctrines entièrement opposées ; car le premier prétendait que Jésus n'était qu'un homme, tandis que le second niait absolument la nature humaine du Verbe.

[2] Ces belles définitions se retrouvent en partie dans Montesquieu, comme dans les Pères et docteurs de l'Église.

douloureuses; dans ses biens, par la ruine, l'incendie ou les spoliations damnables.

« Donc les homicides, ceux qui se rendent coupables de blessures, les brigands, les incendiaires, sont flagellés dans le premier giron.

« Un homme peut avoir tourné une main violente contre lui-même ou contre ses biens; pour cette démence, il doit subir, dans le deuxième giron, un repentir stérile.

« Ainsi de l'insensé qui s'exile volontairement du monde où tu vis, qui joue, dissipe ses richesses, et pleure, lorsqu'il aurait dû se réjouir.

« On commet la violence envers la Divinité, en la reniant dans son cœur, en blasphémant contre elle, en maudissant la nature et ses bienfaits.

« Voilà pourquoi le plus petit giron tient scellés de son empreinte Sodome et Cahors [1], et quiconque, méprisant Dieu, l'injurie dans ses discours ou dans son cœur.

« La fraude laisse des remords à toute conscience; l'homme en peut user envers l'homme qui lui livre sa foi et envers celui qui se défie.

« Cette seconde perversion brise le lien d'amour que la nature créa pour unir les êtres; le deuxième cercle enserre de tels coupables :

« Hypocrites, flatteurs, sorciers, faussaires, larrons, simoniaques, rufiens [2], barateurs, et toutes souillures pareilles.

« La première violation détruit à la fois l'amour, établi par la nature, et cet autre, son complément, d'où naît la confiance.

« Voilà pourquoi dans le plus petit cercle, centre de l'univers et fondement de Dité, quiconque a trahi subit d'éternels rongements[3] . »

— Et moi : « Maître, ton discours m'explique très clairement, dans sa division, cet abîme et la race qui le peuple. Or, daigne m'en instruire :

« Ceux qui sont plongés dans le marais, ceux qu'emporte un tourbillon, ceux que la pluie frappe, ceux qui se heurtent avec des injures amères,

« Pourquoi ne sont-ils pas punis dans les catacombes de feu, s'ils ont allumé le céleste courroux? sinon, pourquoi leurs tourments variés? »

— Et lui à moi : « Ton esprit délire-t-il, contre sa coutume, ou quelle distraction absorbe-t-elle ta pensée?

« Ne te souvient-il plus des préceptes de l'Ethique [4], où sont définis les trois penchants réprouvés par Dieu :

[1] *Cahors*, capitale du Quercy, était alors une ville peuplée d'usuriers.

[2] *Rufien*, vieux mot, plus bas, signifie entremetteur, débauché, et *barateur*, concussionnaire; la baraterie est l'imputation même relatée dans la sentence rendue en 1302, contre Dante, par les septemvirs de Florence. La stigmatisation de Virgile renvoie le délit à ses vrais auteurs.

(*Note du trad.*)

[3] Voyez le chant XXXII, où s'ouvre le cercle des traîtres, clos par celui de Lucifer.

[4] *La tua Etica*, la morale d'Aristote, que Dante avait étudiée, comme tous les lettrés de son temps.

« Incontinence, malice et folle bestialité. De ces trois fautes, la première, moins grave, offense moins l'Etre suprême. Réfléchis là-dessus.

« Tu comprendras pourquoi, dans les précédents cercles, d'autres pécheurs sont séparés de ces félons, et comment l'immuable justice moins durement les martelle.

« — O flambeau, m'écriai-je, tu éclaircis toute vue trouble. Tant tes leçons me plaisent, il m'est aussi précieux de douter que de savoir.

« Encore une fois, daigne trancher un dernier nœud, et m'expliquer comment l'usure outrage la bonté souveraine.

« — La philosophie, me répondit-il, enseigne sous plusieurs formes, que la Nature tire sa source de l'Intelligence divine, et de son art

« Interroge bien ta physique; elle t'apprendra cette seconde notion, sans feuilleter beaucoup de pages :

« L'Art humain, autant qu'il peut, suit la Nature, comme le disciple son maître; l'Art humain est donc comme le petit-fils de Dieu.

« La Genèse, si tu te la remémores, te révèle leur principe final; il faut que l'homme tire de tous deux sa vie et son perfectionnement [1].

« L'usurier prend une autre voie : il méprise la Nature, et l'Art, qui la suit, et place ailleurs son espérance.

« A présent, viens; car une course nouvelle m'attire. Le signe des poissons gravite à l'horizon et le charriot se couche sur le corus [2];

« Et plus loin le sentier rocheux incline. »

—

CHANT XII.

Premier giron du septième cercle. — *Le minotaure et les centaures.*

Les deux poètes descendent par une roche escarpée que garde le minotaure, emblème de la fureur bestiale. Les anciens centaures, monstres fabuleux, moitié hommes, moitié chevaux, figurent l'union de la science et des passions effrénées. Virgile et Dante, portés sur le dos d'un de ces monstres, suivent le bord d'un fleuve de sang, où sont plongés ceux qui portèrent une main violente sur la vie ou les biens de leur prochain.

L'endroit par où il fallait descendre la rive était si alpestre, d'un aspect si dévasté, qu'il épouvanterait tout regard.

Telle cette ruine, tombée sur le flanc de l'Adige,

[1] *Prender sua vita e avanzar*, pour *avanzare*, avancer, acquérir, progresser, au moral et au matériel.

(*Note du trad.*)

[2] *Il carro*, le charriot ou la grande-ourse, vers six heures du matin, au printemps, s'incline vers le *corus* ou *caurus*, c'est-à-dire vers le nord-ouest, d'où venait le vent ainsi nommé par les Latins.



en deçà de Trente [1], soit par l'effet d'un tremblement souterrain, soit faute d'appui :

De la cime du mont où elle s'ébranla, jusqu'à la plaine, la roche est béante; elle ne pourrait offrir aucune route pour venir de la hauteur.

Telle la pente de ce précipice. Sur le sommet du roc entr'ouvert, gisait le monstre, opprobre de la Crète, conçu dans la fausse génisse [2].

En nous voyant, il se mordit comme celui qui dévore une colère concentrée. Mon guide lui cria :

[1] Éboulements du mont Barco, entre Trente et Vérone.

[2] Le minotaure, fils de Pasiphaé.

« Tu crois peut-être que ton visiteur est le chef d'Athènes [1], dont la main t'immola sur la terre.

« Éloigne-toi, monstre! il vient, non instruit par ta sœur, mais pour contempler vos châtiments. »

Un taureau blessé à mort fléchit du côté où il a reçu le coup fatal, et bondit çà et là sans pouvoir se retourner;

Ainsi bondit le minotaure, et mon prudent maître : « Cours au passage; hâte-toi, tandis qu'il est en furie. »

Nous poursuivîmes donc notre chemin, à travers

[1] Thésée.



ENFER. — CHANT XI.

l'avalanche de pierres, qu'à chaque instant le poids nouveau de mon corps faisait rouler sous nos pieds [1].

Je marchais en rêvant; et lui : « Tu songes peut-être à la ruine, gardée par la fureur bestiale dont j'ai trompé la démence?

« La dernière fois que je pénétrai dans le centre infernal, cette roche n'était pas encore écroulée.

« Mais peu de temps avant le jour où apparut le Rédempteur [2], qui ravit dans le premier cercle une grande proie à Dité, il y eut un désastre.

« L'impure vallée trembla dans toutes ses profondeurs; je crus l'univers étreint par l'amour dont le pouvoir, suivant une croyance, doit le replonger plusieurs fois au chaos.

« Alors se renversa cette vieille roche. Fixe les yeux sur la vallée; voici la rivière de sang, dans laquelle bout quiconque a nui aux autres par la violence. »

Aveugle cupidité! folle colère qui harcèle de ses aiguillons notre courte vie, et, pour l'éternité, nous emprisonne dans de semblables ondes.

Une fosse large se tordait en arc, embrassant toute la plaine, comme l'avait dépeinte mon guide.

Entre le pied de la roche et la fosse, couraient à la file des centaures armés de flèches, tels que dans leurs chasses ils avaient coutume d'aller sur notre globe.

Ils s'arrêtèrent à notre vue, et trois se détachèrent de la troupe, tenant en main leur arc bandé, avec leurs flèches prêtes.

Un d'eux criait de loin : « A quel supplice êtes-vous destinés, vous qui descendez la côte? Parlez, ou je tire l'arc. »

Et mon maître : « Je répondrai bientôt à Chiron; pour ton malheur, tu as toujours été trop fougueux dans tes désirs. »

Virgile ajouta en me touchant : « Celui-là est Nessus; il mourut pour la belle Déjanire, et vengea lui-même sa propre mort.

« Celui qui se tient au milieu, la tête penchée sur la poitrine, est le grand Chiron, précepteur d'Achille; l'autre est Pholus, consumé jadis par la colère.

« Autour de la fosse, ils vont par milliers, perçant de flèches toute âme qui sort du marais sanglant, plus que ne le permet son crime. »

Nous nous approchâmes de ces monstres agiles; Chiron, prenant un trait, releva sa barbe touffue avec le bois solide, et découvrit sa bouche énorme.

— « Avez-vous remarqué, dit-il à ses compagnons, que le second de ces voyageurs meut ce qu'il touche? les pieds des morts n'ont pas ce pouvoir. »

Mon maître, arrivé déjà près de Chiron, à la hauteur de sa poitrine, où s'unissent les deux natures, lui répliqua :

— « Il est bien vivant; je dois seulement le diriger à travers la sombre vallée; une loi supérieure, non sa volonté, l'amène ici.

« Sa protectrice a interrompu son cantique de gloire [1], pour me confier cette mission nouvelle; nous ne sommes, ni lui un brigand, ni moi une âme fugitive.

« Au nom de la bienheureuse, dont la vertu nous conduit par la funèbre spirale, accorde-nous l'un des tiens pour escorte.

« Qu'il nous indique un lieu de passage, et porte ce voyageur sur sa croupe; car il ne peut, à l'exemple des esprits, voler dans l'air. »

Chiron dit à Nessus, son compagnon de droite : — « Toi, guide-les, et fais-leur éviter la rencontre d'autres centaures. »

Nous nous mîmes en marche sous cette escorte fidèle, le long de la rouge mare bouillonnante, où ceux qui bouillaient jetaient d'horribles cris.

Plusieurs étaient enfoncés jusqu'aux paupières. Et le grand centaure : « Ce sont les tyrans abreuvés de sang et de rapines.

« Là, s'expient les crimes irrémissibles; là pleurent Alexandre [2] et le barbare Denis, qui causa tant d'années douloureuses à la Sicile.

« Cette tête, couverte d'une chevelure noire, est celle d'Ezzelino [3]; cette autre, blonde, Obezzo d'Est [4], véritablement assassiné par son beau-fils dans le monde terrestre. »

Je regardai le poète; et lui : « Nessus devient ici ton premier interprète; je ne serai que le second. »

Un peu plus loin, le centaure fit halte au-dessus d'une troupe, dont la tête dominait les vagues.

Il nous dit, en nous montrant une ombre isolée : « Ce coupable frappa, dans le sanctuaire, le cœur encore vénéré sur les rives de la Tamise [5]. »

D'autres damnés avaient le buste hors du lac; je reconnus une partie d'entre eux.

Ainsi, de plus en plus l'écume pourprée baissait, et ne couvrait plus que les pieds des ombres; nous traversâmes la fosse.

Et le centaure : « Si de ce côté les vagues dimi-

[1] Dante, qui marchait sur les pas de Virgile et qui, ayant un corps matériel et vivant, remuait la poussière et les cailloux du sol.

[2] Jésus-Christ, à la mort duquel la terre trembla et se fendit, trois jours avant sa descente dans les limbes. Voyez ce que Virgile a dit de sa première descente aux enfers avec Érichtho (Enf., chant IX).

[1] Béatrice a quitté pour un moment le ciel.

[2] *Alexandre* de Phères, tyran de Thessalie.

[3] *Ezzelin*, célèbre tyran de Padoue et de Trévise qui, fait prisonnier et blessé par les Lombards, se laissa mourir de faim dans sa prison en 1260.

[4] *Obizzo d'Est*, marquis de Ferrare et d'Ancone, fut étouffé par son propre fils.

[5] Les commentateurs voient dans ce personnage Gui de Monfort qui, en 1271, pour venger son père, tué par Edouard d'Angleterre, poignarda Henri, frère d'Edouard, dans une église de Viterbe, et pendant l'élévation de l'hostie. Les Anglais avaient érigé, dit-on, à la tête d'un pont sur la Tamise, une colonne, au sommet de laquelle le cœur de leur prince assassiné était enfermé dans une urne d'or. Cependant, ne pourrait-on pas appliquer également ce tercet à l'un des meurtriers de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry tué au pied des autels en 1170 et canonisé depuis?

ment, de l'autre, elles pèsent davantage sur le fond, jusqu'au point où est justement châtiée la tyrannie.

« Au centre le plus lourd, la suprême justice a enchaîné cet Attila, son fléau sur la terre, et Pyrrhus[1] et Sextus;

« Elle arrache pour l'éternité les larmes qui tombent, à chaque bouillonnement, des yeux de René de Pazzi et de René de Corneto[2], si rudes guerroyeurs de grands chemins. »

Le centaure, à ces mots, repassa le gué.

—

CHANT XIII.

DEUXIÈME ENCEINTE DU SEPTIÈME CERCLE. — *Les suicides.*

Les deux voyageurs quittent le fleuve sanglant pour entrer dans un bois affreux, hanté par les harpies, images des remords et des terreurs qui assiégent les âmes en démence ; chacun des arbres de la forêt renferme un des infortunés qui se sont ôté la vie. D'autres, errant çà et là, ne sont coupables que d'avoir couru en aveugles au devant du péril : des meutes cruelles les poursuivent et les déchirent.

Nessus n'avait pas atteint l'autre bord, quand nous entrâmes dans un bois, où l'on ne découvrait les vestiges d'aucun sentier.

Les feuilles non vertes, mais d'une couleur noirâtre; les rameaux noueux et entremêlés; point de fruits, mais des épines et du venin : tel était ce bois.

Moins chevelues et moins âpres, les retraites hantées par les bêtes sauvages, qui fuient les lieux cultivés entre la Cecina et Corneto[3].

Là nichent les immondes harpies, qui chassèrent les Troyens des Strophades, avec la prédiction lugubre du mal futur.

Elles ont de larges ailes, des cous et des visages humains, des pieds avec des serres, et un grand ventre garni de plumes[4] : elles poussent des lamentations sur ces arbres étranges.

Mon bienfaisant maître : « Avant d'aller plus loin, sache que tu es dans la seconde enceinte; son cercle se prolonge jusqu'aux sables horribles.

« Regarde avec attention; tu seras le témoin de choses dont le récit te semblerait incroyable. »

Moi, j'entendais mille gémissements, et je ne voyais personne. Je m'arrêtai, tout éperdu.

Virgile parut supposer[1] que j'attribuais ces plaintes à des ombres cachées pour nous.

« Romps, me dit-il, une petite branche de ces hautes broussailles, et tu reconnaîtras ton erreur. »

J'étendis la main et cueillis un frêle rameau d'un grand arbuste épineux; son tronc pleura : « Pourquoi me brises-tu ? »

Aussitôt, il fut inondé d'un sang noir[2], et il cria de nouveau : « Pourquoi me déchires-tu? N'as-tu point de pitié!

« Nous avons été hommes, et nous sommes devenus arbres; ta main aurait dû être plus compatissante, lors même que nous eussions été des âmes de reptiles. »

Comme d'un tison vert embrasé par l'un des bouts, l'air s'échappe avec des pétillements, ce tronc exhalait du sang et des paroles.

Je laissai retomber la branche et demeurai immobile, tel qu'un homme saisi par la peur.

« — Ame souffrante, répondit le sage, il ne t'aurait point blessée, s'il avait eu foi aux miracles décrits dans mon poème;

« Mais l'invraisemblance du prodige m'a fait lui conseiller ce que je me reproche à moi-même.

« Dis-lui ton origine; en récompense, il rajeunira ta mémoire dans le monde, où il lui est permis de retourner. »

— Et l'arbre : « Ton doux langage me captive; je ne puis me taire. Que je ne sois pas importun, si je m'oublie à causer avec vous.

« Je tins les deux clefs du cœur de Frédéric[3], et par mon soin flatteur, l'ouvrant et le fermant à mon gré, j'écartai tout autre de sa confiance.

« Tant je mis de zèle dans ce glorieux emploi, j'en perdis le sommeil et la vie. O vice des cours et ruine commune !

« La courtisane, dont les yeux effrontés ne se détournent jamais du palais des Césars, enflamma contre moi tous les esprits;

« Envieux, ils animèrent tellement l'empereur, que mes joyeux soleils se changèrent en nuits sombres.

« Mon âme, dans un transport de désespoir, s'ima-

[1] Non point Pyrrhus, roi d'Épire, qui ne fut nullement féroce, mais *Pyrrhus*, fils d'Achille, qui massacra Priam et immola Polyxène. — *Sextus*, fils de Tarquin-le-Superbe, qui outragea Lucrèce, et non, comme l'indiquent quelques commentateurs, Sextus, fils de Pompée.

[2] Deux gentilshommes, dont le dernier appartenait à une des plus anciennes familles de Florence, et qui tous deux, comme des bandits, tuaient ou rançonnaient les voyageurs sur les grands chemins.

[3] La *Cecina*, rivière de Toscane, qui se jette dans la mer près de Livourne. — *Corneto*, ville des États pontificaux, dans une des contrées les plus fertiles de l'Italie.

[4] Voyez l'Énéide, liv. III, 214.

[1] *Io credo ch' ei credette ch' io credesse*, « je crois qu'il crut que je croyais, » telle est la phrase bizarre du texte italien, mot à mot. Nous ne saurions donner au lecteur français une idée de ce que cette espèce de figure grammaticale ou de *scherzo* pouvait avoir d'agréable pour les esprits du moyen-âge, curieux de toute recherche de style. Un vers presque identique se trouve dans l'Arioste.

[2] Un prodige semblable a été décrit par Virgile, et c'est ainsi qu'est révélé le meurtre de Polydore. (Énéide, liv. III, v. 22 et suiv.).

[3] Pierre Desvignes, de Capoue, chancelier et favori de l'empereur Frédéric II (appelé plus loin César et Auguste). En 1219, il fut accusé de trahison par ses ennemis, qu'enflammait la *courtisane*, vice des cours, c'est-à-dire l'envie. Son maître cruel lui fit crever les yeux, et dans son désespoir, il se brisa la tête contre les murs de son cachot.

gnant fuir le dédain par la mort, me rendit injuste envers moi-même, juste dans mes actes.

« Par les jeunes racines de cet arbre, je vous l'atteste, jamais je ne trahis mon seigneur, bien digne d'être honoré.

« Si l'un de vous retourne sur la terre, qu'il réhabilite ma mémoire, abattue sous les traits de l'envie. »

Après quelques moments de silence, le poète : « Ne perdons pas l'heure ; puisqu'il reste muet, interroge-le, pour savoir d'autres choses. »

— Et moi : « Interroge-le, ô maître, sur ce que tu penses devoir m'intéresser ; je ne le pourrais, tant la compassion m'attriste. »

Virgile continua donc : « En reconnaissance du fidèle accomplissement de ta prière, esprit captif, veuille nous répondre.

« Comment l'âme s'enferme-t-elle en ces nœuds? Peux-tu nous dire si jamais aucune se dégage d'un tel corps? »

Un souffle violent sortit du tronc, et le souffle se convertit en cette voix : « Brève sera ma réponse.

« Quand l'âme féroce a quitté le corps dont elle s'est exilée, Minos la relègue au septième cercle.

« Elle tombe au hasard dans la forêt ; n'importe où le sort la lance, elle germe comme un grain d'épeautre.

« Elle croît, rejeton d'abord, puis arbre ; les harpies, en se repaissant de ses feuilles, la torturent cruellement de douleur en douleur.

« Comme les autres âmes, nous viendrons recueillir nos dépouilles ; nulle d'entre nous ne pourra s'en revêtir, car il n'est pas légitime de reprendre ce qu'on s'est ravi à soi-même.

« Nous les traînerons ici, et dans la forêt sinistre, nos corps demeureront suspendus, chacun à l'arbre de son ombre tourmentée. »

Attentifs, nous écoutions, croyant que le tronc voulait parler davantage. Un bruit nouveau nous surprit :

Bruit pareil à celui de la chasse et du sanglier, qu'entend venir la vedette, avec les bêtes mugissantes, et les sifflements du branchage.

Voilà sur la gauche deux malheureux, nus et déchirés, rompant dans leur fuite rapide toutes les branches basses de la forêt.

Celui de devant : « Accours! accours! ô mort! » Et l'autre, trop lent à son gré : « Lano[1], tes jambes n'étaient point si légères au combat *del Toppo.* »

L'haleine manqua sans doute à sa poitrine haletante ; de lui et d'un buisson, il forma un groupe.

Derrière eux bondissait dans la forêt une meute de chiennes noires, avides et semblables à des levriers détachés de leurs chaînes ;

[1] *Lano*, gentilhomme siennois, ayant dévoré son patrimoine, se fit tuer (1288) dans une rencontre avec les troupes d'Arezzo, pour ne pas vivre dans la misère.

Elles se jetèrent à pleine gueule sur le malheureux suppliant, le broyèrent en lambeaux, emportant ses membres meurtris.

Mon guide, me prenant par la main, me conduisit au buisson, qui déplorait en vain ses plaies saignantes.

« O Jacques de Saint-André[1], gémissait-il, pourquoi m'avoir choisi pour asile? Est-ce ma faute si ta vie fut coupable? »

Mon maître, s'adressant au pauvre arbuste : « Qui étais-tu, toi dont les paroles plaintives s'exhalent avec le sang de tes blessures? »

— Et lui à nous : « Ames témoins du cruel ravage et de la dispersion de mes feuilles, ramassez-les au tour de leurs tiges endolories[2].

« Je naquis dans la cité qui changea son premier patron pour Jean-Baptiste[3]; mais l'ancien la troublera toujours avec son art homicide.

« Son image plane encore sur le pont de l'Arno, sans quoi ils auraient vainement entrepris leur travail, les citoyens qui rebâtirent cette ville aux les cendres laissées par Attila.

« Moi, je me suis fait un gibet de ma propre maison. »

—

CHANT XIV.

TROISIÈME ENCEINTE DU SEPTIÈME CERCLE. — *Les impies.*

Dans une plaine brûlante, une pluie de feu torture ceux qui se sont élevés contre Dieu, la nature ou l'art humain. Les poètes y rencontrent l'audacieux Capanée, puis un ruisseau de sang qui donne à Virgile l'occasion de décrire une statue symbolique placée dans l'île de Crète, d'où découlent les fleuves de l'enfer.

Ému par l'amour de la terre natale, je ramassai les feuilles éparses, et les rendis à celui dont la plainte avait épuisé la voix.

Bientôt nous touchâmes au point où la seconde enceinte est séparée de la troisième ; là se déploie, terrible, l'inexorable justice.

Nous voici dans une lande stérile ; aucune plante ne croît à sa surface.

La forêt douloureuse en forme la ceinture, comme la triste fosse borne la forêt ; nous nous arrêtâmes sur sa lisière.

La plage aride s'étendait, couverte d'un sable pro-

[1] *Jacques de Saint André*, noble padouan qui dissipa tous ses biens et mourut de la misère qu'il s'était créée.

[2] L'âme du buisson paraît être Rocco de' Mozzi, qui se tua après avoir dissipé sa fortune, ou bien Lotto de' Agli, qui s'étrangla, poussé par le remords d'avoir rendu une sentence injuste.

[3] Florence, anciennement consacrée à Mars, choisit pour patron saint Jean-Baptiste ; mais elle conserva comme un palladium la statue du dieu de la guerre, qui, tirée de son temple, fut restaurée sur le Ponte-Vecchio, à l'époque où la ville, saccagée par Attila, fut rebâtie par Charlemagne.

fond et brûlant, comme celui du désert foulé jadis par Caton [1].

O vengeance de Dieu ! combien doit être grande la terreur que tu inspires, à quiconque lit ce dont je fus témoin !

Je vis d'immenses troupeaux d'âmes nues, pleurantes misérablement; leurs sentences paraissaient diverses.

Les unes se tenaient couchées sur le dos; les autres, assises, repliées sur elles-mêmes; celles-là marchaient sans relâche.

Plus nombreuses celles qui faisaient le tour du cercle; moindres celles qui subissaient à terre leur torture, mais plus bruyant leur désespoir.

Sur la grève tombaient lentement de larges flocons de flamme, comme ceux de la neige alpestre, quand le vent sommeille.

Dans les zônes ardentes de l'Inde, Alexandre vit fondre sur ses phalanges des brandons allumés roulant, sans s'éteindre, aux pieds des soldats [2];

Ainsi pleuvait le feu éternel. Le sol, s'embrasant comme l'amorce sous la pierre, doublait la souffrance des maudits;

Leurs mains malheureuses joutaient en efforts inutiles, pour secouer loin d'eux l'incendie renaissant.

« — Maître, dis-je, vainqueur de tous les obstacles, excepté des cruels démons de la porte Ditéenne [3].

« Quel est ce géant, dédaigneux et farouche, comme indompté sous la pluie de feu ! »

L'esprit superbe [4], m'ayant ouï, s'écria : — « Tel je vécus, tel m'a laissé la mort.

« Quand Jupiter fatiguerait son forgeron, auquel il prit courroucé la foudre aigüe, dont il m'a écrasé à mon dernier jour ;

« Quand il fatiguerait, un à un, tous les autres ouvriers de la noire fournaise du mont Gibel, en criant : Bon Vulcain, aide-moi ! aide-moi !

« Quand il ferait cela, comme au combat de Phlégra [5], et me lancerait tous ses carreaux de toute sa force, il ne pourrait avoir une vengeance joyeuse ! »

Mon guide l'apostropha soudain avec une véhémence inaccoutumée :

— « Ton orgueil jamais ne plie, ô Capanée ! voilà ton châtiment le plus rude; nul martyre n'égalerait le martyre de ta rage. »

Et à moi d'un accent plus doux : — « Il fut un des sept chefs [1] qui assiégèrent Thèbes.

« On voit qu'il a toujours Dieu en dédain et le prie peu ; il nourrit dans son cœur ses dépits comme des dards mérités.

« Or, suis-moi; et, serré contre la forêt, garde-toi de mettre le pied sur le sable torréfié. »

Silencieux, nous marchions. De la forêt jaillit une petite rivière; sa rougeur m'épouvante, même aujourd'hui.

Tel sort du Bulicame [2] le ruisseau dont les ondes se partagent entre les pécheresses ; telle, à travers l'arène, cette rivière s'en allait par sa pente.

Le fond et les bords présentaient l'image de la pierre pétrifiée ; je m'aperçus que là s'ouvrait un chemin. Et mon maître :

« — Entre toutes les choses offertes à ta vue, depuis que nous avons franchi la porte dont le seuil n'est clos à personne,

« Tu n'as rien découvert de remarquable comme ce courant, qui amortit la flamme au-dessus de sa surface. »

Je priai le doux poète de m'expliquer ce qu'il me donnait le désir de connaître : « Au milieu de la mer, dit-il,

« Existe un pays en ruines, nommé la Crète; elle eut un roi [3], sous lequel le monde vécut chaste;

« Là, jadis ornée de fontaines et de feuillages, une montagne appelée Ida, maintenant déserte comme toute chose vieille.

« Rhéa la choisit pour le fidèle berceau de son enfant, et, pour mieux le cacher, quand il pleurait, y faisait pousser des clameurs.

« Dans les entrailles de la montagne, debout, un grand vieillard, les épaules tournées vers Damiette, fixe les yeux sur Rome, comme sur son miroir [4].

[1] Après le mort de Pompée, Caton d'Utique, pour rejoindre l'armée de Juba, traversa les sables de la Lybie. Voyez cette description dans la Pharsale (IX, 450 et suiv.).

[2] Aucun des historiens d'Alexandre ne parle de ces flammes; mais cette particularité paraît être tirée d'une lettre apocryphe de ce prince à Aristote. L'armée de Pompée rencontra aussi quelque chose de pareil en Albania (Géorgie).

[3] A la porte de Dité, le secours d'un ange leur était devenu nécessaire (ch. IX).

[4] Capanée, appelé par Stace *superum contemptor et æqui* (Théb. III, 602). Il est foudroyé à la fin du chant X du même poème.

[5] Ville et presqu'île de la Macédoine, près du golfe Thermaïque, appelée depuis Pallene, où se livra le combat des dieux et des géants.

[1] Ces sept rois étaient Adraste, Polynice, Tydée, Hippomédon, Amphiaraüs, Parthénopée et Capanée; auxquels succédèrent les Epigones, leurs fils, qui prirent la ville vers 1215 avant J.-C.

[2] *Il Bulicame*, source minérale, à deux milles de Viterbe, qui, au temps de Dante, avait attiré dans son voisinage les prostituées de cette ville : d'ailleurs elle était visitée, comme le sont ordinairement les eaux thermales, par des personnes de mœurs légères. Montaigne a vu cet endroit et l'a décrit en 1581 ; et il est encore le même aujourd'hui.

[3] Saturne, sous le règne duquel, dit Juvénal, la Pudicité habita la terre. Ce fut en Crète que Rhéa, femme de ce dieu, cacha le berceau de Jupiter, autour duquel les Corybantes et les Curètes poussaient de grands cris et faisaient retentir l'airain de leurs cymbales.

[4] Cette statue, semblable à celle dont parle Daniel (ch. II, v. 31, 32 et 33), est ici la figure du Temps et des quatre âges d'or, d'argent, d'airain et de fer, après lesquels vient l'argile ou la fin de toutes choses humaines. Damiette représente l'idolâtrie, le monde du passé; l'Egypte immobile est le mahométisme; Rome est la vraie religion. Les sueurs du vieillard sont les crimes et les douleurs de la race d'Adam.

« Sa tête est formée d'or pur ; ses bras et sa poitrine, de pur orgent ; ses flancs, de cuivre.

« Le reste du corps se termine en acier, sauf le pied droit en terre cuite, sur lequel il s'appuie davantage.

« Toutes les parties, excepté celles d'or, sont zébrées de fissures, d'où les larmes suintent en s'amassant et percent la grotte.

« Leur cours se dirige vers cette vallée, où elles enfantent l'Achéron, le Styx et le Phlégéton;

« Enfin elles descendent, par ce canal étroit, jusqu'aux lieux où l'on ne descend plus.

« Elles y forment le Cocyte; comme tu verras ce lac, je ne t'en parle point. » Et moi :

« — Si le ruisseau rouge tombe de la terre, pourquoi n'apparaît-il nulle autre part? » Et lui :

« — Ce royaume est circulaire, tu le sois; dans ton voyage, incliné vers la gauche, tu n'as pas encore parcouru tout le cercle; ne sois donc point surpris d'une chose nouvelle. »

— Et moi : « Où se trouvent le Phlégéton et le Léthé? Tu ne me parles pas de l'un, et tu dis que l'autre tire sa source de la pluie de larmes.

« — Je satisfais avec plaisir à tes questions, repartit le maître; mais le bouillonnement de l'eau pourpre aurait dû te résoudre l'une des deux [1].

« Tu contempleras le Léthé hors de cette enceinte, dans le séjour où les âmes vont se baigner, après l'expiation des fautes [2].

« Il est temps de quitter le bois; ne perds point ma trace; les rives froides nous offrent un passage.

« La vapeur torride s'y éteint dans l'air. »

—

CHANT XV.

Suite de la troisième enceinte du septième cercle. — *Les violents contre la nature.*

Les deux voyageurs s'éloignent du bois, en suivant la digue du ruisseau, et rencontrent une nouvelle troupe d'âmes tourmentées ; parmi elles , Dante reconnaît Brunetto Latini, son ancien maître : touchant épisode qui nous ramène mélancoliquement à la jeunesse du poète.

Nous côtoyons le bord pierreux du ruisseau ; sa fumée humide, condensée au-dessus en brouillard, garantit du feu l'onde et la grève.

Entre Cadsandt [3] et Bruges, les Flamands, contre le flot envahissant de la mer, élèvent une digue ;

[1] C'est-à-dire, tu es sur le *Phlégéton* lui-même, dont le nom seul, formé de *phlégô*, je brûle, aurait dû lever tes doutes.

[2] Le *Léthé*, symbole de l'expiation, se présentera à nous dans le *Purgatoire*.

[3] *Gazzante* du texte est l'île de Cadsandt, appartenant aux Pays-Bas, entre la ville de l'Ecluse et la Zélande.

Avant que Chiarentana [1] ressente la chaleur, les Podouans ceignent de même la Brenta, pour préserver leurs châteaux et leurs villes.

Telles, sur de moindres proportions, le maître caché avait construit ces margelles.

La forêt plaintive était déjà si lointaine, qu'en vain, derrière moi, j'en aurais cherché la trace.

Une phalange d'âmes apparut, voyageant près de la chaussée; chacune nous regardait tour-à-tour.

Ainsi l'on se regarde le soir dans la nouvelle lune; ainsi un vieux tailleur examine le chas de son aiguille.

L'un des esprits me reconnut, et, saisissant un pan de mon manteau, il s'écria : « Quel miracle ! »

Il me tendait les bras, et moi, observant sa face brûlée, je remis ses traits dans ma mémoire, malgré leurs stigmates.

Inclinant mon visage vers le sien, je lui répondis : « Est-ce vous, ser Brunetto?

« — Veuille, mon fils, que Brunetto Latini [2] retourne avec toi, et abandonne un moment les tristes pèlerins. »

— Et moi : « Je vous en conjure avec la plus vive instance; je m'asseoirai près de vous, s'il vous agrée, et que mon guide le permette. »

— Et lui : « O mon fils, l'ombre d'entre ces ombres, qui s'arrête une minute, demeure pendant cent années immobile sous la pluie brûlante.

« Marche donc, je te suivrai côte à côte; ensuite je rejoindrai ma bande, qui va pleurant ses inapaisables souffrances. »

Je n'osai descendre de la berge pour aller vers lui, et marchai, le tête inclinée, dans l'attitude du respect.

Il commença : « Quel destin t'appelle ici-bas, avant ta dernière heure? Celui qui te dirige, quel est-il?

« — Là haut, dans la vie sereine, lui répliquai-je, avant d'avoir accompli ma carrière, je me suis égaré dans une vallée.

« Hier, au matin, comme je revenais sur mes pas, j'ai rencontré cet esprit ; il m'a ramené dans la voie droite par ves rudes sentiers. »

— Et lui à moi : « Suis ton étoile; si je fus clairvoyant dans le fortuné monde, elle te promet un glorieux avenir.

[1] *Chiarentana* est une montagne des Alpes où la Brenta prend sa source. Les Padouans construisent leurs digues avant que les premières chaleurs de l'été fassent fondre les neiges de cette montagne, ce qui enflera les eaux du fleuve.

[2] *Brunetto Latini*, poète et philosophe de Florence, était dans sa patrie à la tête d'une école célèbre. Il fut secrétaire et ambassadeur de la République et composa un Traité de physique et de mathématiques intitulé *Tesoretto*. Exilé par les Gibelins, il vint à Paris, où il écrivit en français son *Trésor*, vasta encyclopédie des connaissances de l'époque. Etant rentré dans sa patrie en 1277, il y donna des leçons à Dante encore enfant, et y mourut en 1294. Rien dans l'histoire ne justifie la place que lui assigne ici son élève, sauf, dit-on, un livre obscène faussement attribué à sa plume : cela suffit il pour expliquer l'arrêt sévère du disciple, quelque déguisé qu'il soit par des regrets et des protestations?

Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16

« Pourquoi la mort m'a-t-elle tôt moissonné ! Le ciel te souriant, je t'aurais encouragé dans ton œuvre.

« Mais le peuple ingrat et méchant, descendu de Fiésole [1], porte en ses flancs l'âpreté de ses monts et de ses roches.

« Il deviendra ton ennemi à cause de ta droiture; c'est l'usage. Parmi les aigres sorbiers ne mûrit point la douce figue.

« Une vieille renommée sur la terre le proclame aveugle : race envieuse, avare et hautaine; que ses vices ne te souillent jamais !

« L'un et l'autre parti te souhaitera parmi les siens, tant la fortune te comblera d'honneur; toi, loin du bec, tiens-leur la pâture !

« Que les bêtes fauves de Fiésole se fassent une litière de leurs cadavres ! mais qu'elles ne touchent pas à la plante flourissant sur leur fumier.

« Qu'elles n'y touchent pas, surtout si sa noble tige renferme la sainte semence des vieux Romains, habitant à son berceau ce nid de perversité.

« — Puissent mes vœux avoir été remplis ! lui repartis-je; vous ne seriez point rayé du livre de la vie.

« J'ai toujours présente, avec mon regret, votre chère et paternelle image, lorsque, heure à heure, dans le siècle, vous m'enseigniez comment l'homme s'immortalise;

« Et mes paroles doivent, pendant mon existence, témoigner de ma gratitude.

Je recueille, avec d'autres, vos pronostics sur mon avenir, pour les soumettre à une beauté dont le savoir me les expliquera [2], si je parviens jusqu'à elle.

« Seulement, tant que ma conscience restera pure, je supporterai les épreuves du sort.

« Ces présages ne sont pas nouveaux pour moi; que la fortune tourne donc sa roue, et le paysan son hoyau. »

« — Bien écoute qui se rappelle [3], » me dit mon maître en me regardant. Je continuai notre entretien.

« Quels sont, lui demandai-je, vos compagnons les plus illustres ! » Et lui : « Quelques-uns méritent une mention; le temps serait trop bref pour parler des autres.

« Ils furent tous clercs, savants lettrés, d'un haut renom et tous tachés du même vice. Vois, parmi cette foule honteuse, Priscien et François d'Accurse [4].

[1] *Fiesole*, l'ancienne *Fesula*, petite ville située sur une colline au N.-E. de Florence, passe pour être le berceau des Florentins.

[2] *Con altro testo*, c'est-à-dire avec la prédiction de Farinata, qui lui sera expliquée par Béatrice. (Voyez plus haut le chant x de *l'Enfer*, et plus bas le chant XVII du *Paradis*).

[3] Virgile loue simplement Dante du soin qu'il prend d'écrire une chose aussi importante, et il n'est nul besoin de chercher ici, avec les commentateurs, une allusion au vers : *Superanda omnis fortuna ferendo est.*

[4] *Priscien* de Césarée enseignait la grammaire à Constantinople en 525. — *François d'Accurse*, jurisconsulte de Florence, enseigna le droit à Bologne et mourut en 1229.

« Si tu ne dédaignais un plus hideux spectacle, je t'aurais montré celui que le serviteur des serviteurs transféra des bords de l'Arno à ceux du Bacchiglione, où il laissa ses membres perclus [1].

« Hélas ! je ne puis ni t'entretenir ni te suivre plus longtemps; une vapeur nouvelle remonte déjà du milieu des sables.

« Voilà des âmes avec lesquelles je ne dois pas me confondre; adieu. Je te recommande mon *Trésor*, où je me survis. »

Pareil à ceux qui se disputent le palio vert [2] à la course dans les campagnes de Vérone, il rejoignit sa bande :

Léger comme le vainqueur, et non comme le perdant.

—

CHANT XVI.

Suite de la troisième enceinte du septième cercle.

Sur ce bord où l'on entend déjà l'onde tomber dans le cercle suivant, se présentent maintenant des chevaliers infectés du même vice qui a perdu les précédents coupables. Les deux poètes arrivent près d'un gouffre dans lequel Virgile fait descendre, comme un signal, la ceinture de son compagnon; et une figure terrible s'avance vers eux.

Déjà le grondement de l'eau, tombant dans le cercle inférieur, s'élevait comme le bourdonnement des ruches.

Une troupe déplorable passait sous la pluie de l'âpre martyre; trois ombres s'en détachèrent en courant vers nous.

« Suspends ta marche, criaient-elles, ô toi dont le vêtement décèle un fils de notre contrée perverse ! »

Hélas! quelles plaies anciennes et récentes stigmatisaient leurs membres calcinés ! Le chagrin m'oppresse encore à ce souvenir.

Et Virgile, touché par leurs cris : « Attends-les, me dit-il, pour être courtois à leur égard ;

« Si la flamme ne lançait des traits sur l'arène, tu devrais d'abord voler à leur rencontre. »

Comme nous nous arrêtions, les ombres exhalèrent de nouveau leur plainte suppliante; arrivées près de nous, elles tournèrent en cercle toutes les trois.

Ainsi les lutteurs, nus et huilés, mesurent leur but et leurs chances de victoire, avant de combattre et de se blesser;

Ainsi, tournant et m'appelant de ses regards, chacune formait une roue, en sens contraire, avec la tête et les pieds.

[1] André de' Mozzi, qui fut dépossédé de l'évêché de Florence pour ses vices, mais qui ensuite obtint celui de Vicence sur le Bacchiglione.

[2] Le *palio* ou pallium, manteau d'une riche étoffe verte, était le prix du plus habile dans les courses qui avaient lieu à Vérone le premier dimanche du arême.

« — La misère de cette grève mouvante, commença l'une d'elles, notre aspect triste et délabré, nous livrent au mépris, nous et nos prières;

« Pourtant que notre célébrité t'engage à nous apprendre ton origine, ô toi qui poses sans crainte tes pieds vivants sur le sol infernal.

« Celui dont je foule les traces, tout nu et tout écorché qu'il soit, vécut dans le rang des preux.

« Il fut le petit-fils de la chaste Gualdrada; il eut nom Guido Guerra [1], et dans sa vie, il se montra sage et vaillant.

« Le second qui, après moi, sillonne l'arène, est Tegghiajo Aldobrandini [2], dont la voix aurait dû être écoutée là-haut dans le monde.

« Et moi, martyrisé avec eux, je fus Jacobo Rusticucci [3]; certes, ma méchante épouse aggrava le plus mes maux. »

Sans la peur de la pluie de feu et de ses cuisantes morsures, je me serais élancé parmi ces couples pour les embrasser, et Virgile l'eût permis, je crois.

Je m'exprimai de la sorte : « Du mépris! non, mais une douleur ineffaçable me transperce à la vue de vos souffrances.

« O illustres pénitents, je l'éprouvai, dès que mon maître m'eut annoncé votre approche.

« Né sur la même terre, j'ai toujours affectueusement cité vos noms honorables avec vos actes, et me plaisais à les entendre.

« Laissant le fiel, je vais chercher les doux fruits promis par mon guide véridique; mais je dois avant traverser le centre ténébreux.

« — Que l'âme conduise longtemps tes membres, répliqua l'ombre, et que ta renommée te survive avec éclat!

« Dis-nous si la courtoisie et la valeur habitent comme autrefois notre ville, ou si elles en sont tout-à-fait bannies.

« Guillaume Borsière [4], qui mêle depuis peu ses gémissements aux nôtres, et chemine avec nos compagnons, nous afflige de ses récits.

« — Les nouveaux venus et les lucres soudains ont engendré en toi, Florence, tant d'orgueil et d'immodération, que toi-même en es révoltée. »

Ainsi criais-je, la face haute; à cette réponse les trois ombres se regardèrent, comme saisies devant la vérité :

« — Heureux toi dont le langage coule à ton gré, lorsque l'on t'interroge! Puisse toutefois ta sincérité ne pas te coûter plus cher.

« Si tu sors de ces lieux sombres, pour voir les belles étoiles, quand tu diras joyeusement : j'en suis revenu souviens-toi de nous;

« Et que l'on s'en souvienne parmi les hommes! » Les ombres rompirent le cercle; leurs pieds agiles s'enfuirent comme des ailes, et disparurent.

Moins vite se prononcerait le mot : Amen. Mon maître partit donc, et moi à sa suite.

Bientôt le bruit de l'eau grandit, s'approchant : à peine nous aurions pu nous entendre parler.

Tel le fleuve dont le cours se fraie depuis Monviso, vers le levant, à la gauche des Apennins;

Il perd à Forli son premier nom d'Acquacheta, en se précipitant dans une couche plus basse;

De là, tombant d'une seule chute, il mugit sur San Benedetto [1], où un millier d'hommes devraient le recevoir.

Telle, au bas de la roche escarpée, résonnait, lugubre, l'eau rougeâtre; son tumulte assourdit mon oreille.

J'étais ceint de la corde avec laquelle j'avais naguère espéré enchaîner la panthère, à la peau tachetée [2];

Je m'en dépouillai, sur l'ordre de mon guide, et la lui présentai roulée en longs replis.

Lui, d'assez loin, la jeta dans le gouffre profond. « Quelque chose d'étrange, me figurai-je, va répondre à ce signal. »

Oh! combien il faut être circonspect devant ceux qui lisent avec l'œil de l'intelligence et les actes, et le fond des pensées!

Virgile me dit : « A l'instant, ce que j'évoque va paraître, et ton regard va découvrir ce que ton esprit rêve. »

L'homme droit clore toujours ses lèvres à la vérité revêtue de l'apparence du mensonge; car, sans la faute, il s'exposerait à la honte.

Mais ici, je ne puis garder le silence, et par les vers de ma comédie, auxquels je souhaite une durée mémorable, je te le jure, ô lecteur,

Je vis accourir, nageant dans l'air opaque et terne, une figure surprenante pour le cœur le plus intrépide.

Tel remonte le plongeur, quand il vient de détacher

[1] A la bataille de Benvenuto entre Charles d'Anjou et Manfred (1226), tout l'honneur de la victoire fut attribué à *Guido Guerra*, qui servait dans l'armée du prince français.

[2] *Aldobrandini*, de la maison des Adémari, avait déconseillé aux Guelfes de Florence leur entreprise contre les Siennois, entreprise qui amena la défaite des premiers à Monte-Aperto sur l'Arbia.

[3] *Jacques Rusticucci*, homme courageux et libéral, fut forcé de se séparer de sa femme dont l'humeur querelleuse lui était insupportable; et c'est ce qui le jeta dans la débauche.

[4] *Guillaume Borsiere* était un noble Florentin d'une libéralité fastueuse, ami des princes, et porté à taxer les autres d'avarice.

[1] *San Benedetto* près de *Forli*, sur la chute de la rivière qui prend alors le nom de Montana, est une abbaye qui pourrait contenir mille religieux..... si ses biens étaient sagement administrés : voilà ce que veut faire entendre Dante.

[2] L'espèce de ceinture qu'on appelle aujourd'hui *cordelière* était, au XIII[e] siècle, une partie obligée du vêtement et serrait la robe sur les reins. Quoique le poète semble l'indiquer ici, il n'a pas été question au chant 1[er] que Dante voulût se servir de sa ceinture pour prendre la panthère. Elle exprime ici allégoriquement la prudence ou, ajoute-t-on, les replis du cœur humain.

l'ancre amarrée à l'écueil où à tout autre objet voilé dans la mer;

Il étend les bras, et se [illegible] i sur ses [illegible] ds.

—

CHANT XVII.

Fin de la troisième enceinte du septième cercle. — *La Fraude ou Géryon.* — *Les usuriers.*

Après une description animée du fabuleux symbole, Virgile envoie son compagnon vers les usuriers, assis au bord du gouffre à l'extrémité du cercle. Dante ne daigne pas les nommer tous; mais il flétrit au moins leur écusson. Ce sont eux qui exercent la troisième sorte de violence ou la violence contre la nature et l'art. Virgile, pendant cet intervalle, a intimé ses ordres à Géryon; il fait monter Dante avec lui sur le dos du monstre qui, après un effroyable trajet, dépose son double fardeau dans le fond du gouffre. Ce chant offre un mélange grandiose des beautés d'Homère et de celles de l'Apocalypse.

« Voici la bête à la queue acérée, qui transperce les montagnes, renverse les murailles et brise les armes; voilà celle qui corrompt le monde. »

Ainsi me parla mon guide, et il lui fit signe d'avancer au bord, où se terminait le sentier de marbre.

Cette laide image de la fraude montra la tête et le buste; sa queue ne se posa point sur la rive.

Son visage ressemblait à celui d'un homme juste; elle avait la peau du corps toute bénigne, le reste du corps, d'un serpent.

Elle était armée de deux serres velues jusqu'aux aisselles; des nœuds et des taches rondes marquetaient son dos, sa poitrine et ses côtés.

Jamais étoffe tissée chez les Turcs ou les Tartares ne fut plus riche en couleurs; moins savantes les toiles d'Arachné.

Comme parfois sur la grève gisent des barques, partie dans l'eau, partie dans le sable;

Ou tel que le castor, chez les Germains gloutons, s'accroupit pour combattre;

La bête exécrable se tenait sur la rampe de pierre, emprisonnant l'arène sablonneuse;

Elle dardait dans le vide sa queue, fourchue et venimeuse comme celle du scorpion.

« Viens, dit Virgile, marchons vers le monstre là couché. » Nous descendîmes à droite avec précaution, pour éviter le sable et la flamme.

Arrivés près du monstre, je distinguai sur le sol un groupe, assis à l'entrée du gouffre.

Et mon maître : « Afin que tu sois pleinement instruit des châtiments de ce cercle, va, et observe leur condition.

« Que ton entretien soit court; moi, en attendant, je déciderai celui-ci à nous prêter ses robustes épaules. »

Seul je m'aventurai au fond du septième giron, où étaient assises les ombres condamnées.

La souffrance ruisselait de leurs yeux; leurs mains repoussaient loin d'elles, tantôt le sable embrasé, tantôt l'étouffante vapeur.

Ainsi, pendant l'été, les chiens se défendent, des pattes ou du museau, contre les piqûres des taons et des mouches.

J'envisageai plusieurs de ceux sur qui tombe la flamme douloureuse; nul ne m'était connu.

Au cou de chacun pendait une bourse, dont leurs yeux semblaient se repaître. Elle était marquée de certaines couleurs et de certains signes.

L'azur de la première figurait un lion [1]; sur la seconde, pourpre comme du sang, était peinte une oie plus blanche que du lait [2].

L'un d'eux, dont la bourse blanche était marquée d'une tache azurée [3] : « Que fais-tu dans cette fosse?

« Va-t'en, et puisque tu respires encore, sache que mon voisin Vitaliano [4] s'assiéra ici à mon côté gauche.

« Entre ces Florentins, je suis Padouan; maintes fois ils m'étourdissent avec ces clameurs : Vienne le chevalier suzerain qui portera la bourse aux trois becs. [5] »

Lors le boursier tordit la lèvre, et tira la langue, comme un bœuf se léchant les naseaux.

Et moi, craignant de fâcher Virgile par un trop long retard, je quittai ces âmes misérables.

Mon guide avait sauté sur la croupe du farouche animal. Et lui à moi : « Courage et force !

« Voilà notre échelle : monte devant; je resterai, pour te garantir, entre toi et la queue.

Un malade, à l'approche du frisson de la fièvre, les ongles déjà pâles, tremble de tous ses membres, rien qu'en regardant l'ombre;

Tel je devins à ces paroles; leurs aiguillons me produisirent la honte, qui rend un serviteur fort devant le maître.

Monté sur les larges épaules de la bête, je ne trouvai pas de voix pour dire : « Tiens-moi ferme, ô mon guide. »

Or, mon protecteur accoutumé, dans mes hauts périls, me prit entre ses bras pour me soutenir.

Et à la bête : « Géryon [6], navigue à présent; ne

[1] Les Gianfigliazzi, de Florence, portaient un lion d'azur en champ d'or.

[2] Les Ubriachi, également Florentins, se distinguaient par une oie blanche en champ de gueules.

[3] Les Scrovigni, de Padoue, avaient une truie d'azur en champ d'argent.

[4] *Vitaliano* del Dente, insigne usurier de Padoue.

[5] Jean Buiamonte de Florence portait sur son écusson trois becs de cane.

[6] Notre poète donne à la Fraude le nom de Géryon, parce que ce personnage, roi des Baléares, dont Hercule enleva les bœufs, avait trois visages, six jambes et six bras : c'est pourquoi les poètes latins lui donnent l'épithète de *triple*,



ENFER. — CHANT XIII.

J. BRY AINÉ, Éditeur.

Paris. — Impr. Lacour et C., r. Soufflot, 16.



ménage ni les circuits ni la descente; songe à ta nouvelle charge. »

Pareil à l'esquif abandonnant le rivage, le monstre recula, recula, et libre de se mouvoir, il tourna en sens inverse;

Et allongeant sa queue, il l'agita comme une anguille, et ramena l'air avec ses griffes.

Phaéton ne tressaillit pas d'une terreur plus vive, lorsque, les rênes des coursiers solaires échappant à ses mains, le ciel s'embrasa, comme la trace en apparaît encore [1];

Ni le malheureux Icarius, quand il sentit fondre la cire de ses ailes, échauffée par le grand astre, à l'heure où son père lui criait : Tu t'égares!

Ainsi m'enveloppa la peur, lorsque je me vis au milieu de l'espace immense, sans autre aspect que celui de la bête.

Nageant lentement, lentement, elle s'en va; elle tourne et s'abaisse; le vent, qui souffle contre mon visage et sous mes pieds, m'avertit seul de sa course.

Déjà mugissait à droite l'horrible tourbillonnement du gouffre; je regardai en bas et penchai la tête.

Le vertige de l'épouvante me saisit : je voyais des feux, j'entendais mille plaintes; et, dans ma peur, je me ramassai sur moi-même.

Alors je m'aperçus de ce qui m'était invisible : nous descendions en tournant parmi les grandes douleurs, qui s'approchaient de toutes parts.

Tel le faucon, après avoir longtemps plané, les ailes étendues, sans découvrir ni piége ni oiseau, trompe la vaine attente du chasseur;

Il retombe fatigué, des hauteurs où il décrivait mille cercles rapides, et s'abat loin de son maître, avec le fiel du dépit.

Ainsi Géryon, se délivrant de son fardeau, nous déposa dans le fond du gouffre, au pied de la roche ruinée;

Puis il s'éloigna, comme la flèche fuit la corde.

—

CHANT XVIII.

HUITIÈME CERCLE. — *Première et deuxième vallée. — Les séducteurs, les vils complaisants et les flatteurs.*

Le poëte décrit cette partie de l'enfer et indique sa division en dix vallées, où sont punies dix catégories différentes de pécheurs. Dans la première se trouvent ceux qui, soit pour leur propre compte, soit pour le compte d'autrui, ont séduit l'innocence d'une femme : leur peine est le fouet des démons. La seconde renferme les flatteurs, plongés dans une fosse immonde.

Il est dans la Géhenne un lieu appelé Malebolge [2], tout en pierre et de couleur ferrugineuse, comme l'enceinte environnante.

Au centre de la plaine funeste s'ouvre, profond et large, un puits dont je décrirai plus tard la structure.

L'espace déroulé, entre le puits et la base de la masse calcaire, présente une forme arrondie et se divise en dix vallées inférieures;

Ces vallées imitent les retranchements qui entourent les châteaux d'une forte et solide ceinture, traversée par des ponts, de leur seuil à l'autre rive.

Au bas de la montagne, des roches aiguës coupaient les abîmes et les fossés, jusqu'au puits où ils se réunissent.

C'est là que nous fûmes déposés par Géryon. Le poëte se dirigea vers la gauche, et je le suivis.

A main droite, de nouveaux sujets de pitié, de nouveaux tourments et de nouveaux tourmenteurs emplissaient la première vallée.

Dans le fond, les ombres pécheresses nues se partageaient l'enceinte : elles marchaient, les unes vers notre face; les autres, avec nous, mais d'un pas plus rapide.

Ainsi, à Rome, lorsqu'une affluence pieuse inonde le pont Saint-Ange dans l'année du Jubilé [1], se déroule la double file des pèlerins;

Par une règle établie, chacune choisit un des côtés, ceux-là, pour se rendre à Saint-Pierre, les autres à Monte-Giordano.

Ainsi, sur le rocher noir, des bandes éparses de démons cornus flagellaient, par derrière, les damnés avec de longs fouets.

Ah! comme ils levaient la jambe dès le premier coup, et fuyaient sans attendre ni le second, ni le troisième.

En cheminant, mes yeux se portèrent sur un d'entre eux. Son visage ne m'est point étranger, me dis-je en moi-même.

Je m'arrêtai pour le considérer, et mon guide, suspendant aussi sa marche, me permit un examen plus attentif.

Le fustigé s'efforça vainement de se cacher en baissant la tête : « Si tes traits ne sont pas menteurs, lui dis-je, toi qui baisses tes paupières, tu es Venedico Caccianimico.

« Quelle faute t'a soumis à cette peine cuisante? » — Et lui : « Malgré moi, je l'avoue, mais ta voix claire me fait souvenir du monde d'autrefois;

« Par mes conseils, je livrai la belle Ghisola [2] aux désirs du marquis, quoi qu'on ait supposé de leur histoire.

« Je ne suis pas le seul Bolonais pleurant ici : on en compte plus qu'il n'existe, entre la Savena et le

[1] *Come appare ancor*, comme on en voit encore des traces dans la voie lactée, suivant quelques mythographes.

[2] *Malebolge*, vallées maudites; de *bolgia*, sac, fosse, gouffre, et *malo*, mauvais. Il paraît, d'après Festus, que le mot *bulga*, signifiant sac, était gaulois, c'est-à-dire celte.

[1] Cette disposition s'est pratiquée encore de nos jours sur le pont Saint-Ange, au jubilé de 1825.

[2] *Ghisola* était la sœur de *Venedico*, qui la livra au marquis Obizzo d'Este. Les derniers mots : *come que suoni la sconcia novella*, indiquent que l'on a tenté de disculper l'auteur d'un pareil crime; mais l'inflexible Dante n'admet point cette justification.

Reno, de langues façonnées à l'accent de Bologne [1]. Rappelle-toi notre avarice. »

Tandis qu'il parlait, un démon le frappa violemment de son fouet, en lui criant : « Marche, rufien; il n'y a point chez nous de femmes à vendre. »

Je rejoignis mon guide, et bientôt nous touchâmes à un rocher sortant de la montagne.

Après l'avoir gravi d'un pied léger, nous partîmes, à droite, de l'éternel giron.

Arrivés au point où la crête du rocher s'ouvre, pour laisser une issue aux damnés, Virgile me dit :

« Observe un instant les autres coupables, dont tu n'as pas vu la face, parce qu'ils allaient dans le même sens que nous. »

Du vieux pont, nous contemplâmes la file qui se pressait à notre rencontre, par l'autre côté, sous les aiguillons du fouet.

Et le doux poète : « Regarde cette ombre imposante; malgré sa souffrance, elle ne paraît verser aucune larme.

« Quel royal aspect reste empreint sur son front! C'est Jason, dont le courage et la sagesse dérobèrent la toison d'or à la Colchide.

« Il aborda dans Lemnos, après que les femmes audacieuses et cruelles eurent massacré tous les habitants mâles.

« Là, par ses faux semblants et ses paroles dorées, il abusa la jeunesse d'Hypsipyle [2], qui avait pieusement trompé ses compagnes;

« Il la délaissa dans sa grossesse, et ce crime le condamne au martyre, vengeur d'elle et de Médée.

« A sa suite, marchent les séducteurs félons. Tels sont les coupables suppliciés dans la première enceinte. »

Déjà nous avions franchi le premier pont, et nous rencontrions l'étroite chaussée de la deuxième.

Là, d'autres damnés se lamentent dans la fosse abjecte; ils soufflent des narines et se frappent eux-mêmes de leurs mains.

Une épaisse vapeur, pesant sur ces rives flétries, repousse à la fois l'œil et l'odorat.

Sa profondeur échappe à la vue, excepté du sommet de l'arche, où le rocher domine.

Nous y montâmes, et en bas, je découvris des ombres plongées dans une fiente immonde, égout de l'univers.

Comme je cherchais avec peine à les distinguer, voilà une tête souillée d'excréments : on ne pouvait savoir si elle appartenait à un clerc ou à un laïque.

La tête me cria : « Pourquoi me regardes-tu plutôt que les autres défigurés! » Et moi à elle :

[1] Entre ces deux rivières, qui arrosent la marche de Bologne, les Bolonais, au lieu de *sia*, soit, pour oui, disent *sipa*.

[2] *Hypsipyle*, fille de Thoas, roi de Lemnos, avait sauvé son pere en feignant de l'avoir tué, alors que les femmes de cette île massacrèrent tous les hommes; elle fut plus tard séduite et délaissée par Jason, qui est puni pour cet abandon et pour avoir ensuite trahi Médée.

« — C'est que je t'ai vue sur la terre, avec les cheveux lisses : tu es Alexis Interminelli [1] de Lucques; aussi je te remarque davantage. »

Et le damné, se heurtant le crâne : « Les flatteries, dont ma langue ne fut jamais lasse, m'ont plongé dans ce cloaque. »

Et mon guide à moi : « Avance un peu le visage, pour que tes regards atteignent la figure de cette sale esclave échevelée.

« Tantôt accroupie, tantôt debout, elle se déchire avec ses ongles dégoûtants.

« C'est la courtisane Thaïs [2]. Lorsque son amant lui disait : « Suis-je en tes bonnes grâces! » elle répondait : « Merveilleusement. »

Retirons-nous; nos yeux sont rassasiés.

—

CHANT XIX.

Troisième vallée du huitième cercle. — *Les simoniaques.*

Les deux voyageurs contemplent le supplice de ces coupables, condamnés à rester enfoncés dans des trous la tête la première, tandis que leurs pieds sont dévorés par les flammes; deux papes figurent parmi eux. Enfin, Dante est reporté par son guide sur une arcade, qui joint la quatrième vallée à la cinquième.

O Simon le magicien [3], ô indignes sectateurs, âmes cupides qui prostituez pour or et pour argent les choses de Dieu, destinées par sa grâce à être epouses;

Pour vous, maintenant, va résonner la trompette, pour vous, ensevelis dans la troisième fosse.

Car déjà nous arrivions à la tombe suivante, et nous montions sur l'arche qui surplombe au milieu du bolge.

Suprême sagesse, combien éclate ta justice dans les cieux, sur la terre et dans le monde réprouvé!

Sur les parois et sur le sol maudit, la pierre livide était parsemée de trous circulaires et d'une même largeur;

Ils me paraissaient égaler en dimension ceux qui servent de fonts sacrés, dans le baptistère de mon beau Saint-Jean.

Il n'y a pas encore longues années, je brisai l'un

[1] *Alexis Interminelli*, d'une ancienne famille de Lucques, était le plus méprisable flatteur de son temps.

[2] A moins d'une confusion faite à dessein, il ne s'agit pas ici de la fameuse Thaïs de Corinthe qui suivit Alexandre-le-Grand, mais de celle qui joue un rôle dans l'*Eunuque* de Térence et qui tient dans le dialogue de cette comédie un propos analogue à celui qu'on lui prête ici.

[3] Simon, magicien de Samarie, offrit de l'argent à saint Pierre pour acheter de lui le don des langues et des miracles. L'apôtre le maudit. De là on appelle *simoniaques* ceux qui trafiquent des choses saintes.

d'entre eux pour sauver un enfant qui s'y noyait. Que cette confession désabuse tout homme [1].

De la bouche de chacun des trous sortaient les pieds et la moitié des jambes d'un pécheur; le reste du corps demeurait dans le creux.

Les deux pieds flamboyaient, et tant ils secouaient leurs jointures, ils auraient brisé liens et cordes.

Comme une substance résineuse toujours flambe à l'extrême superficie, tels ils brûlaient des talons à la pointe.

« — Maître, quel est celui dont un feu plus ardent ronge les membres, et qui se crispe avec plus de violence! »

— Et lui : « Si tu veux descendre avec mon aide au bas de la rive, tu sauras ses méfaits et ceux de ses pareils. »

— Et moi : « Ton désir, maître, est le mien; ta volonté, ma loi fidèle; tu pénètres mes plus secrètes pensées. »

Nous avançâmes donc vers la quatrième enceinte; et par un détour, nous descendîmes à gauche dans la fosse étroite et percée de trous.

Le bon maître, me tenant serré contre lui, me déposa vers la roue du coupable, aux pieds tourmentés.

« — Qui que tu sois, commençai-je, toi qui es renversé de la sorte, et enfoncé comme un pal, esprit souffrant, calme-toi, si tu le peux. »

J'étais dans l'attitude du religieux confessant l'assassin perfide, dont la voix le rappelle du fond de la fosse, pour éloigner la mort [2].

Et le patient : « Déjà ici debout! déjà ici! Boniface! la prédiction m'a donc menti de plusieurs années.

« Es-tu sitôt rassasié des biens pour lesquels tu n'as pas craint d'épouser par fraude l'auguste dame [3], et de lui prodiguer ensuite l'outrage! »

Honteux de ne pas comprendre, je ne savais que répondre, et Virgile : « Dis-lui vite : Je ne suis point le pape Boniface. » J'exécutai son ordre.

Alors, l'esprit tordit ses deux pieds, et soupirant d'une voix plaintive : « Que demandes-tu donc!

« Si l'envie d'apprendre qui je suis t'a fait franchir ces roches, écoute : Je portai le grand manteau.

[1] Dante, pour cet acte, fut accusé de sacrilége par ses ennemis. Il saisit l'occasion actuelle pour protester contre cette imputation.

[2] Autrefois, on enterrait les assassins tout vivants, en les jetant la tête en bas dans une fosse, et le confesseur était obligé, comme Dante le fait ici, de descendre dans une autre cavité pour être à la hauteur de la bouche du patient. Le coupable que l'on voit en premier lieu est Nicolas III, puni pour avoir enrichi les Orsini ses parents; Dante lui fait prédire ici l'arrivée de Boniface VIII, qui ne mourut qu'en 1303, après avoir été prisonnier des Français à Anagni.

[3] Cette *fraude*, pratiquée pour épouser l'*auguste dame*, c'est-à-dire l'Eglise, consistait à faire entendre la nuit à son prédécesseur Célestin V une voix qui lui conseillait d'abdiquer (voyez plus haut, chant III, notes). On a dit de Boniface : « Il est entré comme un renard; il a régné comme un lion; il est mort comme un chien. »

« Et vraiment je fus le rejeton de l'ourse [1]; car, pour élever les oursins, par ma cupidité, j'engloutis là-haut toutes richesses, et mon âme dans ce coffre.

« Au-dessous de ma tête, sont plongés plus avant, dans les crevasses de la pierre, les sacriléges qui m'ont précédé dans la voie de simonie.

« J'y serai précipité à mon tour, quand viendra celui pour lequel je t'ai pris, lors de ma soudaine apostrophe.

« Mes pieds auront été plus longtemps dévorés par les flammes que ne le seront ceux de mon successeur [2].

« Après lui, tombera du couchant, et chargé d'œuvres plus laides, un pasteur sans loi, condamné à nous recouvrir tous deux.

« Il sera un nouveau Jason [3], pareil à celui du livre des Machabées; le roi de France le favorisera, comme son roi protégeait l'autre. »

Peut-être trop emporté, je lui répondis : « Qu'exigea notre Seigneur de saint Pierre, pour lui confier les clefs de son royaume! Rien! excepté de le suivre.

« Ni Pierre ni ses compagnons ne réclamèrent à Matthias son or ou son argent, lorsqu'il fut choisi pour succéder à l'âme traîtresse [4].

« Reste donc là, justement puni, et garde bien ta monnaie mal acquise, laquelle t'a rendu si hardi contre Charles [5].

« Sans le respect dû aux clefs souveraines que tu as tenues dans la vie heureuse, je te frapperais de paroles encore plus acerbes;

« Car le monde s'attriste de votre avarice, écrasant les bons, et sauvant les pervers.

« Il vous a vus, mauvais pasteurs, l'évangéliste, par qui fut anathématisée la bête assise sur les eaux, se prostituant aux rois;

« La bête aux sept têtes et aux dix fortes cornes, invincible tant que la vertu plut à son époux [6].

« Vous vous êtes créé des dieux d'or et d'argent. Quelle différence entre l'idolâtre et vous! Il en adore un, et vous en adorez cent [7].

[1] Allusion au nom de sa famille les *Orsini*, les oursins.

[2] Autre prédiction satirique concernant Clément V, qui succéda en 1305 à Benoît XI, successeur lui-même de Boniface VIII. Clément, qui mourut en 1314, la même année que Philippe-le-Bel, s'était associé à ce monarque pour la destruction des Templiers, dont l'innocence ou la culpabilité est encore une énigme historique.

[3] Jason, frère d'Onias, acheta le pontificat de Jérusalem, qui lui fut vendu par Antiochus, roi de Syrie.

[4] L'apôtre Matthias, qui remplaça Judas, fut élu par le sort.

[5] Nicolas III voulut marier son neveu à une des nièces de Charles d'Anjou, roi de Naples, et en éprouva un refus assez rude. Voulant s'en venger, ce pape épuisa les richesses de l'Eglise pour déposséder Charles de son royaume.

[6] Cette belle apostrophe est tirée de l'Apocalypse, ch. XVII. Les sept têtes représentent les sept sacrements; les dix cornes ou rayons sont les dix préceptes du Décalogue.

[7] *Egli ora uno*, l'idolâtre en adore un seul, dit le texte, c'est-à-dire un seul dieu des richesses, tandis que vous, vous adorez des centaines de pièces d'or et d'argent.

« Ah ! Constantin, combien de maux engendra, non ta conversion, mais la dot offerte par toi au premier pontife opulent [1]. »

Pendant que je lui chantais ces notes mordantes, soit colère ou conscience, il secouait convulsivement les pieds.

Virgile ne semblait pas me désapprouver, et, d'un air satisfait, il écoutait mes paroles véridiques.

Or, il m'étreignit dans ses bras, et me serrant sur sa poitrine, il remonta par la même route ;

Et il ne cessa de me soutenir, qu'après m'avoir déposé en haut du pont, sur une roche âpre dont le chemin serait rude aux chèvres.

De là, je découvris la cinquième vallée.

—

CHANT XX.

Quatrième vallée du huitième cercle. — *Les devins et les magiciennes.*

Le supplice de ceux qui ont eu l'orgueilleuse présomption de prédire l'avenir est d'avoir le visage tourné du côté des reins, étant obligés par là de marcher à reculons. Quand les deux voyageurs quittent cette vallée, la lune, qui était dans son plein la veille, se couche ; ce qui marque un peu plus d'une nuit écoulée.

Peignez, ô mes vers, un autre genre de torture ; il sera le sujet du vingtième chant du premier cantique, voué aux engloutis [2].

J'allais explorer de nouveau la plaine, étendue devant moi, toute baignée de larmes d'angoisse.

Voici venir, par la vallée circulaire, des ombres qui pleurent en silence ; elles défilent lentement comme les processions de notre monde.

En les considérant, je m'aperçus que toutes ces misérables étaient affreusement tordues, depuis le menton jusqu'au thorax.

Leurs visages regardaient leurs reins ; elles ne pouvaient voir devant elles et marchaient à reculons.

Qu'un homme ait été disloqué ainsi par la violence de la paralysie, je ne le croirai pas sans en avoir eu la preuve.

Si Dieu te laisse, ô lecteur ! tirer quelque fruit de ces tableaux, juge de mon affliction.

Notre image s'offrit tellement pervertie à mes yeux, que les larmes lui coulaient sur l'épine dorsale.

Appuyé contre une roche du formidable écueil, je sanglotais amèrement. « Es-tu l'un de ces insensés ? » dit Virgile.

[1] La donation de Constantin aux papes est depuis longtemps reconnue apocryphe ; l'Arioste en place l'original dans le royaume de la lune.

[2] *Sommersi*, comme plus loin la roche infernale s'appelle *scoglio*, écueil : qualifications typiques et variées à chaque cercle. (*Note du trad.*)

« Ici la pitié est d'être sans pitié. On offense la justice divine, en s'attendrissant sur ses arrêts.

« Lève, lève la tête, et vois le devin abîmé sous le sol aux regards des Thébains, qui lui criaient : « Où tombes-tu, Amphiaraüs [1] ! Pourquoi nous abandonner ? »

« Mais lui, roulait, roulait de gouffre en gouffre, jusqu'à Minos, qui saisit tout coupable.

« Vois comme ses épaules se trouvent à la place de sa poitrine ; pour avoir voulu trop tôt lire dans l'avenir, il regarde en arrière et marche à reculons.

« Voilà Tirésias [2], qui fut métamorphosé d'homme en femme, et changea de figure en changeant de sexe.

« Pour reprendre sa première forme, il lui fallut frapper de sa baguette deux serpents accouplés.

« Aruns [3], dont le dos recule derrière son ventre, habita les montagnes de Luni, cultivées par le Carrarais qui séjourne au-dessous.

« Il avait pour demeure les marbres blancs de la carrière, d'où sa vue embrassait, dans un horizon sans limite, la mer et les étoiles.

« Cette femme, à la peau velue, dont les tresses dénouées couvrent la poitrine, fut Manto [4].

« Elle visita bien des contrées avant de s'arrêter où je naquis ; or, écoute son histoire.

« Son père enseveli et la ville de Bacchus [5] esclave, la vierge erra longtemps sur la terre.

« Là-haut, dans la belle Italie, au pied des Alpes qui enserrent l'Allemagne, sur le Tyrol, dort un lac, nommé Benaco.

« Mille sources lui apportent leur tribut entre Gorda, Val-Camonica et l'Apennin ;

« Au centre est un endroit où le pasteur de Trente, ceux de Brescia et de Vérone pourraient donner la bénédiction [6].

« Là, naturellement afflue toute l'onde que le Benaco ne saurait contenir, et il s'en forme une rivière, qui descend au milieu des verts pâturages.

« Sitôt que cette onde prend sa course, elle ne s'appelle plus Benaco, mais Mincio, jusqu'à Governo, où ses flots se jettent dans l'Eridan.

« Non loin de sa source, est une plaine que le Min-

[1] *Amphiaraüs*, un des sept chefs devant Thèbes, avait prédit qu'il mourrait à ce siége : au milieu d'un combat, la terre s'entr'ouvrit pour l'engloutir.

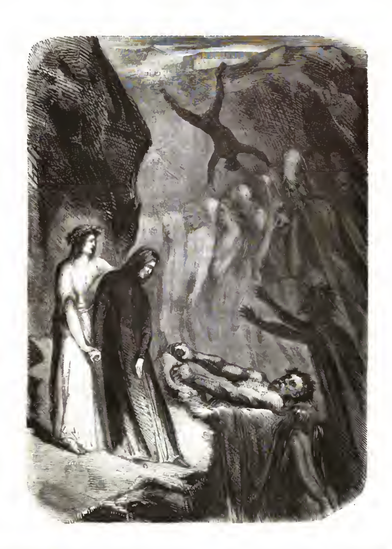
[2] *Tirésias*, devin de Thèbes, dont l'histoire se trouve dans les Métamorphoses d'Ovide, liv. III.

[3] *Aruns*, astrologue toscan, cité dans la Pharsale, liv. I.

[4] *Manto*, fille de Tirésias et mère d'Ocnus ou Bianor. Celui-ci fonda Mantoue, patrie de Virgile, et lui donna le nom de sa mère. (Enéide, x, 198).

[5] La *cité de Bacchus*, Thèbes, en Béotie.

[6] On peut s'étonner d'entendre Virgile parler des évêques d'Italie. Mais il est naturel que les habitants des limbes suivent avec intérêt ce qui se passe sur la terre, et qu'ainsi Virgile soit au courant des mœurs et de l'histoire actuelle de son ancienne patrie. Le lieu dont il s'agit paraît être le *Prato della fame*, à cinq milles de Gargagno, sur les limites des évêchés de Trente, de Brescia et de Vicence.



cio transforme l'été en un marais stagnant et pernicieux.

« La prophétesse farouche vit cette lande marécageuse, inculte et déserte; avec ses esclaves, elle s'y arrêta pour y exercer son art.

« Fuyant le commerce des humains, elle y vécut et y laissa ses vaines dépouilles.

« Les hommes dispersés à l'entour, attirés par la sûreté du lieu, qu'environne le marais, bâtirent une ville sur ses ossements.

« Sans autre avis du sort, ils la nommèrent Mantoue, du nom de la morte, qui la première y avait fixé son séjour.

« Cette ville était plus florissante, avant que le fourbe Pinamonte se jouât de la folle crédulité de Casalodi [1].

[1] *Pinamonte* de Buonacorsi engagea *Casalodi*, gouverneur de Mantoue, à exiler beaucoup de nobles, ses ennemis, à lui Pinamonte; ensuite il renversa facilement le crédule gouverneur.

PARIS. — Impr. LACOUR ET Ce, rue Soufflot, 16.

« Je t'ai instruit de la vérité; oppose-la donc au mensonge, si jamais tu entends attribuer une autre origine à ma patrie. »

— Et moi : « Maître, tes discours s'emparent de ma confiance; tous les autres seraient pour moi des charbons éteints.

« Mais veuille m'indiquer si, parmi les ombres qui s'avancent, il s'en trouve d'autres dignes de remarque ; mon esprit vivement s'en occupe. »

— Et mon guide : « Celui dont la barbe flotte jusque sur ses brunes épaules fut un devin.

« Il se joignit en Aulide à Calchas pour donner le signal de couper le câble, quand la Grèce, épuisée de guerriers, n'en avait plus que dans le berceau.

« Il eut nom Eurypyle [1], comme l'apprend ma haute tragédie; tu te le rappelles, toi qui la sais tout entière.

« Cet autre, aux flancs maigres, fut Michel Scott [2], vraiment docte dans le jeu des fraudes magiques.

« Ensuite Guido Bonatti, puis Asdente [3]; il se repent trop tard d'avoir quitté son cuir et son ligneul.

« Enfin tu vois les malheureuses qui oublièrent l'aiguille et le fuseau pour la divination ; elles composèrent des maléfices, avec des herbes et des images.

« Mais viens; déjà se montre à l'horizon l'astre où l'on découvre Caïn et ses épines [4].

« Au confin des deux hémisphères, il effleure la vague au-dessus de Séville.

« La nuit dernière, l'orbe de la lune avait sa pleine rondeur, tu dois t'en souvenir; elle te protégea dans la forêt profonde. »

Il me parlait ainsi, et nous marchions toujours.

—

CHANT XXI.

CINQUIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les prévaricateurs.*

Ils sont précipités et enfoncés dans la poix bouillante par des démons contre la fureur desquels Virgile protège avec peine son disciple. Tout ce chant et le suivant rappellent l'enfer de Callot. Le grotesque du moyen-âge y offre un mélange de verve satirique et de bouffonneries.

D'arche en arche, et conversant de choses inutiles à rapporter dans ma comédie [1], nous étions parvenus au milieu du cinquième pont.

Nous nous mîmes à observer l'autre fosse de Malebolge, et les larmes stériles versées dans son enceinte, étrangement obscure.

Telle, dans l'arsenal du Vénitien, bout en hiver la poix tenace, destinée à radouber les bâtiments endommagés.

L'un remet à neuf son navire; celui-là calfate le flanc du sien, avarié par de lointains voyages ;

De la poupe à la proue s'agite le travail ; on façonne les rames ; on tord le câble des haubans ; on dresse le mât de misaine et l'artimon.

Telle bouillait, non par le feu, mais par l'industrie divine, une épaisse matière visqueuse, débordant de toutes parts.

Je n'en apercevais que le bouillonnement, dont les bulles pressées se gonflaient et s'affaissaient tour-à-tour.

Tandis que j'étais occupé à considérer ce spectacle, mon guide me dit, en m'attirant vers lui : « Prends garde ! prends garde ! »

Je reculai, pareil à l'homme troublé dans sa contemplation par une frayeur subite. Un diable *noir* m'apparut, courant derrière nous par l'écueil.

Ah ! qu'il avait l'aspect féroce ! comme il semblait menaçant, les ailes ouvertes, et sur ses pieds légers !

Sur son épaule, haute et pointue, retombait un pécheur, qu'il tenait agriffé par les talons.

Le démon cria : « O Malebranche ! voilà un des anciens de Santa-Zita [2]; engloutissez-le sous l'arche.

« Je revole à cette terre, prodigue en graines de son espèce. Là, tout homme est fripon, hors Bonturo [3]. Là, pour un denier, le oui se change en non. »

Et aussitôt, précipitant le damné, il s'enfuit par la roche dure, plus ardent qu'un dogue déchaîné poursuivant un voleur.

Le maudit s'enfonça et remonta tout souillé; mais les démons, gardiens de l'arche : « Ici l'on n'est pas dans l'église de la Sainte-Face [4].

[1] *Eurypyle* est mentionné dans l'Enéide comme un devin grec envoyé pour consulter l'oracle de Phœbus (liv. II, v. 114).

[2] *Michel Scott*, astrologue de l'empereur Frédéric II, ayant prédit qu'il mourrait par la chute d'une petite pierre, fut, selon quelques biographes, attaqué du mal de la gravelle, et se laissa mourir pour vérifier sa prédiction. Selon d'autres, il fut réellement tué par une pierre qui se détacha de la voûte d'une église.

[3] *Guido Bonatti*, natif de Forli, était l'astrologue du comte Guido de Montefeltro, qui ne livrait aucune bataille sans le consulter. — *Asdente*, cordonnier de Parme, homme illettré, prophétisa l'avenir et annonça la défaite de Frédéric II sous les murs de cette ville.

[4] Suivant une croyance du moyen-âge, Caïn, portant un fagot d'épines, formait les taches de la lune.

[1] Il est remarquable qu'ici Dante, comme pour excuser la trivialité de certains détails, appelle de nouveau son poème *commedia* : ce furent ses admirateurs qui plus tard y joignirent l'épithète de *divina*. Au contraire, dans le chant précédent, Virgile a qualifié le sien d'*alta tragedia* : ce qui montre que notre poète appréciait bien la différence des tons.

[2] *Malebranche*, griffes maudites, de *malo*, mauvais, et *branca*, griffe, est le nom générique, pluriel, de tous les démons de ce cercle. — Dans ce pécheur qu'un démon tient suspendu, on croit que Dante a voulu désigner Martin Bottai, magistrat de *Santa-Zita*, c'est-à-dire de Lucques, où l'on honore la sainte de ce nom.

[3] Ironie sur ce Bonto *Buonturo*, qui était connu comme l'homme le plus vénal de la ville.

[4] Les Lucquois montrent dans l'église de Saint-Martin la *Sainte-Face*, image du Christ, qu'ils attribuent à Nicodème.

« Ici on nage autrement que dans le Serchie [1]. Plonge ta tête dans la poix, afin de ne pas sentir nos griffes. »

Puis, le harponnant avec plus de cent crocs, la troupe infernale : « Danse à l'ombre, et, si tu le peux, grippe en cachette. »

Ainsi, les cuisiniers font, avec des crochets, enfoncer par leurs aides les viandes dans la chaudière, pour qu'elles ne surnagent pas.

Et le bon maître : « Accroupis-toi à l'abri d'une roche pour te dérober. Ne redoute rien, quoi qu'il m'advienne ; j'ai traversé autrefois cette cohue. »

Il acheva de franchir le pont, et, à peine sur la sixième rive, il eut besoin de toute son assurance.

Tels, avec fureur et tempête, les chiens s'élancent contre le pauvre, qui mendie subitement où il s'arrête;

Tels, sortant de dessous le pont, les diables fondirent sur Virgile, et tournèrent contre lui toutes leurs fourches.

Mais lui, les apostrophant. : « Que nul n'ose me toucher, et qu'un d'entre vous s'approche pour m'entendre. Puis, il jugera s'il doit me harponner. »

« — Va, crièrent-ils, Malacoda [2] ! » Celui-ci s'avança, pendant que les autres demeuraient immobiles, et à mon maître : « Que désires-tu ? »

— Et Virgile : « Malacoda, crois-tu que j'aurais déjà librement pénétré dans tous vos remparts, sans la volonté suprême et un destin propice ?

« Je viens montrer à un vivant votre sauvage empire; n'interromps point ma mission, décrétée au ciel. »

L'arrogance du démon plia soudain; il laissa tomber la fourche à ses pieds, et dit à sa troupe : « Que nul ne le frappe ! »

Et mon guide à moi : « Accours me rejoindre sans crainte, toi qui restes blotti entre les rochers du pont. »

Je le rejoignis donc promptement. Les diables se portèrent en avant, et j'eus peur qu'ils ne violassent leur pacte.

De même j'ai vu trembler jadis les assiégés, sortis de Caprona [3] sur la foi de la trêve, en se voyant au milieu de tant d'ennemis.

Je me tins tout près du maître, et ne cessai de surveiller leur attitude hostile; eux grommelaient, en abaissant leurs crocs.

« — Veux-tu que je le touche avec ce harpon ? » disait l'un à l'autre. « Oui, répondait-il; plante-le-lui bien. »

Le chef, qui conversait avec mon guide, se retourna prestement, et dit au harponneur : « Tout beau, tout beau, Scarmiglione. »

Et à nous : « Par ici, on ne peut aller plus loin; car la sixième arche est effondrée; là-bas, un autre pont vous servira de passage.

« Hier, cinq heures plus tard que l'heure présente, douze cent soixante-six ans ont été accomplis, depuis que le chemin a été rompu en cet endroit [1].

« J'envoie plusieurs de mes compagnons pour examiner si aucun réprouvé ne met sa tête à l'air. Marchez avec eux; ils ne vous feront pas de mal.

« En avant, Alichino, Calcabrina; et toi, Cagnazzo; vous tous, Libicocco, Draghignazzo, Ciriatto la dent de sanglier, Graffiacane, Farfarello, et Rubicante le fou ; Barbariccia commande la décurie.

« Faites votre ronde autour de la poix bouillante ; escortez fidèlement ces voyageurs, jusqu'au pont resté debout sur la fosse. »

« — Hélas ! que vois-je, maître !... Oh ! si tu connais la route, allons seuls sans cette escorte; je ne la réclame pas.

« Toi si prudent d'habitude, ne vois-tu pas comme ils grincent des dents, et nous menacent des yeux. »

— Et lui à moi : « Ne t'épouvante pas ; laisse leurs bouches se tordre ; leurs grincements s'adressent aux malheureux brûlés dans la poix. »

Ils défilèrent par la chaussée de gauche; chacun d'eux avait la langue serrée entre les dents, en signe d'intelligence avec le chef.

Et lui, de son coccyx faisait une trompette.

—

CHANT XXII.

SUITE DE LA CINQUIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Nouvelle scène grotesque.* — *Ciampolo.*

Il s'agit dans le chant précédent de ceux qui ont vendu leur patrie : viennent maintenant ceux qui ont trafiqué de la faveur des maîtres. Un de ces criminels est tellement plein de malice qu'il en remontre à tous les démons qui le poursuivent. C'est toujours le même emploi du burlesque.

J'ai vu des cavaliers, dans les évolutions de la bataille, opérer l'attaque, le déploiement et la retraite;

J'en ai vu s'épandre sur votre terre, ô habitants d'Arezzo, et y porter le ravage.

J'en ai vu courir, par les tournois et les joutes, tantôt à la voix des cloches, tantôt à la voix des trom-

[1] Le *Serchio*, petit fleuve qui passe près de Lucques. C'est l'Anser des Latins.

[2] Les noms des diables sont burlesquement emblématiques et peuvent s'expliquer par des à peu près. Nous rassemblons ici tous ceux de ce chant : *Malacoda*, queue maudite; *Scarmiglione*, arracheur de cheveux ; *Alichino*, celui qui fait plier les autres (*qui alios inclinat*); *Calcabrina*, qui foule la rosée ; *cagnazzo*, mauvais chien; *Barbariccia*, barbe hérissée; *Libicocco*, désir ardent ; *Draghignazzo*, venin de dragon ; *Ciriatto Sannuto*, croc de pourceau ; *Graffiacane*, chien égratigneur ; *Farfarello*, charlatan ; *Rubicante*, enflammé. Telles sont les interprétations plus ou moins conjecturales des commentateurs.

[3] *Caprona*, château des Pisans sur les bords de l'Arno, dont Dante fit lui même le siége avec l'armée guelfe. Les Lucquois, qui s'en étaient emparés, le rendirent par capitulation.

[1] Le pont infernal s'était écroulé à l'heure où le Christ expira sur la croix, le vendredi-saint, à midi, en l'an 34.



pettes, au bruit des tambours, sous les signaux des citadelles, avec toute la pompe étrangère et nationale.

Jamais si bizarre instrument à vent ne fit mouvoir piétons ou cavaliers; jamais, sur terre ou dans les cieux, pareil fanal ne guida un navire.

Nous marchions avec les dix démons. Ah! la terrible compagnie! mais avec les saints à l'église, et avec les truands à la taverne.

Mon attention, concentrée sur la poix, scrutait les circuits du bolge, pour découvrir ceux qu'elle consumait.

Les dauphins, courbés en arc, sautent parfois hors de l'onde et avertissent les marins de songer au salut de leurs bâtiments;

Ainsi, pour alléger leurs souffrances, quelques damnés montraient leurs vertèbres et les cachaient avec la rapidité de l'éclair.

Ils restaient comme les grenouilles, la tête à fleur d'eau, et le reste du corps enfoncé dans le marais;



ENFER. — CHANT XVI.

J. BRY AINÉ, Éditeur.

Paris. — Impr. Lacour et C., r. Soufflot, 16.



Puis, dès que s'approchait Barbariccia, ils se replongeaient vite dans la poix bouillante.

Voici, j'en frémis encore, un d'eux qui avait trop tardé, semblable à la grenouille paresseuse;

Graffiacane, le plus proche démon, l'accrocha par ses cheveux tout imprégnés de bitume, et le tira dehors comme une loutre.

Je savais le nom de ces anges d'enfer pour les avoir entendu appeler, lorsqu'ils furent choisis, et se nommer entre eux.

« Ecorche-le, Rubicante, » criaient ensemble les maudits. Et moi : « Maître, tâche d'apprendre quel est cet infortuné. »

Mon guide s'approcha et lui demanda le lieu de sa naissance. Il répondit : « Je suis né dans la Navarre [1].

« Ma mère me mit au service d'un prince; elle m'avait engendré d'un dissipateur, qui avait détruit sa fortune et son existence.

« Ensuite je devins le favori du bon roi Thibault, et je trafiquai de ses grâces; pour cette baraterie, je brûle dans la cuve. »

Ciriatto, pareil au sanglier, le déchira de la double défense dont sa bouche était armée.

La souris tombait entre les griffes de mauvais chats. Et Barbariccia, l'enchaînant dans son étreinte :

« Restez là, dit-il à sa bande, tandis que je l'enfourche. » Et à mon maître : « Interroge-le, si tu le désires, avant qu'il soit écartelé. »

Le poète, au Navarrais : « Parmi les autres coupables, tes compagnons, connaîtrais-tu un Latin? »

Et lui : « J'en quitte un, dont le pays fut voisin de là; que ne puis-je être encore sous le même couvert! je ne craindrais ni griffes ni crocs. »

Et Libicocco : « En voilà trop de souffert. » Et lui prenant le bras avec son harpon, du coup il lui emporta toute la partie inférieure.

Draghignazzo voulut aussi le prendre par le bas de la jambe; mais leur décurion se retourna tout autour vers eux avec un mauvais œil.

Alors ils s'apaisèrent un peu, et comme l'infortuné contemplait sa blessure, Virgile se hâta de lui dire :

[1] Cet homme se nommait Ciampolo ou Giampolo : on ne sait de lui que ce qu'en rapporte ici le poète.

« Le nom de l'ombre dont tu t'es séparée, ombre malheureuse, pour venir sur le bord ! »

Et lui : « Frère Gomite [1], gouverneur de Gallura, vase de félonie ; ayant sous son pouvoir les ennemis de son maître, il s'acquit leur gratitude ;

« Car il prit leur or et les laissa libres, comme il le conte ; il prévariqua largement, non piètrement, dans tous ses emplois.

« Souvent il s'entretient avec don Michel Sanche de Logodoro [2] ; leurs langues ne se lassent jamais de parler de la Sardaigne.

« Hélas! voyez cet autre qui grince des dents! j'en révélerais encore, sans la peur qu'il ne m'arrache les cheveux. »

Et le grand décurion, à Farfarello, qui roulait déjà les yeux pour frapper : « Retire-toi, méchant oiseau. »

« — Si vous désirez voir ou entendre des Toscans ou des Lombards, reprit l'ombre épouvantée, j'en appellerai.

« Mais que les griffes cruelles s'éloignent et ne les menacent plus de leurs vengeances ! Je m'assoirai en ce lieu.

« Au lieu d'un, moi seul, j'en ferai venir sept en sifflant, selon notre usage, lorsque l'un de nous respire hors de sa prison. »

— Et Cagnazzo, secouant la tête et levant le mufle : « Entendez la malice imaginée pour revoir son étang. »

— Et l'ombre rusée : « Je suis artificieux d'exposer mes compagnons à de plus dures souffrances! » Alichino consentit, malgré l'opposition des autres :

« Si tu te jettes dans le bitume, lui cria-t-il, je te poursuivrai rapidement, non au galop de mes pieds, mais avec mes ailes.

« Que la hauteur et la rive te servent de bouclier. Voyons si, à toi seul, tu seras plus vaillant que nous dix. »

Lecteur, tu vas assister à un nouveau jeu. Suivant le pacte, les démons se retirent à demi, et le premier, Cagnazzo, le plus opiniâtre.

Le Navarrais, profitant de l'occasion, posa les pieds sur la grève, et par un seul bond, se mit à l'abri de leurs méchants desseins.

Les dix restèrent pétrifiés de leur sottise, surtout l'imprudent qui avait causé l'échec; alerte à sa poursuite, il s'écria : « Je te tiens ! »

Vain effort! les ailes de la frayeur avaient vaincu les siennes en vitesse. Le fugitif s'abîma dans la poix, et le démon, arrêté à la surface, remonta dans l'air.

[1] *Frate Gomito*, religieux sarde, trahit Nino Visconti, son bienfaiteur, gouverneur pour les Pisans, de la ville de Gallura en Sardaigne; il fut pendu.

[2] *Michel Sanche*, sénéchal de *Logodoro*, exerça mille rapines et devint le seigneur de son bailliage après avoir séduit Adélasia, veuve de son ancien maître. Les Pisans qui occupaient alors l'île de Sardaigne, l'avaient divisée en quatre districts : Logodoro, Callari, Gallura et Alborea. Il est encore question de ce Michel Sanche au chant XXXIII, vers la fin.

Ainsi, quand le faucon s'approche, le canard s'enfonce tout-à-coup, et le chasseur ailé s'en retourne plein de colère et de fatigue.

Calcabrina, irrité de se voir dupe, vola derrière le démon, pour saisir un motif de querelle dans l'évasion de l'ombre.

Lorsque le barateur eut disparu, il s'élança, les griffes ouvertes, sur son compagnon, et tournoyant au-dessus de la cuve, les lui plongea dans le flanc.

Son adversaire, épervier robuste, ne joua pas moins terriblement des ongles ; ils tombèrent ensemble au milieu du lac bouillant.

La chaleur les sépara soudain ; mais ils ne purent se relever, tant l'épaisse matière avait englué leurs ailes.

Barbariccia, mécontent de la rixe comme les siens, en dépêcha quatre à la hâte sur l'autre bord ;

Armés de leurs crocs, ils les tendirent aux deux démons, déjà consumés à demi par la poix.

Nous laissâmes les impurs ainsi empêtrés.

—

CHANT XXIII.

SIXIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les hypocrites.*

Arraché par son guide à la poursuite des démons, Dante visite les hypocrites. Leur châtiment est de marcher sans cesse autour du gouffre, chargés de manteaux et de chapes de plomb dorés en dehors. Cette peine est une des mieux appropriées à la faute qu'ait inventées la sévérité du poète. Les deux voyageurs sortent de cette vallée par un chemin différent de celui qu'un démon perfide leur a indiqué ; mais le moine qui leur montre cette issue ne peut retenir un dernier trait d'hypocrisie : c'est le coup de pinceau du maître.

Seuls, muets, sans escorte, nous cheminions, Virgile et moi, l'un devant l'autre, comme vont les frères mineurs par le sentier.

La querelle, dont j'avais été le spectateur, me rappelait la fable où Esope met en scène la grenouille et le rat ; *mo* et *issa* ne se ressemblent pas davantage [1].

Or, comme une pensée mène à une seconde, en réfléchissant, je sentis renaître ma première crainte.

A cause de nous, me dis-je, ces démons ont subi dam et gaberie ; la colère excitant leur rancune, ils nous poursuivront, plus cruels que chiens acharnés contre un lièvre.

Mes cheveux se hérissaient de frayeur. Je regardai attentivement derrière ; et à mon maître : « Cache-nous, car j'ai peur des malegriffes.

« Je crois les entendre à notre piste. » Et lui :

[1] *Mo* et *issa*, particules qui, en lombard, répondent également au latin *nunc*, comme en français *maintenant* et *présentement*. *Mo*, contraction de *momento*, est pur toscan ; mais *issa*, pour *adesso* ou *ad essa ora*, ne s'emploie qu'à Milan, à Mantoue et dans les environs. (Voyez la note du chant XXVIII).

« Fussé-je un miroir, je ne refléterais pas mieux ton image que je ne pénètre au dedans de ton âme.

« Or, comme tes pensées se reproduisaient dans les miennes, j'ai pris conseil de tous deux.

« Si la côte droite s'incline assez pour nous permettre d'aborder l'autre fosse, nous éviterons la chasse redoutée. »

A peine avait-il achevé de parler, je vis les démons, ailes étendues, se précipiter pour nous saisir.

Une mère, éveillée en sursaut par leur bourdonnement, à la clarté des flammes, emporte son fils dans ses bras;

Elle fuit sans s'arrêter, vêtue seulement d'une chemise, et s'oubliant tout entière pour le cher petit être.

Ainsi mon guide me prit dans ses bras, et se laissa glisser le long de la roche escarpée, vers un des côtés de l'autre bolge.

L'onde enfermée dans un canal, et dont le cours fait agir la roue du moulin, tourbillonne impétueusement autour de ses aubes;

Plus agile dans sa fuite, le bon maître me pressait sur son cœur, comme un fils plutôt que comme un compagnon.

Sitôt que nos pieds eurent touché le ravin profond, les démons parurent au sommet du rocher; mais je m'en inquiétais peu;

Car la suprême Providence, en les plaçant là pour être les ministres de la cinquième fosse, leur avait refusé le pouvoir d'en sortir.

Ce nouveau cercle enserrait une troupe d'âmes brillantes; elles tournaient lentement dans leur marche, en pleurant, et semblaient abattues par la fatigue et la douleur.

Toutes portaient des chapes, avec des capuchons bas tombant devant leurs yeux, et taillées comme celles des moines de Cologne [1].

Au dehors, leurs dorures éblouissent; au dedans, elles sont d'un plomb lourd; les chapes de Frédéric [2] seraient en comparaison une paille.

O manteau accablant pour l'éternité! nous tournâmes à gauche et accompagnions ces âmes, en écoutant leurs tristes plaintes.

Ecrasés sous leur fardeau, les malheureux se traînaient avec lenteur; nous changions de voisin à chaque pas.

Je dis à mon guide : « Tâche de distinguer, dans cette foule, une ombre connue par ses actions et sa naissance »

[1] « L'on faict un compte qu'il y eut un abbé à Cologne, lequel fut si ambitieux et insolent, qu'il demanda permission au pape que ses moines pussent porter chappes d'escarlate, ceintures, esperons, et estrier à cheval d'argent dauré. Ce qui desplut tant au pape qu'il lui commenda qu'à l'advenir lui et ses moines useroient de chappes noires et mal faictes, de ceinctures et estriers de bois (Graagier). »

[2] L'empereur Frédéric II faisait enfermer les criminels de lèse-majesté dans des chapes de plomb, et ainsi vêtus on les jetait sur des charbons ardents

Une d'elles, entendant la langue toscane, cria derrière nous : « Retenez vos pieds, vous qui courez si vite à travers la région obscure;

« Et toi, peut-être te donnerai-je ce que tu souhaites. » Aussitôt Virgile m'avertit d'attendre l'ombre et de régler mon pas sur le sien.

Je m'arrêtai, deux pénitents exprimaient par leurs gestes un violent désir de converser avec moi; leur fardeau les retardait dans la voie encombrée.

Dès qu'ils m'eurent joint, ils me regardèrent en silence d'un œil louche, puis ils se dirent entre eux :

« Au mouvement de ses lèvres, l'un de ces visiteurs paraît vivant; s'ils ont subi la mort, par quel privilége ne traînent-ils point la lourde étole! »

Et à moi : « Toscan, parvenu dans le triste collége des hypocrites, ne dédaigne pas de nous apprendre ton origine. »

Et moi à eux : « Je naquis et j'ai grandi sur le rivage du beau fleuve Arno, dans la grande ville [1]; et je suis revêtu de mon corps terrestre.

« Mais vous, dont une amère douleur baigne les joues, exposez-nous votre destinée. Quel châtiment brille sur vous d'un si vif éclat! »

Et l'un d'eux : « Nos chapes dorées sont d'un plomb lourd; elles font crier nos membres comme les poids font crier les balances.

« Frères joyeux [2] et bolonais, je m'appelai Catalano, celui-ci Loderingo.

« Ta ville nous élut ensemble, comme elle a coutume de choisir un homme seul pour conserver sa paix; les environs de Gardingo nous signalent encore. »

— Et moi : « O frères, vos mauvais... » Je me tus, car je venais d'apercevoir un homme crucifié en terre par trois pals [3].

A mon aspect, il se tordit en poussant dans sa barbe de gros soupirs; frère Catalano, en me le désignant, ajouta :

« Ce transpercé persuada aux pharisiens la nécessité de martyriser un homme pour le peuple.

« Couché nu en travers du chemin, comme tu vois, il est condamné à sentir combien chacun de nous pèse.

« La même torture, dans cette fosse, accable son

[1] Florence sur l'*Arno*.

[2] Le peuple, à cause de la vie sensuelle des frères de Sainte-Marie, ordre chevaleresque fondé par Urbain V, mais dégénéré depuis, leur donna le surnom de *Frères joyeux*. — Deux membres de cet ordre, nommés Napoleone *Catalano* Malevolti et *Loderingo* de' Anroli, élus en 1226 podestats de Florence, après quelque temps d'une sage administration, se vendirent aux Guelfes et incendièrent les palais des Uberti, chefs des Gibelins, situés dans un quartier de la ville appelé le *Gardingo*.

[3] Caïphe, qui dans l'assemblée des prêtres et des pharisiens, dit : *Expedit ut unus homo moriatur pro populo* (saint Jean, ch. 11). Virgile s'étonne de ce supplice, sans doute parce qu'il ne l'avait pas vu à son premier voyage dans l'enfer. (Voy. ch. IX.)



beau-père[1] et les principaux du conseil, d'où jaillit pour les Juifs une semence de malheurs. »

Virgile étonné contempla le coupable, si honteusement étendu en croix dans l'éternel exil.

Ensuite interrogeant le frère : « Est-il à droite quelque issue, par où nous puissions sortir sans le secours des anges noirs? »

[1] Ananias, *beau-père* du grand-prêtre Caïphe.

Le frère à Virgile : « Très proche d'ici s'élève un rocher parti du grand cercle, et traversant toutes les sombres vallées.

« Il est rompu; mais vous pourrez gravir les décombres, amoncelés sur la pente et le fond. »

Mon guide baissa un moment la tête, et murmura : « Comme il nous a trompés, le chef qui harponne les pécheurs! »

Et le frère : « J'ai ouï conter à Bologne les nom-



breux vices du démon; entre autres, on l'accusait d'être astucieux et père du mensonge. »

Le poète, quittant ces ombres surchargées, à grands pas s'éloigna, les traits un peu altérés par le courroux;

Moi, je suivais les traces des pieds chéris.

CHANT XXIV.

SEPTIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les voleurs et les concussionnaires.*

Une comparaison agreste ouvre ce chant. Ce n'est point sans difficulté que Virgile entraîne son disciple hors de la sixième vallée. Dans la suivante, ils trouvent les voleurs punis par la morsure d'affreux serpents. Un d'entre eux prédit à Dante les maux futurs de sa patrie.

Dans la saison de l'année, jeune encore, où le soleil

Paris. — Imp. Lacour et Cᵉ rue Soufflot, 16.

trempe sa chevelure dans le Verseau, où les nuits battent des ailes au milieu des jours [1];

Lorsque le givre projette sur le sol l'image de sa blanche sœur, et déteint vite son plumage éphémère;

Le villageois, manquant de fourrage, se lève, parcourt des yeux la campagne toute blanche, se frappe la hanche et retourne à la ferme.

Pareil au malheureux sans ressource, il se lamente çà et là; puis, sortant de nouveau, reprend espoir en voyant la nature soudain transformée;

Joyeux, il saisit sa houlette et chasse devant lui ses troupeaux pour les mener paître.

Ainsi je fus troublé, quand je vis le front du maître s'obscurcir; de même il guérit bientôt mes anxiétés.

Quand nous arrivâmes à l'arche brisée, il m'adressa le doux regard, dont il m'avait encouragé au pied de la montagne.

Après avoir d'abord attentivement examiné la ruine, il passa les bras autour de moi pour me prendre.

Semblable à l'artisan qui songe, en travaillant, à son futur labeur, mon guide élu, me posant sur la cime d'une roche, choisissait de l'œil la suivante.

« En t'accrochant à cet appui, me dit-il, éprouve s'il est assez solide pour te soutenir. »

Cette route n'était pas façonnée pour des porteurs de chapes de plomb. A peine Virgile, ombre légère, et moi qu'il soutenait, nous pûmes gravir de pointe en pointe.

Si l'ascension n'eût pas été plus courte de ce côté, j'ignore ce qu'il serait devenu; pour moi, j'aurais été vaincu de lassitude.

Comme Malebolge va toujours en pente vers l'ouverture du puits caverneux, chaque vallée d'un côté s'abaisse et monte de l'autre.

Enfin nous atteignîmes le sommet, d'où a roulé la dernière pierre; l'haleine épuisée, je fus obligé de m'asseoir.

Et le maître : « Jette le manteau de la paresse; on n'acquiert pas la renommée en couchant sur le duvet [2].

« L'homme, dont la vie s'écoule sans renom, ne laisse sur la terre qu'une trace pareille à celle de la fumée dans l'air, et de l'écume sur l'onde.

« Lève-toi; dompte la fatigue avec l'esprit, vainqueur dans toute lutte, lorsqu'il secoue le poids du corps.

« Il reste à franchir une plus longue échelle; ce n'est pas tout d'avoir escaladé les rochers : si tu m'entends bien, reprends courage. »

Or, je me levai, en exaltant ma force au-delà de mon souffle : « Va, lui répliquai-je, maître, je suis fort et hardi. »

Nous longions le rocher raboteux, étroit, de plus en plus âpre et difficile. Je causais en marchant pour déguiser ma faiblesse.

Une voix, partant de l'autre fosse, articula des mots confus, et empreints de colère; je les saisis mal, quoique placé sur l'arche transversale.

Je m'étais baissé pour voir en bas; mais les yeux des vivants ne sauraient pénétrer le fond, à travers ses ténèbres.

— « Maître, dis-je, conduis-moi à l'autre cercle par ce mur; d'ici j'entends sans comprendre, et je regarde sans voir. »

— Et lui : « Je te répondrai en te contentant. Lorsqu'un désir est juste, on doit le satisfaire en silence. »

Nous descendîmes le pont, du côté où il s'unit à la huitième rive, et je découvris la fosse tout entière.

Il s'y tordait un effroyable amas de serpents, et de mille espèces; le souvenir m'en glace encore le sang.

Que la Libye et les sables ne se vantent plus de produire des chélydres, des jaculis, des pharés, des hydres et des amphisbènes!

Que l'Égypte et l'Éthiopie n'étalent plus leurs fléaux et leurs monstres venimeux!

Parmi la cruelle et très lugubre forêt de reptiles, couraient des âmes nues, tremblantes, sans espoir d'un refuge ou de la pierre *héliotrope* [1].

Leurs mains étaient enchaînées par derrière avec des serpents; les reptiles, entortillés par devant, nouaient sur leurs dos leurs queues et leurs têtes.

Voilà, près de nous, un de ces malheureux, piqué par une vipère, à l'endroit où le col s'attache aux épaules.

En aussi peu de temps qu'on trace un o ou un i [2], le coupable s'enflamma, brûla et tomba réduit en cendre.

A peine fut-il consumé, la cendre se réunit d'elle-même, et le corps du patient reprit sa première figure.

Ainsi, disent les anciens sages, le phénix meurt et ressuscite, quand son cinquième siècle est proche;

Pendant sa vie, l'herbe ni le froment ne composent sa nourriture, mais l'amomum et les pleurs de l'encens; la myrrhe et le nard parfument sa dernière couche [3].

Tel un homme tombe tout-à-coup, par la force du démon ou l'étreinte d'un mal inconnu;

Puis, il se relève, étonné de son angoisse poignante, et regarde autour de lui en soupirant.

[1] Chacun remarquera, ici comme en d'autres passages, le suave contraste de ce tableau rustique, et de cette nuit qui *ranno*, bat des ailes (image non rendue jusqu'à présent), avec la nuit lourde et les scènes désolées de l'enfer. (*Note du trad.*)

[2] Imitation de Lucain, Pharsale, liv. IX.

[1] *L'héliotrope*, espèce de jaspe oriental, pierre cabalistique qui, dans l'opinion des anciens et du moyen-âge, passait pour garantir des poisons et de la morsure des serpents. On croyait aussi qu'elle pouvait rendre invisible celui qui la portait. Boccace la met en œuvre dans sa nouvelle de *Calandrino*.

[2] *Nè O sì tosto mai, nè I si scrisse.*

[3] Imitation d'Ovide, Métam., liv. XV, v. 395 et suiv.

Tel était devant nous le réprouvé. O justice divine, combien tu es sévère et par quels effets tu signales ta vengeance !

Mon guide interrogea le coupable sur son origine. — « Je suis Toscan, et abîmé depuis peu dans cette horrible gueule.

« La vie bestiale me plut, comme à un vrai mulet, et non la vie humaine. Je m'appelle Vanni Fucci la Brute [1], et j'eus Pistoia pour ma digne tanière. »

— Et moi à mon guide : « Prie-le de nous dévoiler quelle faute l'a relégué ici-bas; je l'ai connu homme de sang et de violence. »

Le pécheur, sans se cacher le visage, tourna vers moi son front couvert d'une triste honte, et me dit :

— « Il me fût moins pénible d'être arraché à la vie, que de paraître à tes yeux dans cet état misérable. Néanmoins je ne repousserai pas ta demande.

« Je suis plongé ici-bas pour avoir volé à une sacristie les beaux ornements, et avoir accusé un autre de ce rapt.

« Mais je ne veux pas que ma misère aille te réjouir, si jamais tu sors de ces lieux sombres; Ouvre les oreilles, écoute.

« Pistoïa se purgera d'abord des noirs [2], et Florence renouvellera ses mœurs avec ses citoyens.

« Mars, du val de la Magra, soulève une vapeur, amoncelée en ténébreux nuages; tempête impétueuse et terrible.

« Elle court se déchaîner sur les champs Picéniens; là, le nuage, éclatant comme la foudre, anéantira tous les Blancs [3].

« Je te prédis ces revers pour t'affliger. »

CHANT XXV.

Suite de la septième vallée du huitième cercle. — *Autres voleurs et concussionnaires.*

Le châtiment continue d'être exercé par les reptiles qui abondent dans cette vallée comme dans les tristes champs des Maremmes. Le poète peut en effet se vanter d'avoir surpassé dans sa description Lucain, Ovide, Stace, et peut-être Virgile; mais, par une juste modestie, il ne cite point ces deux derniers.

A la fin de son discours, le voleur éleva les deux mains en faisant la figue, et en criant : « Tiens, c'est à toi, Dieu, à toi, que la moquerie...

Soudain un serpent, et depuis lors j'aime cette race, comme pour étouffer son blasphème, s'enlaça autour de son col.

Un autre, s'attachant à ses bras, les enveloppa d'inextricables nœuds, où le damné captif ne pouvait se mouvoir.

Pistoïa, Pistoïa ! pourquoi ne pas incendier toi-même jusqu'au dernier de tes débris, puisque tes fils, de jour en jour, croissent dans le mal !

Dans les cercles noirs de l'enfer, je n'ai point vu d'esprit plus superbe devant Dieu, pas même le rebelle tombé sous les murs thébains [1].

Le voleur s'était enfui, lèvres closes. « Où est-il le blasphémateur ! où est-il ! » hurla en accourant un centaure écumant de rage.

Moins de couleuvres sifflent dans les Maremmes impures, qu'il n'y en avait sur sa croupe, jusqu'à l'endroit où commence la forme humaine.

Sur ses épaules, derrière la nuque, siégeait un dragon, les ailes ouvertes, vomissant des flammes contre quiconque lui barrait la route.

Et mon maître : « Ce monstre est Cacus [2], qui baigna maintes fois d'un lac de sang la caverne du mont Aventin ;

« Il ne se trouve pas avec ses frères, parce qu'il déroba le grand troupeau paissant dans son voisinage.

« Ses infâmes actions se terminèrent sous la massue d'Hercule, dont il reçut cent coups et n'en sentit peut-être pas dix. »

Comme Virgile parlait, le centaure disparut, et trois esprits se montrèrent, au-dessous de notre voie, en nous criant : « Qui êtes-vous ! »

Nous interrompîmes notre entretien pour les examiner. Je ne les connaissais point; mais l'un des trois nommant une autre ombre : « Qu'est devenu Cianfa [3] ! »

Pour inviter le maître à rester attentif, je posai mon index sur ma bouche.

O lecteur, si tu ajoutes difficilement créance à ce qui va suivre, je n'en serais point surpris; moi, témoin oculaire, je la crois à peine.

J'observais ces esprits; un serpent à six pieds s'élança en face contre l'un d'eux et y colla tous ses membres.

Le reptile, avec les pieds du milieu, serra le ventre du pécheur; avec ceux de devant, il saisit ses deux bras et lui mordit les joues.

Ensuite, allongeant ses pieds inférieurs sur les cuisses, il roula sa queue entre les jambes et le long des reins.

[1] *Vanni Fucci*, arrêté comme suspect du vol des vases sacrés de Pistoie, on accusa le notaire Vanni della Nonna, chez qui il les avait déposés : victime de cette fausse dénonciation, celui-ci fut pendu.

[2] *Pistoie* était la principale ville du parti Guelfe ou *noir*.

[3] Les Gibelins ou *Blancs* furent vaincus et détruits en 1301 *dans les champs Picéniens*, dans le Picénum, par Marcello Malaspina de la vallée de Magra, qui commandait les Noirs. Il ne faut pas dire, avec quelques traducteurs, dans les champs de *Picéne* : il n'y eut jamais de ville de ce nom; le Picénum des anciens forme aujourd'hui le pays d'Ancône.

[1] Capanée. Voyez ci-dessus chant XIV.

[2] Voyez dans Virgile l'épisode de Cacus : Enéide, liv. VIII, v. 190 et suiv.

[3] *Cianfa*, de l'illustre famille des Donati, s'était enrichi en administrant infidèlement les deniers publics, de complicité avec *Agnel* Brunelleschi, son compagnon de supplice cité plus loin. Cianfa était allié à Dante par Gemma, femme du poète.



Jamais lierre ne s'unit à l'arbre autant que l'horrible bête au coupable, dont ses replis tortueux ceignaient la forme mobile.

Les deux êtres se fondirent ensemble, comme une cire liquide; ils mêlèrent si bien leurs nuances, que tous deux paraissaient transmuer de nature.

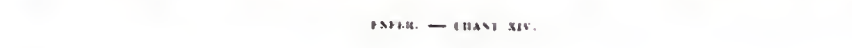
Ainsi le papier, soumis à la flamme, revêt par sa vive action une couleur brune, qui n'est pas noire encore, et déjà n'est plus blanche.

Les deux autres esprits, regardant ce prodige, s'écriaient à la fois : « Hélas! comme tu changes, Agnel! vois, tu n'es plus ni un ni deux. »

Déjà les deux têtes n'en formaient qu'une, et deux figures apparaissaient confondues dans l'unique vestige, où elles allaient se perdre.

Des quatre bras, il en restait deux; les cuisses et les jambes, le ventre et le tronc devinrent des objets indescriptibles et sans nom.

Tout aspect primitif s'y éclipsa; l'image perverse, semblable à deux êtres, n'en formait aucun; et l'affreux mélange s'en allait à pas lents.



ENFER. — CHANT XIV.

J. BRY AINÉ, Éditeur.

Paris. — Imp. [illegible] Soufflot, 16.





Sous le règne ardent de Sirius, le lézard, lorsqu'il émigre de buisson en buisson, rapide éclair, traverse la route;

Tel glissait vers les deux autres esprits un petit serpent enflammé, livide et noir comme la semence du poivre.

Il piqua l'un des deux à cet endroit du corps par où l'homme puise son aliment avant de naître; ensuite il tomba et s'étendit à ses pieds.

Immobile et muet, le blessé le contempla comme dans le bâillement du sommeil, ou dans la fascination de la fièvre;

Et l'homme et le serpent se regardaient. Une épaisse fumée sortait de la plaie de l'homme et de la gueule du reptile, et ces deux vapeurs se rencontraient.

Que Lucain suspende, pour m'écouter, le récit des misères de Sabellus et de Nascidius!

Qu'Ovide ne chante plus les merveilles de Cadmus et d'Aréthuse [1]; s'il métamorphosa l'un en serpent et l'autre en fontaine, je ne l'envie pas.

Jamais il ne peignit deux natures échangeant soudain, front à front, leurs formes et leur matière.

L'homme et le serpent s'assimilèrent par une intelligence fatale; le serpent ouvrit sa queue en deux parties, et le blessé resserra ses deux pieds.

Les cuisses et les jambes se rapprochèrent aussitôt, sans laisser aucune trace de jointure :

La queue prenait la forme des pieds effacés : la peau du premier s'amollissait, et celle du second se durcissait.

Je vis les bras de l'homme rentrer dans les aisselles, et les deux pieds courts de la bête s'allonger, à mesure que diminuaient ceux-ci.

Les pieds de derrière du reptile, se tordant ensemble, remplacèrent la partie voilée de l'homme, qui se transforma chez lui en deux pieds.

[1] Voyez la Pharsale, liv. IX, v. 763-789; les Métamorphoses d'Ovide, liv. III, fab. 1re et IV, 15; et pour *Aréthuse*, liv. V, fab. 10 : comparez aussi à ce passage l'épisode du Laocoon [Enéide, liv. II, v. 201 et suiv.]. C'est dans de pareils morceaux que se fait sentir la différence entre le génie antique et celui du moyen-âge, et que l'on peut apprécier l'excellence des divers poëtes, chacun dans sa manière.

La fumée enveloppa l'homme et le serpent d'une nouvelle couleur; elle donne à l'un la chevelure enlevée à l'autre.

Le premier se dressa sur ses pieds, le second s'abattit, et ils ne cessaient de fixer l'un sur l'autre leurs regards impies, dont le pouvoir transmuait leurs substances.

Debout, le serpent homme ramena vers les tempes la chair superflue, et des oreilles s'en formèrent;

Le reste vint figurer un nez et imprimer aux lèvres la grosseur naturelle.

L'homme reptile, dont le museau s'amincit, retira ses oreilles dans sa tête, comme le limaçon replie ses cornes.

La langue de l'homme, unie et agile pour la parole, se fendit; la langue fourchue du reptile se referma, et la fumée s'arrêta.

L'âme, devenue bête, s'échappa en sifflant dans la vallée; l'autre, en parlant, lui cracha dessus.

Puis tournant vers elle sa nouvelle épaule, elle dit : « Buoso [1] rampera, comme j'ai rampé, dans ce chemin »

Telles furent les mutations et les transformations dont j'eus le spectacle dans la septième lande; le sujet m'excusera, si mon style ne s'orne pas de fleurs.

Malgré le trouble de mes yeux et l'égarement de mon âme, et si rapide que fût leur fuite,

Je reconnus bien, dans ces trois compagnons, Puccio Sciancato [1], le seul resté avec sa première forme.

L'autre était celui que tu pleures, ô Gavillo [2]!

—

CHANT XXVI.

HUITIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les traîtres et les trompeurs.*

Après avoir adressé à Florence une apostrophe, dans laquelle le ressentiment lutte contre l'amour, le poète arrive dans une vallée pleine de flammes dont chacune contient un coupable. Une seule en renferme deux, Diomède et Ulysse. — Le dernier raconte à Dante la fin de son aventureuse existence. Cette fiction poétique paraît fondée sur une ancienne tradition.

Florence, réjouis-toi; ta renommée plane sur la terre et sur la mer; elle retentit jusqu'au fond de l'abime.

Parmi les voleurs, j'ai compté cinq de tes citoyens [3]; j'en ai honte, et il t'en revient peu de gloire.

Si les rêves du matin sont les oracles de la vérité, tu connaîtras dans peu ce que te souhaitent Prato et d'autres.

Le malheur ne t'aura jamais frappée assez vite; qu'il éclate, puisqu'il doit éclater. Plus je serai vieux, plus il me pesera.

Les roches, qui nous avaient précédemment livré passage, nous servirent d'escalier; nous les remontâmes, et mon guide m'entraîna sur sa trace.

Poursuivant notre voie solitaire, entre les dentelures et les blocs de l'écueil, nous n'osions y appuyer les pieds avant les mains.

Là, une amère douleur me navra; elle me navre encore, quand le tableau dont je fus saisi revient contrister ma pensée.

Et toi, mon esprit, mets un frein; ne perds pas ton guide, la vertu; si une bonne étoile ou une grâce plus précieuse me fut accordée, que je ne me la ravisse pas à moi même.

A l'heure où se tait la mouche, où le cousin s'éveille, dans la saison dorée, quand le grand astre nous charme plus longtemps par son radieux visage;

Le pâtre, assis sur la colline, voit scintiller dans le vallon des myriades de lucioles, à travers les blés et les vignes, où peut-être il moissonnera et vendangera.

Ainsi à mes regards, dès que j'aperçus le fond, le septième giron tout entier resplendissait de flammes.

Celui que vengèrent deux ours vit s'envoler le char d'Élie quand les chevaux l'enlevèrent au ciel [1];

Son regard, ne pouvant les suivre si haut, ne distingua plus qu'une flamme s'élevant comme un faible nuage;

Telle, dans la gueule de la fosse, s'agitait chaque flamme, renfermant un pécheur invisible.

Je me penchai sur le pont pour observer ces phénomènes, et je serais tombé dans le tourbillon, si je n'avais saisi un quartier de roc.

Et Virgile, remarquant mon attention : « Dans ces flammes habitent des esprits : chacun est revêtu de son linceul dévorant. »

« — O sage, tu viens de changer en certitude mes conjectures. Apprends-moi quelle flamme se divise au-dessus du gouffre, semblable à celle du bûcher où l'un plaça Etéocle et son frère [2]. »

[1] *Buoso* degli Abbati et *Puccio Sciancato* sont deux Florentins sur lesquels on n'a aucun renseignement.

[2] Guercio Cavalcante fut tué par les habitants de *Gaville*, bourg du val d'Arno. Ceux-ci eurent sujet de *pleurer* ce crime, car les Cavalcanti vengèrent cruellement la mort de leur parent.

[3] On trouve dans le chant précédent les noms de ces cinq citoyens. *Prato*, mentionné plus loin, était une petite ville, dépendante de Florence, qui se révolta contre celle-ci.

[1] Comme le prophète Elie marchait, accompagné de son disciple Elisée, ils furent séparés par un char de feu qui enleva le premier au ciel : il laissa son manteau miraculeux entre les mains d'Elisée (Rois, liv. IV, chap. II, v. 11 et suiv.). Elisée, revenant seul à Bethel, fut insulté par une troupe d'enfants qu'il maudit : deux ours sortirent d'un bois, se jetèrent sur les enfants et en dévorèrent quarante-deux (ibid, v. 23 et suiv.). C'est un de ces traits qui montrent combien l'esprit de l'Ancien-Testament est éloigné de celui de l'Evangile.

[2] *Exundant diviso vertice flammæ.* (Stace, Théb. liv. XII, v. 431). Les flammes ondoient divisées en deux faisceaux.

Et le maître : « Là, Ulysse et Diomède, comme ils couraient ensemble à la vengeance, subissent la même colère.

On y pleure la traîtresse invention du cheval de bois, qui ouvrit la porte d'où sortit la noble race des Romains.

« On y pleure l'artifice pour lequel Deidamie [1], quoique morte, se plaint encore d'Achille, et on y expie l'enlèvement du Palladium. »

« — S'ils peuvent parler du milieu de leur fournaise, dis-je, ô maître, je t'en prie mille fois, permets-moi d'attendre la flamme jumelle. »

— Et lui : « J'accueille ta louable prière, mais tiens ta lèvre muette. Je vais les entretenir ; ces Grecs dédaigneraient peut-être ton langage [2]. »

Sitôt que la lueur fut arrivée près de nous, Virgile, jugeant l'heure favorable, s'exprima en ces termes :

« Esprits consumés par une même flamme, si mon grand poëme, écrit sur la terre, a mérité de vous quelque gratitude,

Ne vous éloignez pas ; que l'un de vous me révèle où, perdu par son courage, il est allé mourir. »

La pointe la plus élevée de la flamme antique se balança en murmurant, comme celle que le vent tourmente ;

Ensuite, se promenant çà et là, comme une langue prête à parler, elle articula des sons.

« Quand je parvins, soupira-t-elle, à briser le charme où Circé m'avait retenu captif plus d'une année près de Gaëte, Enée n'avait pas encore nommé cette île [3] ;

« Ni le doux aspect d'un fils, ni la piété due à un vieux père, ni l'amour sacré qui devait rendre Pénélope heureuse, ne purent m'enchaîner.

« J'avais soif d'explorer le monde et d'étudier les vices ou les vertus des humains.

« Je me hasardai sur la haute mer, avec un seul navire et la petite troupe, ma fidèle compagne.

« Je vis l'une et l'autre plage jusqu'à l'Espagne, jusqu'à Maroc, la Sardaigne et les autres îles baignées par les vagues.

« Moi et mes compagnons, appesantis par l'âge, nous abordâmes à la gorge étroite où Hercule posa deux colonnes :

« Signaux pour avertir l'homme de ne point passer outre. Je laissai à ma droite Séville ; j'avais déjà laissé à ma gauche Ceuta [4].

« Je dis alors : Frères, vous avez bravé des milliers de périls pour atteindre l'occident.

« Il vous reste peu de jours à veiller : ne vous privez donc point de visiter, par delà le soleil, ce monde sans habitants.

« Pensez à votre origine ; vous n'avez pas été créés pour vivre comme des brutes ; la science et la vertu, voilà vos phares !

« Cette courte harangue excita mes compagnons à poursuivre leur voyage ; leur ardeur ne connaissait plus de bornes.

« Tournant notre poupe au levant, nous fîmes de nos rames des ailes à notre vol insensé, et nous voguâmes de plus en plus vers la gauche.

« Déjà la nuit voyait étinceler toutes les étoiles de l'autre pôle ; à peine le nôtre paraissait au-dessus des flots marins.

« Cinq fois la clarté de la lune s'éteignait et se rallumait, depuis que nous naviguions sur la voie profonde.

« Une montagne, obscurcie par l'éloignement, se découvrit à nos yeux : son élévation surpassait toute cime connue [1].

« Nous nous réjouissions. Hélas ! notre joie bientôt se changea en deuil ; de cette terre nouvelle s'élança un tourbillon. Il heurta la proue du navire !

« Trois fois, il le fit tournoyer avec l'onde ; et à la quatrième, nous chavirâmes, par la volonté de Dieu [2].

« Puis la mer se referma sur nous. »

—

CHANT XXVII.

SUITE DE LA HUITIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Guido de Montefeltro.*

Continuation du supplice des traîtres et des trompeurs qui gémissent dans leur enveloppe de flamme. Un seul d'entre eux raconte sa dramatique légende, et les voyageurs passent dans la vallée suivante.

La flamme était redevenue droite et silencieuse ; elle s'en allait, avec la permission du doux poëte.

Un autre météore, qui volait derrière elle, attirait

[1] *Deidamie*, fille de Lycomède, roi de Scyros, près de laquelle Achille fut introduit sous des vêtements de femme. Ce héros fut reconnu et emmené par Ulysse.

[2] Virgile invite Dante à le laisser parler à ces deux Grecs, parce qu'ils dédaigneraient tout autre idiome que le leur, et que Dante, qui comprenait le grec, pouvait ne point savoir s'exprimer de vive voix dans cette langue.

[3] Enée appela ce lieu *Caieta*, du nom de sa nourrice qu'il y perdit peu de temps après l'époque où Ulysse pouvait être retenu chez Circé.

[4] Cet anachronisme du poëte n'est point aussi grave qu'il l'a paru à quelques commentateurs : ce ne sont que des noms modernes substitués aux noms anciens. *Ceuta*, sous le nom d'*Abyla*, avait été visitée par Hercule ; quant à Hispalis ou *Séville*, l'époque de sa fondation paraît être très reculée.

[1] Ulysse vogue vers les îles Fortunées : la montagne qu'il entrevoit dans le lointain peut être le pic de Ténériffe, débris de l'Atlantide de Platon ; ou plutôt, cette terre découverte après cinq mois de navigation, n'est-ce point l'Amérique, dont une rumeur vague révélait déjà l'existence au XIIIe siècle ? Selon les anciens commentateurs, cette montagne serait le Purgatoire, que Dante met cependant aux antipodes.

[2] *Com'altrui piacque*, comme il plut à l'autre, à Dieu ou à Satan, expression incertaine et dédaigneuse, mise à dessein dans la bouche d'un païen endurci.

mes yeux vers l'aigrette, d'où il s'échappait en plainte confuse.

Le taureau de Sicile jeta pour premier mugissement, juste salaire, les sanglots de l'artiste qui l'avait façonné avec sa lime [1];

Et tant il gémissait avec la voix du torturé, son corps d'airain semblait transpercé par la douleur.

Ainsi la triste parole de l'esprit, étouffée dans l'ardente prison, prenait le chuchottement de la flamme.

Enfin la voix se frayant une issue par la pointe, tremblotait avec elle comme une langue.

Nous entendîmes ces mots : « O toi qui parlais ici lombard et disais à un esprit : Va-t'en, je n'ai plus à t'interroger [2].

« J'arrive peut-être un peu tard; de grâce, ne refuse pas de m'entretenir; j'y consens, moi, et pourtant je brûle.

« Réponds, si la mort t'a précipité, dans ce monde sans lumière, de la douce contrée latine où j'ai commis toutes mes fautes;

« Les Romagnols ont-ils la guerre ou la paix? Je naquis dans les montagnes, entre Urbin et le sommet d'où jaillit le Tibre [3]. »

Attentif, le front incliné, j'écoutais et mon maître me toucha légèrement : « Parle, toi, celui-ci est latin. »

Je lui répliquai aussitôt : « Ame cachée, la Romagne jamais ne fut tranquille dans le cœur de ses tyrans; toutefois je n'y ai point laissé de guerre ouverte.

« Ravenne subsiste comme depuis bien des années; l'aigle de Polenta [4] y règne toujours, et couvre encore Cervia de ses ailes.

« La terre, qui soutint le long choc, et où s'amoncelèrent les cadavres sanglants des Français, se retrouve sous les griffes vertes [5].

« Le vieux et le jeune dogue de Verruchio, dont la domination mit à mal Montana [1], tiennent les mêmes lieux sous leurs dents meurtrières.

« Lamone et Santerno sont régis par le lionceau d'azur au nid blanc [2], changeant de parti à chaque saison.

« La cité, dont le Savio arrose les flancs [3], flotte entre la tyrannie et la liberté, comme elle séjourne entre la plaine et la montagne.

« Et toi, maintenant, je t'en prie, qui es-tu? Ne sois pas plus dur que nous ne l'avons été à ton égard; puisse ton nom grandir dans le monde! »

Le feu bourdonna quelques minutes, et promenant sa pointe aiguë, il fit ouïr un murmure :

« Cette flamme se tairait immobile, si je croyais répondre à un être, dont les yeux doivent revoir le soleil.

« Mais si j'ai ouï la vérité, aucun vivant ne sort de l'abîme; je te répondrai donc sans redouter le déshonneur.

« D'abord homme de guerre, je devins cordelier, pour sanctifier ma vie. J'aurais accompli mon vœu, sans le grand pontife, auteur de ma rechute. Maudit soit-il!

« Tant que je gardai l'enveloppe dont me vêtit ma mère, mes œuvres eurent l'astuce du renard, et non l'audace du lion.

« Je connus tout lac de ruse, toute voie obscure; ma science dans l'art de la fraude porta mon nom jusqu'aux limites du globe.

« A l'âge où chacun devrait plier la voile et rouler le cordage, je pris en dégoût mes plaisirs de la veille. Repentant, je confessai mes erreurs. Malheureux! j'aurais sauvé mon âme!....

« Le prince de nouveaux pharisiens [4] guerroyait alors près de Latran, non avec les Sarrasins ou les juifs, mais avec les chrétiens;

« Car nul d'entre ses ennemis n'était allé conquérir la ville d'Acre ou commercer dans les domaines du soudan.

« Ce pontife ne respecta ni en lui, l'auguste ministère et les ordres sacrés, ni en moi, le cordon qui rendait ses pénitents plus maigres que ceux d'aujourd'hui.

« Constantin, dans les monts de Socarte, alla demander la guérison de sa lèpre à Sylvestre [5];

« Ainsi le prince de l'Eglise m'appela, pour le guérir de sa fièvre orgueilleuse.

[1] L'Athénien Pérille avait fondu pour Phalaris le taureau d'airain : en récompense, l'artiste subit le premier essai de son invention.

[2] Pour comprendre ce passage, il faut supposer que précédemment Virgile et Ulysse se sont entretenus en grec, comme nous l'avons indiqué aux notes du chant précédent, et que, pour finir l'entretien, ces mots ont été dits en italien lombard par le poète de Mantoue : *Issa ten va, piu non t'adizzo* (voyez la note 1 du chant XXIII); c'est pourquoi Virgile dit plus loin : *Parla tu, questi è latino* : c'est-à-dire, il est inutile que je lui parle en grec; lui, Romagnol, comprendra ton italien toscan. L'anachronisme n'est pas aussi marqué que celui qui a été signalé plus haut (chant 1er, notes).

[3] Cet esprit est le comte Guido de Montefeltro, vaillant chevalier, qui prit dans sa vieillesse l'habit de franciscain, mourut et fut enseveli dans le couvent d'Assise. Le mont Feltro est en effet situé entre le duché d'*Urbin*, qui touche à l'Adriatique, et les montagnes de la Toscane où le *Tibre* prend sa source.

[4] L'*aigle de Polenta* est Guido Novella da Polenta, qui portait dans ses armes un aigle mi-parti d'argent et de gueules en champ d'azur et d'or, métal sur couleur et couleur sur métal. Il fut père de la célèbre Françoise, et c'est ce même seigneur de Ravenne qui rendit à Dante, son hôte, les derniers honneurs.

[5] Le *lion vert* est, d'après ses armes, Cinibaldo Ordelafi, qui, à la tête des habitants de Forli, avait repoussé une troupe nombreuse de Français appelée par Martin IV.

[1] Malatesta père, seigneur de Rimini, et Malatestino son fils, possesseur du château de *Verruchio*, avaient mis à mort *Montagna*, chef des Gibelins à Rimini.

[2] La cité de Faenza, près du *Lamone*, et celle d'Imola, près du *Santerno*, avaient pour gouverneur Mainardo Pagani, célèbre par son inconstance politique, dont les armes portaient un lionceau d'azur en champ d'argent.

[3] La ville de Cézène, baignée par le Savio.

[4] Boniface VIII, alors en guerre avec les Colonna, maîtres de *Palestrina*, non loin de Latran.

[5] Cette guérison, opérée par le solitaire *Sylvestre*, est l'origine de la donation prétendue faite aux papes par Constantin. Voyez la note dernière du chant XIX.

« Il invoqua mes conseils ; je me tus, car ses discours me semblaient inspirés par l'ivresse.

« Il ajouta : Délivre ton cœur de tout scrupule, je t'absous d'avance ; enseigne-moi à détruire les remparts de Palestrina.

« Suivant ma volonté, j'ouvre et ferme le ciel, tu le sais. Je possède les deux clefs dont mon prédécesseur n'apprécia point l'usage. »

« Ces arguments spécieux m'éblouirent, et craignant davantage le silence : O mon père, dis-je, puisque tu m'absous de la faute où je vais tomber, écoute :

« Promets beaucoup, tiens peu, tu triompheras du haut de ton siége sublime. »

« A ma mort, saint François vint me réclamer ; un des noirs chérubins lui cria : « Ne me le ravis point, ne me fais pas tort.

« Il doit être englouti avec mes esclaves ; il a donné un frauduleux conseil. Depuis ce temps, je le tiens par les cheveux.

« On ne peut absoudre celui qui ne se repent pas ; le repentir et le choix du mal renferment une contradiction inadmissible. »

« O trois fois malheureux ! lorsqu'il me saisit en ajoutant : » Tu ne me croyais pas si bon logicien. »

« Il me traîna devant Minos ; le juge tordit huit fois sa queue autour de ses flancs, et la mordit avec rage :

« Ce pécheur appartient au cercle de feu ! » rugit-il. Voilà pourquoi je suis perdu ici, et pourquoi je vais triste sous un tel vêtement. »

Lorsqu'il eut terminé sa confession, la flamme gémissante s'éclipsa en tournant, et en agitant sa corne aiguë.

Mon guide et moi, nous atteignîmes, au bout du rocher, l'autre arche du pont sous laquelle se creuse le neuvième giron ;

Là, sont punis les artisans de discordes.

—

CHANT XXVIII.

Neuvième vallée du huitième cercle. — *Les schismatiques et les chefs de secte.*

De même qu'ils ont divisé la chrétienté, ces grands coupables voient leurs membres séparés du corps. Par une belle suite de comparaisons, le débat du chant peint l'énormité du carnage dans lequel sont enveloppés non-seulement les sectaires chrétiens, mais les fondateurs de religions, comme Mahomet, et ceux qui allument les guerres civiles.

Quelles peintures multipliées, ou quelle prose libre décriraient tout le sang et toutes les plaies offertes à ma vue !

Aucune langue ne peut, sans l'affaiblir, exprimer ce que l'esprit ose à peine comprendre.

Rassemblez à la fois ceux dont le sang attrista les champs fortunés de la Pouille, si disputés par les Romains dans la guerre punique ;

Guerre implacable, où il se fit, comme le rapporte le véridique Tite-Live, une ample moisson d'anneaux de chevaliers [1] ;

Et ceux qui sentirent la douleur des amères blessures, pour s'être armés contre Robert Guiscard [2] ;

Et ceux dont on recueille encore les ossements à Ceperano, où chaque Apulien fut traître [3], et au val de Tagliacozzo, où le vieil Alard vainquit sans armes [4].

Cet amas de membres tronqués et saignants n'égalera point le hideux spectacle de la neuvième fosse.

Le vin, s'échappant d'une tonne défoncée, jaillit à flots moins abondants que le sang ne coulait d'un spectre fendu depuis le menton jusque sous le ventre.

Ses entrailles pendaient sur ses jambes ; on voyait son cœur palpiter, et le triste sac, où le résidu des aliments se transforme.

Et le fantôme s'entr'ouvrant la poitrine : « Vois comme je me déchire ! »

« Vois le piteux état de Mahomet. Ali [5] me devance, tout en pleurs, le visage ouvert depuis le menton jusqu'au crâne.

« Les autres coupables, errants ici, ont semé sur la terre le schisme et le scandale ; ils sont fendus de la sorte, en punition.

« Un démon nous escorte, et rouvre éternellement nos cruelles blessures, avec le tranchant de son épée.

« Quand nous avons achevé le cercle du chemin douloureux, nous reparaissons devant lui ; nos plaies fermées ruissellent de nouveau sous l'acier.

« Mais, toi, qui t'amuses peut-être sur le roc, pour retarder la peine acquise à tes fautes, apprends-nous ton origine. »

— Et mon maître : « La mort ni le péché ne l'amènent dans les supplices ; il vient seulement mesurer leur épreuve.

« Moi, ombre d'entre les morts, je dois le conduire de giron en giron, par le profond enfer ; mes paroles te déclarent la vérité. »

A ces mots, plus de cent damnés, s'arrêtant dans la

[1] Après la bataille de Cannes (216 av. J.-C.), les soldats d'Annibal remplirent trois boisseaux avec les anneaux des chevaliers romains qui avaient péri les armes à la main.

[2] Le Normand *Robert Guiscard* s'empara en 1059 de la Pouille et de la Calabre.

[3] A la bataille de *Ceperano*, en 1265, entre Mainfroi et Charles d'Anjou, les soldats du premier lâchèrent pied et furent taillés en pièces.

[4] A *Tagliacozzo*, en 1268, où Charles d'Anjou vainquit Conradin, le vieil Alard, chevalier, qui revenait de la Terre-Sainte, contribua beaucoup au succès de la journée.

[5] *Ali*, cousin et gendre de Mahomet, le quatrième calife, proclamé en 655, eut à lutter contre Moavial, chef de la famille des Ommiades, qui fit assassiner son rival ; de là vint le schisme musulman entre les *sunnites*, partisans des Ommiades et admettant la tradition, comme les Turcs, et les *schiites*, partisans d'Ali, se tenant à la lettre du Coran, comme les Persans.

Paris — Imp. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16.

fusse, me regardèrent, et, dans leur surprise, ils oublièrent leur martyre.

« — Toi qui reverras peut-être bientôt le soleil, dis à frère Dolcino [1] d'amasser des vivres, et de ne pas se laisser envahir par la neige, s'il ne veut tôt me suivre;

« Sans la famine et la neige, le Novarais en triomphera difficilement. »

Cela dit, Mahomet, qui avait suspendu sa marche pour me parler, s'éloigna d'un pied rapide.

Un autre, à la gorge percée, dont le nez était coupé jusqu'aux sourcils, n'ayant plus qu'une oreille, m'examinait, immobile d'étonnement.

Il ouvrit sa bouche vermeille de sang et m'adressa cette allocution : « Toi, qu'aucune souillure n'amène ici-bas, je t'ai vu sur la terre latine, si une fausse ressemblance ne m'abuse.

« Souviens-toi de Pierre de Medicina [2], lorsque tu retourneras dans la douce plaine, qui décline de Vercelli à Marcabo [3].

« Avertis les deux meilleurs citoyens de Fano, messires Guido et Angiolello, car si notre prescience n'est pas vaine,

« Ils seront précipités de leur barque, et noyés près de la Cattolica, par la trahison d'un lâche tyran.

« Jamais, de Chypre jusqu'à Majorque, Neptune n'a vu commettre un si noir attentat par les forbans ou la race des Grecs.

« Ce traître, à l'œil unique, gouverne la contrée où l'un des compagnons de mes tortures voudrait n'avoir point vécu.

« Il les invitera tous deux à une conférence [4] et les dispensera désormais d'offrandes pieuses pour adoucir le vent de Focara. »

— Et moi : « Pour que j'accomplisse ta prière, désigne celui auquel fut tant amer l'aspect de ce pays. »

Pierre de Medicina porta la main à la bouche d'un des condamnés et la lui ouvrit, en criant : « Le voilà ! mais il est muet. »

Et sa main désignait le tribun [5] qui, chassé de Rome, étouffa le doute au cœur de César par cette maxime : Pour l'homme préparé, attendre est toujours fatal.

[1] *Fra Dolcino* prêchait dans les montagnes du Novarais : il enseignait, dit-on, la communauté des biens et des femmes; mais c'est là une accusation qui a été lancée contre tous les sectaires. Il fut pris par l'évêque de Bénévent (le Novarais) et brûlé vif avec sa femme à Novare en 1305.

[2] *Pierre de Medicina*, Bolonais, sema la discorde entre le peuple et les nobles, entre le comte Guido de Polenta de Ravenne et Malatestino de Rimini, représenté plus loin comme un *tyran félon* et un assassin.

[3] Les plaines de la Lombardie s'étendent de *Verceil* à *Marcabo*, château aujourd'hui en ruines, à l'embouchure du Pô.

[4] La *Cattolica* est un château situé entre Rimini et Pezaro, contre lequel soufflent les vents de la haute montagne de Focara.

[5] *Curion*, qui décida César à passer le Rubicon. *Tolle moras, nocuit semper differre paratis*, lui fait dire Lucain dans sa Pharsale (liv. I, 281); c'est-à-dire : « Plus de retards : ils ont toujours nui aux hommes prêts à l'action. »

Comme il me semblait épouvanté, avec sa langue tranchée dans le gosier, Curion autrefois si hardi en paroles !

Une autre ombre, les deux mains tronquées, levait ses moignons dans l'air sombre; le sang découlait sur sa face, toute noire de ses gouttes.

Il criait : « Souviens-toi aussi de Mosca [1]. Hélas ! c'est moi qui ai dit : Le commencement veut la fin [2] : Semence d'où sortit le malheur de la Toscane. »

« — Et la ruine de ta race, » ajoutai-je. L'ombre, amoncelant dans sa pensée douleur sur douleur, s'enfuit comme frappée de délire.

Je continuai d'observer la triste volée; écoutez ce que je n'oserais redire sans le témoignage de ma conscience;

La conscience, ferme compagne, sous l'armure de sa pureté, fortifie l'homme sincère.

Je vis, et il me semble toujours le voir, un corps sans tête marcher, avec le reste du troupeau lugubre;

Il tenait à la main, comme une lanterne, sa tête coupée, et la tête nous regardait, gémissant : « Hélas ! »

Le corps s'éclairait de cette lampe. Ils étaient doubles en un et un en deux. Comment ce prodige! Dieu le sait.

L'ombre, arrivée au pied du pont, élevant sa tête avec son bras, pour nous mieux faire entendre sa parole :

« Contemple mon tourment cruel, toi qui, respirant, viens visiter les morts.

« Juge s'il existe une affliction plus désolante ! Si tu veux parler de moi dans le monde, je fus Bertrand de Born, mauvais conseiller du roi Jean [3].

« J'armai le père et le fils l'un contre l'autre; Achitophel n'excita point, par des traits plus perfides, Absalon contre David [4].

« J'ai divisé ceux que la nature avait unis; pour châtiment, je porte mon cerveau divisé de son principe, qui reste dans ce tronc.

« Ainsi le talion s'exécute en ma personne. »

[1] *Mosca* degli Uberti prononça, dans un conseil de famille, la phrase citée : *Capo ha cosa fatta*, et décida ainsi la mort de Buondelmonte, qui fut poignardé parce qu'il avait abandonné une parente des Amidei pour épouser une Donati. Ce meurtre fit éclater la guerre entre les Guelfes et les Gibelins.

[2] *Cosa fatta capo ha*, litt. : chose faite a tête (prov. ital.). (*Note du trad.*)

[3] *Bertrand de Born*, brave chevalier français, gouverneur de Hautefort, et en même temps troubadour, suscita par son caractère impétueux de nombreuses dissensions : il vécut longtemps près du prince *Jean*, depuis roi d'Angleterre et dès 1176 roi d'Irlande, et l'excita contre son père Henri II.

[4] Voyez le deuxième livre des Rois, ch. XVI, 21.

CHANT XXIX.

DIXIÈME VALLÉE DU HUITIÈME CERCLE. — *Les charlatans et les faussaires.*

La lune, sous les pieds des voyageurs partis à l'aurore précédente, marque la douzième heure écoulée du nouveau jour. Notre poète hésite à quitter la vallée sanglante; il s'attendrit sur un de ses parents qu'il y aperçoit: triste fruit des guerres civiles! Mais son guide l'entraîne sur la hauteur d'où l'on découvre un autre gouffre: de là il entend les gémissements des suppliciés et sent la puanteur de leurs plaies. Descendu plus bas, il reconnaît que les faussaires y sont punis par d'horribles maladies. Deux de ces malheureux lui racontent leur histoire.

Cette foule innombrable, ces tortures sans fin, avaient enivré mes yeux; j'aurais voulu m'arrêter pour donner cours à mes larmes.

Mais Virgile : « Que regardes-tu? pourquoi toujours contempler là-bas les ombres tristes et mutilées?

« Tu n'as point témoigné la meme stupéfaction dans les autres bolges; espères-tu compter les âmes saignantes? Songe que la vallée embrasse vingt-deux milles de tour.

« Déjà la lune est sous nos pieds. Le temps accordé à notre pèlerinage s'abrége; bien d'autres tableaux te restent à voir. »

« — Si tu avais remarqué le motif de mon examen, répondis-je, tu m'aurais sans doute permis de m'arrêter encore. » Mon guide s'éloignait, tandis que je lui parlais en le suivant.

J'ajoutai : « Dans cet antre, sur lequel je fixais mes regards, un des esprits de mon sang, je crois, pleure sa faute par une expiation cruelle. »

Et le maître : « N'attendris pas plus longtemps ta pensée sur cette ombre : qu'elle demeure où l'a placée le juge.

« Je l'ai vue, au pied de l'arche, te désigner et te menacer vivement du doigt, et je l'ai ouïe nommer Geri del Bello [1].

« Le destin du gouverneur de Hautefort absorbait tes réflexions; tu n'as regardé où elle se tenait qu'après son départ. »

Et moi : « Son trépas violent n'a encore été vengé par aucun de nous, solidaires de l'opprobre.

« Voilà pourquoi elle se montre si dédaigneuse, et se retire sans me parler; je l'en estime et l'en plains davantage. »

Nous discourûmes de la sorte jusqu'au premier roc, d'où l'on apercevrait jusqu'au fond l'autre vallée, s'il y avait plus de clarté.

Lorsque nous fûmes parvenus au-dessus du dernier cloître de Malebolge, notre vue dominait l'enceinte où ses reclus se lamentent.

Mille cris déchirants, comme autant de flèches de fer, me perçaient le cœur; je couvris mes oreilles avec mes mains pour ne pas les entendre.

Si l'on réunissait dans une seule fosse, pendant la canicule, les malades des hôpitaux de Valdichiana [1], des Maremmes et de la Sardaigne;

Ils offriraient un égal réceptacle de douleurs, et le bolge immonde exhalait une odeur semblable à celle des membres gangrenés.

Nous descendîmes à gauche, sur le dernier bord de la vaste roche; de là mon regard pénétra le fond.

L'infaillible justice, ministre du haut monarque, y punit les faussaires inscrits sur son livre.

Grande désolation remplit Egine [2], quand le peuple mourant buvait dans l'air le poison de vapeurs malignes, et les animaux périrent jusqu'au plus petit ver;

Les nations antiques, suivant le récit des poètes, se renouvelèrent par la semence des fourmis, tant fut terrible ce fléau.

Plus triste cependant le spectacle des esprits, dont les monceaux épars languissaient dans la vallée obscure.

L'un gisait sur le ventre, l'autre sur les épaules d'une ombre voisine; ceux-ci rampaient à travers le funèbre chemin.

Nous marchions pas à pas, en silence, regardant, écoutant ces malades, trop faibles pour se soutenir.

J'en vis deux, assis, appuyés l'un sur l'autre, comme l'on appuie, pour les chauffer, tourtière sur tourtière; ils avaient le corps tout maculé de croûtes.

Et jamais je n'ai vu valet, attendu par son maître, ou veillant malgré lui, promener l'étrille aussi vite que ces ombres promenaient leurs ongles sur leur peau;

Elles y enfonçaient sans relâche, avec furie, leur morsure pour calmer des aiguillons irrésistibles.

Et leurs ongles arrachaient les croûtes de la lèpre, comme le couteau arrache les écailles du scarre, ou celles plus larges d'un autre poisson.

Mon guide à l'un d'eux : « O toi, qui détruis, comme avec des tenailles, les tissus de ta peau,

Enseigne-moi, s'il y a quelque Latin parmi vous? Puisse ton ongle suffire à ton labeur éternel! »

— Le condamné pleurant : « Reconnais deux Latins dans nos deux ombres déformées. Qui es-tu, toi, dont la bouche nous interroge? »

— Et mon guide : « Un esprit descendu avec un vivant, de degré en degré; je dois lui dévoiler l'enfer. »

[1] *Geri del Bello*, parent de Dante du côté maternel, homme turbulent, fut assassiné par un des Sacchetti : sa mort ne fut vengée que trente ans après par Cione del Bello, son neveu. — Le gouverneur de Hautefort est Bertrand de Born. Voyez la fin du chant précédent.

[1] Vallée de Toscane, dont le nom est tiré du marais de *Chiana*, entre Arezzo, Cortone, Chiusi et Montepulciano. — Les Maremmes s'étendent de Pise à Sienne.

[2] L'île d'*Egine*, ravagée par une peste cruelle sous le règne d'Eacus, fut repeuplée, selon la fable, par des fourmis changées en hommes qu'on appela Myrmidons.



Les deux ombres, et beaucoup d'autres, qui avaient entendu les paroles de Virgile, changèrent d'attitude, et m'examinèrent avec un tremblement.

Et le bon maître se rapprochant de moi : « Dis-leur ce qui te plaît. » Je profitai de sa permission.

« Que votre souvenir perpétué dans le monde, où habite d'abord l'âme humaine, vive sous plusieurs soleils !

« Apprenez-moi vos noms et votre pays. Ne craignez point de me parler, malgré votre insupportable et honteuse torture. »

— Et l'une des ombres : « Je suis d'Arezzo [1]. Albert de Sienne me fit jeter dans les flammes. Toutefois une autre cause m'a plongé ici-bas.

« Je m'étais, en plaisantant, vanté de savoir voler dans les airs; par une curiosité aveugle, il exigea que je lui apprisse ma science.

« Comme je ne pus le rendre un Dedale, il me fit ardre [2] par celui qui l'appelait son fils.

« Pour avoir pratiqué l'alchimie sur la terre, je suis voué par Minos, l'infaillible juge, à souffrir dans le dernier des dix cercles. »

— Et moi au poële : « Fut-il jamais nation plus vaine que la gente siennoise ! Non, certes, pas même la nation française. »

— L'autre lépreux, m'ayant ouï, répondit à mes paroles : « Otes-en Stricca, si modéré dans ses dépenses...

« Et Nicolo, qui découvrit le premier l'usage luxueux du clou de girofle, dans le jardin où germe cette graine.

« Otes-en la société dans laquelle Caccia d'Asciano dissipa ses vignes et ses bois, et l'Abbagliato déploya son jugement [1].

« Regarde-moi en face, afin de connaître l'esprit animé des mêmes sentiments contre les Siennois.

« Je suis l'ombre de Capocchio [2], qui falsifia les

[1] Griffolino d'*Arezzo*, qui parle ici, fut condamné au feu par l'évêque de Sienne, père naturel d'*Albert*.

[2] *Ardre*, l'un de ces vieux mots qu'il serait bon de remettre en cours, surtout littérairement, pour rendre à la langue ses pittoresques filons natifs, trop sacrifiés par le didactisme. (*Note du trad.*)

[1] Ce passage est une ironie dirigée contre les Siennois en général et nominativement contre quatre d'entre eux qui se ruinèrent par leur luxe.

[2] Le Siennois *Capocchio* avait étudié la physique et l'his-

métaux par le secours de l'alchimie. Si je t'ai bien envisagé,

« Tu dois te le rappeler, je fus un singe habile. »

—

CHANT XXX.

Suite de la dixième vallée du huitième cercle. — *Les trompeurs et les faux-monnayeurs.— Maître Adam.*

Par une longue comparaison tirée des fureurs d'Athamas et d'Hécube, le poète peint vivement la rage avec laquelle ces nouveaux damnés, coupables de s'être donnés pour ce qu'ils n'étaient pas, poursuivent les autres faussaires. Ceux-ci sont en même temps hydropiques et tourmentés par la soif. Dante, ayant écouté avec trop de curiosité une dispute triviale entre un des agresseurs et celui qu'il persécute, est justement blâmé par son guide qui l'entraîne. Le poète s'excuse ainsi adroitement d'avoir baissé un moment le ton de ses vers.

Lorsque Junon était jalouse de Sémelé, maintes fois elle déchaina sa haine contre le sang thébain.

Athamas tomba en démence par la colère de la déesse; comme sa femme venait à sa rencontre, portant dans ses bras leurs deux enfants [1], il cria :

« Tendons les filets pour prendre la lionne et les lionceaux. » Et il saisit, dans ses impitoyables serres, l'un de ses fils nommé Léarque.

Après l'avoir fait tournoyer en l'air, il le brisa contre une roche, et la mère se noya dans l'Océan avec son second fardeau.

La fortune abattit la grandeur des Troyens, dont la puissance osait tout, et renversa d'un seul coup le royaume avec le souverain.

Hécube triste, misérable et captive, après avoir vu Polyxène morte, trouva son Polydore gisant sur la grève marine;

Dans sa douleur forcenée, la malheureuse aboya comme une chienne, tant cette douleur lui avait bouleversé l'esprit.

Mais ni Thébains furieux, ni Troyennes, ni êtres humains ou brutes ne furent aiguillonnés par la rage, autant que deux ombres blafardes et nues.

Ces deux ombres couraient en mordant, comme le porc échappé de son étable.

L'une d'elles sauta sur Capocchio, le mordit violemment à la nuque, et lui fit gratter avec son ventre le sol raboteux.

L'Arétin tremblant me dit : « Ce démoniaque est Gianni Schicchi [2]; sa rage meurtrit de la sorte ses compagnons. »

— Et moi : « Si l'autre damné ne vient pas lacérer ta chair par ses morsures, apprends-moi son origine, avant qu'il disparaisse. »

— Et l'Arétin : « C'est l'âme antique et scélérate de Myrrha, devenue l'amante de son père, par un criminel dérèglement de l'amour.

« La fille du roi de Chypre emprunta une forme étrangère pour accomplir son crime, comme celui qui la devance.

« Il se déguisa pour obtenir la reine du haras, et se fit passer pour Buoso Donati, testant avec toutes les cérémonies légales. »

Sitôt que les deux hydrophobes n'occupèrent plus mon attention par leur présence, j'examinai les autres esprits méchants.

Un réprouvé ressemblait à un luth, depuis la tête jusqu'au milieu du corps; c'était la pesante hydropisie;

Ce mal dont l'effet, dénaturant l'humeur, disproportionne les membres et rompt l'accord du visage et du ventre.

Ce mal lui tenait les lèvres ouvertes, comme la soif à un phtysique dont une lèvre monte et l'autre s'abaisse, et il articula ces mots :

« O vous! qui ne souffrez, j'ignore pourquoi, aucune peine dans le monde délétère, considérez l'infortune de maître Adam [1].

« J'ai vécu au sein de l'abondance, et rassasié de biens, selon mes desirs; aujourd'hui, hélas! j'envie une goutte d'eau.

« Les petites sources, ruisselantes des vertes collines de Casentin jusqu'à l'Arno, sont toujours là devant mes yeux, avec leurs lits d'une molle fraîcheur.

« Leur image, enchanteresse et amère, me dessèche plus que le mal imprimé sur ma figure décharnée.

« La rigide justice, dont je sens les aiguillons, me châtie par le lieu de mes prospérités coupables, pour m'arracher davantage de soupirs.

« Près de ces ruisseaux clairs, fleurit Romena, où j'ai falsifié la monnaie marquée aux emblèmes de Jean-Baptiste; pour cela mon corps fut consumé là-haut.

« Ah! si j'apercevais les âmes perverses de Guido, d'Alexandre et de leur frère [2], je n'échangerais pas leur vue contre la fontaine de Branda [3].

toire naturelle avec Dante : il employa ses talents à fabriquer de la fausse monnaie.

[1] Ino, femme d'Athamas, et son second fils Mélicerte, furent adorés comme des divinités de la mer sous les noms de Leucothoé et de Palémon ou Portunus.

[2] Ce *Jean Schicci*, qui tourmente Capocchio, était de la famille des Cavalcanti de Florence : il avait le talent de contrefaire tout le monde. Par complaisance pour son ami Simon Donati, Jean testa sous l'apparence et au nom de Buoso Donati, parent de Simon et mort sans testament. La récompense de cet acte fut une jument de grand prix nommée la *Donna della Torma*. Cette anecdote peut avoir fourni à Regnard l'idée de son légataire universel.

[1] *Maître Adam*, monnayeur de Brescia, falsifie, d'intelligence avec les trois comtes de *Romena*, les florins de Florence qui portaient d'un côté l'effigie de saint Jean-Baptiste, patron de cette ville, et de l'autre une fleur de lis. Il fut condamné au feu.

[2] *Guido* et *Alexandre* sont deux comtes de Romena cités dans la note précédente. Plusieurs commentateurs disent que le troisième s'appelait *Aghinolso*. Mais ce prétendu nom ne serait-il pas plutôt une altération de la phrase italienne : *Oggi no l'so*, « Aujourd'hui on l'ignore? »

[3] *Fonte Branda*, à Sienne, donne son nom à une des portes de la ville.

« Une d'elles habite déjà notre bolge, si les ombres furieuses, parcourant son enceinte, ont dit vrai ; moi, je ne puis la voir, car j'ai les membres enchaînés.

« Que ne suis-je du moins assez léger pour avancer d'une ligne par siècle ! je me serais mis en route.

« Je l'aurais cherchée, à travers toute cette race putride, dont le gouffre a onze milles de circuit et un demi-mille de large.

« Par eux j'ai déchu dans la troupe maudite; ils m'ont entraîné à battre des florins mêlés de trois carats d'alliage. »

— Moi à lui : « Quel couple misérable, couché à ta droite, fume comme une main mouillée pendant l'hiver ! »

— Et lui : « Son immobilité paraît éternelle; depuis ma chute dans cette anfracture, il n'a fait aucun mouvement; tel je l'ai trouvé, tel il demeure.

« La première est la fourbe, accusatrice de Joseph [1]; l'autre, le fourbe Sinon, ce Grec de Troie; dans leur fièvre aiguë, ils exhalent une vapeur fétide. »

Et le dernier, chagriné sans doute de s'entendre nommer aussi obscurément, frappa du poing la panse durcie de l'hydropique;

Elle résonna comme un tambour, et maître Adam lui frappa le visage avec son bras, qui ne me parut pas moins dur, en lui disant :

« Malgré la pesanteur de mes membres immobiles, j'ai le bras encore délié pour un tel exercice. »

— Et l'autre : « Quand tu allais au bûcher, tu ne l'avais pas aussi leste; mais tu l'avais plus vif quand tu battais monnaie. »

— Et l'hydropique : « Tu ne rendis pas un si véridique témoignage, lorsqu'à Troie on te demanda la vérité. »

— Et le fiévreux : « Si j'ai dit faux, toi, tu as falsifié le coin. Je suis là pour une seule faute, et toi pour plus que nul autre démon. »

— Et l'ombre au ventre gonflé : « Souviens-toi du cheval de bois; parjure, sois puni par ta renommée; le monde te connaît. »

— Et le Grec : « Sois puni par la soif qui te dessèche la langue, et par l'onde infecte qui élève ton ventre comme une barrière devant tes yeux. »

— Alors le monnayeur : « Ta bouche ne s'ouvre que pour l'injure, selon ta coutume; si la soif brûle ma langue et si l'humeur me gonfle, toi, écoute :

« Tu es dévoré par un feu intérieur; le vertige trouble ta tête; tu lècherais avidement, sur la moindre invitation, le miroir de Narcisse [2]. »

J'étais absorbé par leur dispute. Le maître me réprimanda sévèrement. J'en éprouvai une honte, vivante dans ma mémoire.

Semblable à l'homme qui rêve de malheur, et, en rêvant, souhaite rêver, pour que cela soit comme un songe vain;

Je demeurai sans paroles, malgré mon désir, et sans le croire, je balbutiais des excuses.

— Et le maître : « Chasse ta tristesse; moins de confusion laverait une faute plus grave

« Rappelle-toi que je me tiens toujours à ton côté, quand le hasard t'amènera devant ces ignobles querelles;

« Il est bas de prêter l'oreille à de si vils accents. »

—

CHANT XXXI.

NEUVIÈME CERCLE. — *Les Géants.*

Nous ne voyons encore que l'extérieur du cercle, gardé par des géants pareils à des tours, dont les membres inférieurs disparaissent dans le puits. Ce sont les hommes de l'antiquité célèbres par leur taille immense : un d'entre eux saisit Virgile auquel Dante s'accroche, et il les dépose tous deux au fond du gouffre.

Blessé par ce langage austère, mes joues avaient changé de couleur; la même voix fut mon médecin.

Telle, suivant une tradition, la lance d'Achille et de son père avait le don de guérir ses propres blessures [1].

Abandonnant cette vallée malheureuse, nous marchions en silence sur le bord qui l'environne.

Là, régnait un morne crépuscule, dont la vue ne pouvait percer le bandeau. Soudain retentit le son d'un cor.

Sa fanfare eût étouffé le grondement du tonnerre. Je dirigeai mes regards vers le point d'où partait le son redoutable.

Moins terrible sonna le cor de Roland, après la fatale déroute où Charlemagne perdit le fruit d'une sainte entreprise [2].

J'élevai la tête et crus découvrir de hautes et nombreuses tours. « Maître, dis-je, quelle est cette ville ! »

— Et lui : « Les ténèbres t'abusent : presse ta marche. Tu jugeras dans peu combien la distance égare ta vue. » Et me prenant la main avec affection :

— « Sache-le toutefois, afin d'être moins surpris; ce ne sont point des tours, mais des géants, plongés dans l'abîme de la ceinture aux pieds. »

Quand se dissipe le brouillard, l'œil démêle par degré les objets voilés sous l'obscure vapeur;

[1] La femme de Putiphar, que les Arabes appellent Zuleika.

[2] *Le Miroir de Narcisse*, une fontaine, selon la fable bien connue de Narcisse et d'Écho dans les Métam. d'Ovide.

[1] La lance d'Achille blessa Télèphe et ensuite le guérit. (Métam. XII, 112).

[2] Les romanciers du Xe siècle, suivis par l'Arioste, racontent qu'à la bataille de Roncevaux, Roland, accablé par le nombre, fit retentir le son de son cor : Charlemagne l'entendit à huit lieues de distance. Dante nomme l'expédition du grand empereur une guerre sacrée, *santa gesta*, parce qu'elle avait pour but de chasser les Sarrasins de l'Espagne.

De même, à mesure que je perçais l'air épais et nébuleux, en approchant vers le bord du puits, mon erreur s'évanouit, et l'effroi me gagna.

Pareil à Montereggione [1] hérissant de tours son enceinte arrondie,

Le puits se couronnait des horribles figures de la race titanienne, que Jupiter tonnant menace encore du haut du ciel.

Je distinguais la face, le buste, une partie du ventre et les deux bras de l'un des géants.

La nature a sagement oublié l'art d'engendrer de tels monstres, et de fournir à Mars de semblables exécuteurs.

Si elle nourrit sans repentir les éléphants et les baleines, l'observateur sagace y reconnaîtra le témoignage de sa prudence équitable;

Car, contre la subtilité de l'esprit, jointe à la puissance et à la méchanceté, ne saurait se défendre la race humaine.

La tête du colosse me parut égale en grosseur à la pomme de pin qui orne l'église romaine de Saint-Pierre [2]; le reste des membres était en proportion.

Quoique sa stature fût cachée depuis le tronc jusqu'aux pieds, la rive en laissait voir assez pour défier trois Frisons d'atteindre à ses cheveux [3].

Je comptais trente grandes palmes de la margelle du puits, jusqu'à l'endroit où l'homme agrafe son manteau.

« *Raphel maï Amech zabi almi* [4], » rugit la bouche sauvage, rebelle à de plus doux cantiques.

— Et mon guide : « Ame stupide, soulage-toi par ton affreuse symphonie, quand t'agite la colère, ou une autre passion.

« Cherche à ton cou, esprit de chaos; tu y trouveras la solide lanière où pend ton cor, sur ton énorme poitrine. »

Et à moi : « Le Titan s'accuse lui-même. C'est Nembrod, dont la folle entreprise a produit la confusion des langues.

« Ne perdons point nos paroles dans le vide; le langage humain lui est aussi inconnu que le sien l'est aux mortels. »

En détournant vers la gauche, à la distance d'un trait, nous aperçûmes un second géant, plus féroce et plus monstrueux.

Quel maître a pu le garotter!... Son bras droit était lié par derrière, l'autre par devant.

Une chaîne l'enlaçait, depuis le cou jusqu'à la partie découverte, et se repliait jusqu'à cinq fois autour de sa taille.

« Le superbe, me dit mon guide, a voulu éprouver son pouvoir contre le Jupiter suprême; voilà sa juste récompense.

« Il se nomme Ephialte. Son audace éclata dans la guerre où les Titans effrayèrent les dieux; ses bras qui frappaient, il ne les remuera plus. »

— Et moi au sage : « Me serait-il permis de mesurer avec mes yeux le colossal Briarée? »

Virgile à moi : « Tu verras proche d'ici Antée; il est libre, et s'exprime d'une manière intelligible.

« Son aide nous transportera dans le dernier giron du mal. Quant à Briarée, il est chargé de chaînes, et d'un aspect plus féroce encore qu'Éphialte [1]. »

Le foudroyé s'agita soudain; jamais tremblement de terre ne secoua une tour avec tant de violence.

L'épouvante de la mort me saisit plus que jamais, et j'aurais succombé à ma peur, sans la vue des fortes chaînes du géant.

Plus loin, en marchant, nous arrivâmes près d'Antée, dont la stature dépassait le gouffre au moins de cinq brasses.

« Toi qui dépouillas mille lions dans la vallée heureuse où la fuite d'Annibal et de son armée dota Scipion d'une noble gloire, daigne m'entendre.

« Selon la renommée, ta présence aurait assuré la victoire à tes frères dans l'effrayant combat.

« O géant! veuille nous déposer dans le lieu où le froid pétrifie le Cocyte. Ne me renvoie ni à Tytie, ni à Typhée.

« Celui que j'accompagne peut donner ce qu'ici l'on désire; il répandra ton nom dans le monde où il vit pour de longs jours, si la grâce ne l'appelle avant son temps.

« Baisse-toi donc, et ne tords pas le visage. » Ainsi parla Virgile, et le géant étendit vite sur mon guide sa main, dont Hercule sentit la formidable étreinte.

Et le maître : « Approche pour que je te prenne. » Nous ne formâmes plus qu'un seul fardeau, lui et moi

[1] *Montereggione*, château-fort de la république siennoise, entre Sienne et Stragia, était environné de hautes tours.

[2] La pomme de pin, *la pina*, citée ici par Dante, ne doit pas être confondue avec la boule placée beaucoup plus tard sur le dôme de Saint-Pierre; cette pomme de pin, qui était de bronze, débris du paganisme, et suivant quelques-uns, venant du tombeau d'Adrien, ornait alors soit le campanile, soit une colonne placée sur les degrés du temple. Elle se trouve aujourd'hui dans les jardins du Vatican. On sait que la basilique actuelle fut commencée par Bramante et continuée par Michel-Ange, qui, à sa mort en 1564, laissa encore la coupole à terminer.

[3] La haute stature des *Frisons* était proverbiale, et aujourd'hui encore on trouve en Frise des hommes d'une taille très élevée.

[4] Ces mots barbares ont un aspect oriental; mais l'explication qu'en a donnée M. Lanci, déjà mentionné plus haut (ch. VII, note 1), nous semble très problématique. *Esalta lo splendor mio nell' abisso, siccome rifolgoro per lo mondo*, « Honore ma splendeur dans l'abîme, comme elle a brillé dans le monde », offre, comme traduction, un nombre de mots double du texte. C'est, dit M. Jourdain en pareil cas, une bien belle langue que le turc! Il est plus probable que ce vers est un mélange de mots forgés ou empruntés à différentes langues, pour rappeler l'entreprise de la tour de Babel, à laquelle travailla, prétend-on, Nemrod, fils de Chus; entreprise assimilée ici à celle des géants qui assaillirent l'Olympe. La Bible dit elle-même que, dans ces jours-là, il y avait des géants sur la terre (Genèse, VI, 4.)

[1] Toutes ces histoires de géants sont consacrées par la fable : il faut observer seulement que ce qui est relatif à Antée ne se trouve que dans la Pharsale (IV, 592 et suiv.)

Lorsqu'un nuage passe au-dessus, la Garisende semble prête à crouler, du côté où elle pencho [1].

Tel me sembla le colosse, tandis que je le regardais s'incliner : moment périlleux où j'aurais voulu suivre un autre chemin.

Mais il nous déposa légèrement au fond de l'abime, qui dévore Lucifer et Judas, et resta ainsi courbé quelques minutes ;

Et il se releva comme le mât d'un vaisseau.

CHANT XXXII.

PREMIÈRE ENCEINTE DU NEUVIÈME CERCLE. — *Vallées de Caïn et d'Anténor.*

Cette enceinte est d'abord divisée en deux vallées : dane la première, celle de Caïn, sont les traitres envers leur famille, fratricides, parricides, etc.; la seconde, celle d'Anténor, renferme lee traitres à leur patrie. Tons sont plongés dans un étang couvert d'une glace épaisse. Vers lee derniers tercets de ce chant, commence le terrible épisode d'Ugolin, qui continue dans le chant suivant.

Que n'ai-je des rhythmes âpres et rauques, comme il conviendrait au puits sombre, sur lequel pèsent tous les cercles de la douleur !

J'exprimerais mieux l'essence de ma pensée. Privé d'un tel secours, je ne me hasarde pas sans crainte à parler.

Décrire le centre de l'immense univers, ce n'est point un jeu ni l'œuvre d'un idiome dans l'enfance.

Vierges [2] qui aidâtes Amphion à ceindre Thèbes, secondez mes chants, pour que mon récit soit conforme à mon sujet.

Et toi, race maudite par dessus toutes, habitant le séjour dont la rude peinture terrifie, pourquoi n'étais-tu chèvre ou brebis sur le globe !

Quand nous fûmes déposés, plus bas que les orteils du géant, dans le fond du puits obscur, je considérai ses hautes murailles.

Des voix gémirent : « Veille sur ta marche ; prends garde que tes pieds ne heurtent les têtes de frères malheureux et torturés. »

Je me retournai. Sous mes pieds et à l'entour s'étendait un lac, rendu par la gelée plus semblable à du cristal qu'à de l'eau ;

Le Danube en Autricho ni le Tanaïs, sous un rigoureux climat, n'enveloppent leur cours d'un si lourd voile.

[1] La *Garisende*, tour de Bologne, aujourd'hui la *Torre Mozza*, effraie, par son inclinaison, surtout quand un nuage passe au-dessus d'elle, car on apprécie alors combien elle s'écarte de la perpendiculaire. Elle a 130 pieds de hauteur. La mention qu'en fait le Dante constate ou qu'elle a été bâtie exprès de cette manière, ou que le mouvement de terrain qui l'a fait incliner est très ancien.

[2] *Quelle Donne*, ces dames, les muses.

Sans rompre la surface cristallisée, le Tabernick ou Pietra-Piana y auraient précipité leur masse [1].

Dans la saison où la villageoise songe à glaner, la grenouille coasse, en tenant son museau hors des ondes.

Ainsi, plaintives et livides, les ombres étaient plongées dans la glace jusqu'à l'endroit où se montre la honte; leurs dents claquaient comme des becs de cigognes.

Chacune avait la figure tournée en bas; la souffrance du froid se peignait sur leur bouche; leur triste angoisse, dans leurs yeux.

Après avoir un instant observé ces tableaux, j'aperçus, à mes pieds, deux ombres étroitement serrées, mêlant leurs chevelures.

« Ames dont les poitrines s'étreignent si fort, proférai-je, dites-moi qui vous êtes. » Elles soulevèrent leur front et leurs paupières.

En me regardant, les larmes de leurs yeux tombèrent sur leurs cils, où elles furent congelées par l'air glacial.

Jamais crampon ne serra si fortement le bois contre le bois, que ne se pressaient les deux damnés; ils s'entrechoquaient comme deux boucs, tant les domptait leur ire.

Une ombre, à qui le froid avait ravi les deux oreilles, me dit en baissant la tête : « Pourquoi fais-tu de nous tes miroirs ?

« Veux-tu savoir quels sont ces deux esprits ? La vallée, d'où le Bisenzio coule, fut leur patrie et celle d'Alberto, leur père [2].

« Ils sont nés des mêmes entrailles. Tu visiteras le cercle entier de Caïn, sans trouver âme plus digne d'être emprisonnée dans le lac :

« Aucune, pas même celle du coupable dont les rayons du soleil traversèrent la poitrine ouverte par le glaive d'Arthus [3], ni Focaccia [4] ;

« Ni l'ombre de Sassolo Mascheroni [5], dont la tête m'empêche de voir plus loin; si tu es Toscan, tu dois le connaître.

Pour moi, sans plus discourir, je suis Camicione de' Pazzi [6]; j'attends Carlino [7], dont la présence m'excusera. »

[1] Le *Tabernick* est une montagne d'Esclavonie; la *Pietra-Piana* se trouve en Toscane, au-dessus de Lucques.

[2] *Alberto* de' Alberti était seigneur de la vallée de Falterona, entre Lucques et Florence, où coule le *Bisenzio*. Après sa mort, ses deux fils, Alexandre et Napoléon, s'entretuèrent.

[3] Mordrec, fils du célèbre *Arthus*, roi de la Grande-Bretagne, s'étant mis en embuscade pour tuer son père, fut prévenu par celui-ci, qui le transperça d'un coup de lance.

[4] *Focaccia* Cancellieri, noble de Pistoie, coupa la main d'un de ses cousins et assassina ensuite le père de cet infortuné. Cette tragédie fut une des causes des querelles des Blancs et des Noirs.

[5] *Sassolo Mascheroni*, de Florence, immola son oncle, d'autres disent son neveu.

[6] *Camicione de' Pazzi* de Valdarno tua en trahison Ubertino, son parent et son tuteur.

[7] *Carlino* de' Pazzi, d'Arles, livra aux Noirs un Guelfe, pour une somme d'argent, le château de Piano di tre Vigne, situé dans le val d'Arno.

Ensuite m'apparurent mille autres visages stropliés [1] par le froid; vision qui me rend la fièvre! Je verrai toujours ces étangs glacés.

Pendant que nous avancions vers le centre où tombe toute pesanteur [2], je tremblais dans l'éternelle glacière.

Soit intention, soit destin, soit hasard, en errant au milieu des têtes, mon pied en heurta vivement une au visage.

— L'âme pleurant : « Pourquoi me foules-tu? Si tu ne viens pas accroître la vengeance de Monte-Aperto, pourquoi me tourmentes-tu? »

— Et moi : « Maître, permets que j'éclaircisse un doute auprès de cette ombre; ensuite, je me hâterai, selon tes vœux. »

Virgile s'arrêta. J'apostrophai celui dont la bouche blasphémait encore : « Qui es-tu, toi, dont je subis les reproches! »

— L'ombre : « Et toi-même, qui traverses le cercle d'Anténor [3] en frappant les visages avec rudesse? fusses-tu vivant, tu frapperais trop fort. »

— Moi à l'ombre : « Je suis vivant; peut-être seras-tu charmé que je transmette ta mémoire, avec celles déjà recueillies. »

— Et le damné : « Je souhaite le contraire; éloigne-toi, ne m'importune plus; les leurres ne me flattent point sur cette plaine. »

— Et moi, le saisissant par le chignon : « Il faudra bien que tu te nommes, ou il ne te restera pas un cheveu là-dessus.

« — Eh bien, cria-t-il, arrache mes cheveux, écrase ma tête, tu ne sauras rien. »

J'avais déjà la main pleine des débris de sa chevelure, et lui, les yeux renversés, aboyait.

— Un autre damné : « Qu'as-tu donc, Bocca [4]? ne te suffit-il pas de faire sonner tes mâchoires sans aboyer? quel diable te harcèle! »

— Et moi : « Maintenant, je ne veux pas t'ouïr, traître maudit; à ta honte, je porterai tes nouvelles véritables.

« — Va-t'en, répondit-il, raconte ce qu'il te plaira; si tu quittes ces lieux, n'oublie pas le réprouvé dont la langue fut prompte à me trahir.

[1] *Cagnazzi*, litt., faits chiens. Par ext., déformés, violets, enragés, comme un chien qui suit une ombre *cerna*, hiverne. Il faut montrer sans masque ces beautés infernales.

(*Note du trad.*)

[2] On voit déjà ici, ce qui sera plus évident encore au chant XXXIV, que le poète connaît les lois de la gravitation.

[3] La vallée des traîtres à leur patrie est désignée par le nom d'*Anténor*, parce que ce prince troyen, qui plus tard fonda Padoue, est accusé par quelques poètes d'avoir caché Ulysse dans son palais pour livrer la ville aux Grecs. Du moins il avait été l'hôte du roi d'Ithaque, et on le soupçonna de prendre les intérêts des Grecs : ces soupçons s'aggravèrent par la facilité avec laquelle il échappa au sac de sa patrie (Enéide, 1, 242).

[4] *Bocca* degli Abati, Guelfe corrompu à prix d'or par les Gibelins, pendant la bataille de *Monte-Aperto*, coupa la main du porte-étendard, Jacques de' Pazzi; ce qui causa le massacre de 4,000 hommes de ce parti.

« Il pleure ici l'argent des Français; tu pourras dire : « J'ai vu Buoso da Duéra, où les pécheurs gisent dans la glace. »

« On te demandera peut-être les noms d'autres coupables; reconnais à ta droite Beccaris, dont Florence a transpercé la gorge.

« Plus loin, Gianni del Soldaniero, Ganellone et Tebaldello, qui livra, pendant le sommeil des gardes, les portes de Faenza [1]. »

Nous étions déjà loin de l'ombre; voici deux damnés accroupis dans la même fosse; la tête de l'un servait de chaperon à celle de l'autre.

Comme un affamé dévore son pain, le premier rongeait la tête du second, à l'endroit où le cerveau se joint à la nuque.

Ainsi, dans son courroux Tydée broya les tempes de Ménalippe [2]; ainsi le damné broyait le crâne de sa victime.

« O toi, dis-je, dont la haine éclate, par une marque si bestiale, contre ta proie, veuille m'en révéler le motif.

« Quand tu m'auras appris vos noms et son péché, si ta plainte est légitime, je te vengerai encore là-haut dans le monde;

« A moins que ma langue en parlant ne se dessèche! »

CHANT XXXIII.

SUITE DE LA PREMIÈRE ENCEINTE DU NEUVIÈME CERCLE. — *Suite de la vallée d'Anténor. — Ugolin. — Vallée de Ptolémée.*

Ugolin raconte à Dante l'horrible histoire de la Tour de la Faim. C'est un des épisodes les plus frappants et les plus fréquemment cités de ce grand poème. Les voyageurs passent ensuite dans la troisième vallée, dite de Ptolémée, où sont punis ceux qui ont violé les lois de l'hospitalité. Par un étrange et terrible privilége, cette vallée du Cocyte reçoit des âmes dont les corps paraissent encore vivants sur la terre.

Le damné détourna sa bouche de l'horrible repas, en l'essuyant aux cheveux de la tête qu'il avait rongée par derrière.

Puis il proféra : « Tu veux que je renouvelle une douleur désespérée, dont la seule pensée brise mon cœur, même avant que je l'exprime.

« Si mes paroles renferment une semence d'infamie

[1] Tous ces noms sont ceux d'hommes qui trahirent leur pays ou leur parti. *Buoso da Duera*, séduit par l'or des Français, leur livra le mot d'ordre. *Beccaria*, abbé de Vallombreuse, eut la tête tranchée pour avoir trahi les Guelfes. *Ganellone* est le traître *Ganelon* de Mayence qui, suivant les romanciers, fournit à Marsile, roi des Sarrasins, les moyens de gagner la bataille de Roncevaux.

[2] *Tydée*, blessé à mort par *Ménalippe*, au siége de Thèbes, se fit apporter la tête de son ennemi, qu'il avait tué, et la broya de rage entre ses dents (Stace, Thébaïde).

pour le traître que je ronge, tu me verras parler et pleurer à la fois.

« Qui tu es, comment ici-bas, je l'ignore !..... mais tu me sembles vraiment Florentin, quand je t'écoute.

« Je fus le comte Ugolin [1], tu dois le savoir, et ma victime, l'archevêque Ruggieri. Je te dirai pourquoi je lui deviens un tel compagnon.

« Est-il besoin de te l'apprendre ? Par ses trames perfides, moi, qui me fisis à lui, je fus pris, et je me vis condamné à périr.

« Mais combien cette mort fut cruelle, tu ne peux le savoir. Tu jugeras, en l'écoutant, s'il m'a torturé.

« Mon cachot n'offrait qu'une étroite ouverture dans la tour, nommée depuis mon supplice Tour de la Faim, et où bien d'autres captifs gémiront encore.

« J'avais déjà entrevu plusieurs lunes par ce soupirail, quand un mauvais rêve déchira le voile de l'avenir à mes yeux.

« Ruggieri m'apparut, tel qu'un maître et seigneur, chassant un loup et ses louveteaux vers la montagne qui dérobe aux Pisans la ville de Lucques [2].

« Escorté des Sismondi et des Lanfranchi, caracolait en avant le comte Gualandi, avec des chiennes maigres, agiles et bien dressées ;

« Après une course rapide, le loup et ses petits succombèrent à la fatigue, et je crus voir des dents aiguës s'enfoncer dans leurs flancs.

« Je m'éveillai avant l'aurore, et j'entendis mes fils, enfermés avec moi, pleurer dans leur sommeil, en demandant du pain.

« Tu serais un barbare de ne pas t'attendrir sur le destin qui s'annonçait à mon cœur ; si tes yeux restent secs, de quoi pleurent-ils ?...

« Déjà mes quatre enfants étaient éveillés. L'heure approchait où l'on avait coutume de nous apporter la nourriture ; à cause du songe, chacun frissonnait.

« J'ouïs fermer à clef la porte sous l'affreuse tour, et je contemplai mes fils en silence.

« Moi, je no pleurais pas ; j'étais pétrifié. Ils pleuraient, eux ; et mon petit Anselme : « Pour nous regarder ainsi, père, qu'as-tu donc !... »

« Tout le jour et toute la nuit, je restai sans pleurer ni répondre ; alors un nouveau soleil éclaira l'univers.

« Quand un faible rayon eut glissé dans la prison douloureuse, il me montra mon aspect lamentable réfléchi sur quatre visages.

« De désespoir, je mordis mes deux mains, et mes fils, pensant que la faim me tourmentait, se levèrent en me disant :

« Père, notre douleur sera moindre, si tu manges de nous ! reprends ces misérables chairs dont tu nous as revêtus. »

« Je m'apaisai pour ne pas les attrister davantage. Ce jour et les suivants, nous demeurâmes tous muets. Ah ! terre marâtre, pourquoi ne t'ouvris-tu point ! »

« Le quatrième jour, Gado tomba étendu à mes pieds, disant : « Mon père, secours-moi !

« Il mourut là, et moi, qui te parle, je vis tomber les trois autres, un à un, entre le cinquième et le sixième jour.

« Aveugle déjà, je me traînai à tâtons sur leurs cadavres. Je les appelai pendant trois jours, après leur mort ; ensuite le jeûne fit ce que n'avait pu la douleur. »

Ce récit achevé, les yeux hagards, le damné ressaisit le misérable crâne, et ses dents, comme celles d'un chien furieux, entrèrent jusqu'à l'os.

Pise ! honte des nations du beau pays où le si résonne [1], pourquoi tes voisins tardent-ils à te punir ?

Que la Capraa et la Gorgona [2] s'ébranlent et obstruent le cours de l'Arno, pour qu'il engloutisse tes habitants !

Si le comte Ugolin était accusé d'avoir livré tes châteaux, devais-tu vouer ses enfants à une telle croix !

Leur jeune âge, ô nouvelle Thèbes ! rendait innocents Uguccione, Brigata, et ses deux frères nommés plus haut dans mon chant.

Nous poursuivîmes notre marche jusqu'au lieu où la glace enserre cruellement d'autres ombres, la face non tournée en bas, mais renversée.

Leur peine même ne peut s'épandre, et la douleur comprimée autour des yeux, se refoule et accroît l'angoisse intérieure ;

Les premières gouttes qu'elles versent, congelées sous les cils, comme une visière de cristal, remplissent la cavité de l'œil.

Or, mon visage, couvert comme d'un calus, et rendu presque insensible par le froid, sentit quelque souffle.

« Maître, dis-je, d'où vient cette agitation ? Est-ce qu'ici toute vapeur n'est pas éteinte ?... »

— Et le maître : « Tu verras bientôt la source du vent. » Et l'un des malheureux du cercle glacé :

« Ames assez féroces, pour être vouées au dernier bolge, arrachez de mon front ces réseaux pesants ;

« Je voudrais soulager ma douleur, avant que mes larmes se congèlent. »

[1] *Ugolin*, de la famille Gherardesca de Pise, s'était fait nommer gouverneur de cette ville au préjudice du juge Nino de Gallura de' Visconti, son parent. L'archevêque Ruggieri de' Ubaldi, envieux de sa puissance, accusa Ugolin, qui gouvernait en vrai tyran, de vouloir livrer aux Florentins et aux Lucquois les châteaux où les Pisans avaient garnison. Le tribunal populaire condamna l'accusé. Alors Ruggieri, soutenu des Gualandi, des Sismondi et des Lanfranchi, alla droit au palais d'Ugolin, en arracha l'infortuné avec ses deux fils et ses deux petits-fils, et les enferma dans une tour située sur la place de Gli Anziani, dont il jeta les clefs dans l'Arno, afin que ces cinq victimes mourussent de faim dans leur prison. Cet endroit a gardé le nom de Tour de la Faim (Voy. Villani, lib. VII, c. 120-127).

[2] Cette montagne est celle de saint Julien.

[1] On sait que l'italien s'appelle la langue de *si*, d'après la manière dont on affirme dans cette langue.

[2] *Capraia* et *Gorgona*, deux petites îles de la Méditerranée, non loin des bouches de l'Arno.

— Et moi à lui : « Dis-moi ton origine; je te soulagerai, je le jure, ou que j'aille au fond du glacier. »

— Et l'ombre : « Je suis frère Albéric, l'homme dont le jardin a enfanté de mauvais fruits : je reçois une datte pour une figue [1]. »

— « Es-tu déjà mort! » lui repartis-je. Lui à moi : « Je ne sais comment mon enveloppe charnelle est là-haut dans le monde.

« Cette Ptolémée [2], par un privilége, engouffre souvent l'âme, avant que la déesse Atropos ait dénoué sa chaîne.

« Sache-le donc, pour délivrer plus tôt mon visage de ses larmes vitrifiées

« Dès qu'une âme trahit comme la mienne, un démon lui enlève son corps, et le gouverne jusqu'à ce que son temps soit révolu.

« Pour l'âme, elle tombe dans cette froide citerne; peut-être là-haut se meut toujours la forme de l'ombre hivernant derrière moi.

« Tu la connais, sans nul doute, si tu es arrivé depuis peu; c'est le sire Branca d'Oria [3]; bien des ans se sont écoulés depuis que notre giron l'emprisonne. »

— Et moi : « Tu me trompes, je présume, car Branca d'Oria existe; il mange, il boit, il dort et se revêt d'habits fins. »

— Et lui : « Michel de Logodoro n'était pas englouti dans la fosse de Malebranche, où bouillonne une poix ardente;

« Branca d'Oria, le traître, laissa un diable logé dans son corps et dans celui d'un de ses proches, son complice.

« Or, je t'en adjure, étends la main, dessille-moi les yeux. » Mais je ne satisfis point sa prière; ce fut une loyauté d'être envers lui déloyal.

Ah! Génois! race ennemie de toutes les vertus et gonflée de vices, pourquoi n'êtes-vous pas expulsés du monde!

J'ai rencontré, avec le pire esprit de la Romagne, un des vôtres dont ses actes ont plongé l'âme dans le Cocyte;

Tandis que son corps semble vivant sur la terre.

[1] *Albéric* de Manfredi, de l'ordre des Frères-Joyeux ou de Sainte-Marie (voy. ch. XXIII, note), offrit un repas de réconciliation à ses parents et les fit assassiner à sa table, en donnant pour signal ces mots : « Qu'on serve les fruits! » D'où le proverbe qui parle des mauvais fruits d'Albéric.

[2] Le nom de *Ptolémée* est donné à cette division du lac de glace, soit en souvenir de Ptolémée XII, roi d'Egypte, traître envers Pompee, son bienfaiteur, soit à cause de Ptolémée, gendre de Simon Machabée, assassin de son beau-père et de ses parents qui étaient ses hôtes. Peut-être même Dante a-t-il eu en vue l'un et l'autre. Biagioli pense que le second serait plutôt dans la vallée de Caïn.

[3] *Branca d'Oria*, noble Génois, assassina son beau-père *Michel Sanche*, pour lui succéder dans le gouvernement de Logodoro en Sardaigne. Nous avons vu ce *Michel Sanche* plus haut, au chant XXII, dans la vallée des prévaricateurs.

CHANT XXXIV.

DERNIÈRE ENCEINTE DU NEUVIÈME CERCLE. — *Vallee de Judas.*

Ce dernier chant décrit le plus bas de tous les gouffres, la Judécca, celui qui reçoit le nom du déicide, du plus infâme de tous les traîtres. Les coupables n'y sont plus seulement plongés dans l'eau glacée; ils se trouvent tout-à-fait comprimés dans une enveloppe de glace. Là se tient Lucifer lui-même. Les deux voyageurs pénètrent jusqu'au fond de ce dernier abîme, en se laissant glisser le long des ailes et des membres du prince des ténèbres. Quand ils sont arrivés sous ses pieds, ils se trouvent avoir franchi le centre du globe. Les étoiles brillent de nouveau à leurs yeux

« Les étendards du roi des enfers s'avancent vers nous [1]. Regarde, me dit Virgile, et tâche de les distinguer. »

Lorsque tourbillonne un épais nuage, ou lorsque notre hémisphère s'enténèbre, on croit entrevoir, dans le vague, les ailes d'un moulin que le vent tourne;

Ainsi m'apparaissait un semblable édifice. Pour me garantir du vent, je me réfugiai derrière mon guide, car il n'y avait point d'abri.

Déjà, et je le retrace avec frayeur, je touchais au lieu où les ombres, enveloppées de glace, ressemblent sous la transparence à un fétu dans du verre.

Les unes sont couchées; les autres se tiennent droites; celles-ci sur la tête, celles-là sur les pieds; une autre se courbe comme un arc.

Quand nous eûmes pénétré plus loin, Virgile me montra la créature, jadis belle, et m'arrêta par ces mots : « Voilà Dité [2]! arme-toi de fortitude. »

Combien je devins transi et décoloré, ne le demande pas, lecteur! je n'essaierai pas de le peindre; toute parole serait vaine.

Je n'expirai pas, et je n'étais pas vivant. Si tu as la moindre fleur d'imagination, figure-toi cet état entre la vie et la mort.

L'empereur du royaume douloureux dressait son buste au-dessus du glacier.

Je suis plus proche de la taille d'un géant que les géants de la taille de ses bras; juge de sa stature.

Si la beauté première de son visage égala sa laideur

[1] *Vexilla regis prodeunt inferni*, premier verset d'un hymne de l'Eglise en l'honneur de la sainte-croix qui se chante pendant la semaine sainte. Le dernier mot seul est ajouté par Dante : ce qui l'a fait accuser de profanation par des commentateurs trop zélés catholiques, tels que le père Venturi.

— J'ai traduit ce vers, selon mon usage, pour faciliter une lecture déjà compliquée à un nombreux public. Sa citation, dans la bouche du poète Mantouan, est encore un de ces traits curieux qui tiennent à la mystique du poème, insuffisamment expliquée par les commentateurs, et sur laquelle nous nous sommes réservé de nous étendre dans notre travail spécial. (*Note du trad.*)

[2] Le nom de *Dité*, donné tout à l'heure à la ville, s'applique ici à Lucifer lui-même, comme *Dis* s'appliquait à Pluton (Voy. chant VI, note.)

présente, s'il osa se révolter contre son créateur, de lui doit procéder toute impureté.

O prodige des prodiges! il avait trois faces, l'une vermeille sur le devant;

Les deux autres, s'attachant à celle-là sur le milieu de chaque épaule, et se joignant au sommet de la tête.

La face droite paraissait jaune et blanche; la gauche offrait la couleur des tribus errantes où le Nil se perd.

Chacune de ses têtes s'entourait de deux vastes ailes, appropriées à un oiseau si colossal; jamais pareille voile de navire.

Privées de plumes, semblables aux ailes de la chauve-souris, ces voiles immenses, en s'agitant, faisaient mouvoir trois aquilons.

Là se congelait tout le Cocyte, et lui pleurait de ses six yeux; sur ses trois mentons ruisselaient ses larmes et une bave sanglante.

Chaque bouche du monstre brisait entre ses dents un pécheur. Telles des machines broient le lin, tel il broyait trois malheureux.

Plus cruelles que les dents meurtrières, les griffes lacéraient celui de devant, et dépouillaient ses reins de leur chair.

Et le maître : « Cette âme, flagellée par la plus poignante souffrance, est Judas Iscariote; sa tête se débat dans la bouche, ses jambes au dehors.

« Celui qui pend, la tête en bas, du mufle noir, est Brutus. Vois comme il se tord sans jeter un soupir.

« Et l'autre, au corps membru, Cassius [1]. Mais la nuit revient; c'est l'heure de partir; nous avons tout visité. »

Suivant son ordre, je l'embrassai fortement; il choisit l'instant favorable où les ailes de Dité s'entr'ouvrirent pour se hisser à ses flancs velus.

De flocon en flocon, il descendit entre sa toison épaisse et les glaçons amoncelés.

Parvenu à la hauteur de ses hanches, mon guide, avec angoisse et fatigue, tourna la tête où il avait les pieds.

Au poil hérissé il s'accrocha, comme quand on monte. Je crus que nous nous replongions dans l'enfer.

« Tiens-toi bien, me recommanda le maître, haletant de lassitude; c'est par semblables échelons qu'il faut quitter la région maudite. »

Il sortit ensuite par la fente d'un rocher, me fit asseoir sur le bord, puis avec prudence il se plaça près de moi.

Je ramenai mes yeux sur Lucifer, me persuadant le retrouver comme je l'avais laissé; je le vis, les jambes en haut.

[1] *Brutus* et *Cassius* sont là comme régicides, meurtriers de César. Pour l'enfant d'une république, Dante se montre bien rigide envers deux vrais stoïciens qui, tout en se trompant, croyaient faire acte de vertu. Mais c'est là une conséquence de son système de monarchie universelle, et l'on remarque d'autre part que notre poète assigne les fonctions de portier du Purgatoire à un autre républicain, Caton, pour qui il professe la plus grande vénération.

Que les humains grossiers, dont l'œil ne connait pas le point par lequel j'étais passé, imaginent ma stupéfaction.

Et le maître : « Debout! la voie est longue, le chemin mauvais; déjà le soleil mesure la huitième heure du jour. »

Certes, elle n'imitait pas l'avenue d'un palais notre voie lugubre, vraie caverne au sol rocailleux, à la lueur douteuse!

« Avant de quitter l'abime, dis-je à mon guide quand je fus levé, tire-moi d'erreur.

« Où est l'étang de glace? Comment Lucifer est-il renversé? Comment en si peu d'heures le soleil a-t-il achevé sa course du matin au soir [1]? »

— Et le sage : « Tu penses toujours être au-delà du centre, où je m'attachais au poil du ver malfaisant qui traverse le monde.

« Depuis que je cesse de descendre, et que j'ai changé de direction, tu as franchi l'axe vers lequel gravitent tous les corps;

« Tu es sous l'hémisphère opposé à celui qui couvre la grande solitude, ainsi que la montagne où expira l'homme conçu et mort sans péché [2].

« Tu poses tes pieds sur la petite sphère, qui forme l'autre face de la Judéca : ici règne le matin, lorsque le soir assombrit l'autre.

« Le monstre, dont les flocons nous ont servi d'échelle, occupe son ancienne position. Tel dans cette profondeur il tomba des hauteurs célestes;

« Et la terre, qui jadis la couvrait, se retira d'épouvante, et se voila sous la mer.

« Peut-être en fuyant laissa-t-elle ce vide, et alla-t-elle former cette montagne lointaine [3] pour éviter les approches de l'ange déchu.

« Là-bas s'ouvre un lieu éloigné de Belzébut, autant que toute la longueur de sa tombe, lieu invisible;

« Il se révèle seulement par le murmure d'un petit ruisseau jaillissant d'une roche creusée dans sa pente sinueuse. »

Virgile et moi, sans prendre aucun repos, nous

[1] *E già il sole a mezza terza riede*; littéral, « Et déjà le soleil est revenu à moitié de la troisième partie. » Les Italiens divisent le jour en quatre parties égales : *terza*, *sesta*, *nona et vespro*; *mezza-terza* est donc la huitième partie du jour ou sept heures et demie du matin.

Tout à l'heure Virgile disait : « *ma la notte risorge*; » mais la nuit recommence : c'est qu'alors les deux voyageurs étaient encore dans l'autre hémisphère, où le soir se faisait en même temps que le matin commençait dans la partie où ils se trouvent maintenant.

[2] Jésus-Christ.

[3] *Quella che appar di qua*, la montagne du Purgatoire, qui paraît dans le lointain. En vertu des lois de la gravitation, que le poète a devinées, tout est renversé pour les deux voyageurs, le haut est devenu le bas. Ainsi est révélé le mystère de la topographie infernale et celui des antipodes. La montagne du Purgatoire, théâtre du second poème, apparaît dans le lointain. Vingt-quatre heures se sont écoulées depuis l'entrée de Dante et de Virgile dans le royaume des morts.

entrâmes dans le sentier caché, impatients de retourner au monde lumineux.

Nous montâmes, lui le premier, moi le second, jusqu'à ce que j'aperçusse, par une ouverture circulaire, les merveilles suspendues dans le ciel.

Alors nous sortîmes pour revoir les étoiles.

FIN DE L'ENFER.

APPENDICE AUX NOTES

ÉTUDE COMPARATIVE.

Le lecteur trouvera sans doute ici avec plaisir le texte de l'inscription de la porte infernale, dont la facile traduction mot à mot est aujourd'hui courante, ainsi que ses principales imitations en vers français.

> Per me si va nella città dolente ;
> Per me si va nell' eterno dolore ;
> Per me si va tra la perduta gente.
>
> Giustizia mosse 'l mio alto Fattore :
> Fecemi la divina Potestate,
> La somma Sapienza, e 'l primo Amore.
>
> Dinanzi a me non fur cose create,
> Se non eterne, ed io eterno duro.
> Lasciate ogni speranza, voi che 'ntrate.
>
> CH. III. *Inferno.* — V. p. 27 [1].

Cette inscription, outre sa poésie profonde, contient toute la substance du terrible dogme catholique. Elle a provoqué de nombreuses amplifications incolores depuis Rivarol. Voltaire même, qui traitait si lestement l'obscur barbare de l'Arno, l'avait assez lu pour lui emprunter plusieurs traits, et les aplatir carrément dans sa *Henriade*, ceux-ci, entre autres, sur l'Enfer et son Vestibule :

> Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
> Quels torrents de fumée, et quels feux effroyables !
> Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats ?
> Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas ?
> — O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme
> Creusé par la Justice, habité par le Crime.

Je vous épargne le reste, et le *palais des Destins*, sorte d'Elysée paradisal pour les héros, les rois et les ministres vertueux ; car notre classique philosophe a aussi son diorama de l'enfer et du ciel, où saint Louis conduit en songe Henri IV ; l'intellectuel s'y montre encore au-dessous du poétique. Afin qu'on ne s'y méprenne pas, il a textuellement pris chez Dante sa définition du Dieu trinité, distincte seulement par les trois *anses* harmoniques dont il a orné ses deux vers :

> La *puissance*, l'amour, avec l'*intelligence*,
> Unis et divisés, composent son *essence*.

La *Henriade*, dont ce simple rapprochement met à nu le squelette, est morte, avec toutes ses fanfares, mais non, hélas ! malgré certaines concessions inévitables, le système d'art faux qu'elle faisait bizarrement patroner par la muse Vérité, et qui a si fort adiré son auteur, esprit supérieur à coup sûr.

Après lui, et par compensation, nous allons citer les plus remarquables traductions du même passage, faites par des écrivains modernes des deux écoles. En tête se place l'auteur des *Dernières paroles*, M. Antoni Deschamps, dont l'initiative pour nous révéler la cou-

[1] Après mes éminents devanciers, il fallait tâcher, labeur ardu, de traduire sans les copier, et d'ajouter quelque chose. Plutôt qu'une image affaiblie, ou le pâle *dolente* français, j'ai mis la *Cité douleurs*, dans le sens des personnifications énergiques du moyen-âge et de son chantre, comme pour rendre plus complétement la *perduta gente*, les morts de l'abîme, c'est-à-dire, suivant la belle définition dantesque, ceux qui ont subi la seconde mort, la perdition éternelle, la mort de l'esprit, car ils ont perdu le *bien de l'intelligence*. Peut-être valait-il mieux adopter cette variante, la seule littéralement exacte :

> Par moi l'on va chez la race perdue.
> La justice anime celui qui m'a fondée.

Plus bas, il serait également plus strict de dire :

> Nulle chose avant moi n'a reçu la naissance,
> Sinon les Éternels, et j'ai l'éternité.

Mais la convenance de ne pas laisser une rime dépareillée dans un fragment m'a obligé à détacher, pour le *lasciate ogni speranza*, une ligne en dehors du tercet, ce qu'il faut éviter, vu le caractère rigoureux du rhythme original. J'indique ici, au surplus, avec mes scrupules et mes propres défectuosités, les conditions sévères que je me suis imposées ; elles me paraissent indispensables à toute traduction sérieuse des grands poëtes ; si l'on ne peut atteindre l'idéal, elles doivent au moins y servir de critérium.

leur dantesque par des morceaux choisis, forme le titre ineffaçable à mes yeux, quoique les Colomb soient souvent supplantés par les Améric. Voici ses vers :

C'est par moi que l'on va dans la cité des pleurs;
C'est par moi que l'on va dans le champ des douleurs;
C'est par moi que l'on va chez la race damnée.
La Justice a conduit la main dont je suis née,
Or, le Père et le Fils, et l'Esprit souverain,
Font, depuis le chaos, tourner mes gonds d'airain.
Rien n'était avant moi, que choses sans naissance.
Vous qui passez mon seuil, laissez toute espérance.

Un autre poète, popularisé par le théâtre et ses chants attiques, Casimir Delavigne, ouvrit peu après sa tragédie de *Marino Faliero* par l'imitation suivante, très pathétique dans la scène, et où quelques heureuses variantes se remarquent, à côté d'amplifications visibles pour l'effet théâtral :

C'est par moi qu'on descend au séjour des douleurs;
C'est par moi qu'un descend dans la cité des pleurs;
C'est par moi qu'on descend chez la race proscrite.

Le bras du Dieu vengeur posa mes fondements;
La seule éternité précéda ma naissance,
Et, comme elle, à jamais je dois survivre au temps.
Entrez, maudits! plus d'espérance!

Toute personne peut comparer en quoi chacun, par la puissance et la fidélité, se rapproche ou diffère du texte ci-dessus. Je noterai uniquement que la versification a contraint l'un et l'autre de supprimer l'*eterno dolore*, l'éternelle douleur, chose capitale à tout égard.

Un jeune écrivain, le dernier venu, M. L. Ratisbonne, récemment encouragé par un prix de l'Académie Française pour sa traduction de *l'Enfer*, a entrepris la difficile tâche, avec une recherche plus évidente de l'exactitude, et reproduit le rhythme original, tercet par tercet, comme on ne saurait s'en dispenser désormais. Nous nous faisons un plaisir de le placer ici, pour compléter notre parallèle entre les diverses méthodes suivies :

C'est par moi que l'on va dans la cité plaintive;
Aux tourments éternels c'est par moi qu'on arrive;
C'est par moi qu'on arrive à l'exécré séjour

La justice divine a voulu ma naissance;
L'être me fut donné par la toute-puissance,
La suprême sagesse et le premier amour.

Rien n'était avant moi, que choses éternelles.
Moi-même à tout jamais je dois durer comme elles.
Laissez toute espérance en entrant dans l'enfer.

Le procédé rhythmique, on le sent, amène un progrès de mesure et de fidélité. Si on y regrette encore le grand effet original du *Se non eterne, ed io eterno* [1], qui marque plus terriblement, par l'identité du mot, la commune éternité de l'abime et des anges déchus, il se trouve du moins nettement indiqué, pour le sens, avec les autres valeurs.

Une seule question. *L'exécré séjour* rend-il la *Perduta gente* [2], l'objet théologique et humain du monument ? Car, outre la partie littéraire ou colorée dont en se préoccupe uniquement, répétons-le sans cesse, Dante personnifie un dogme, une science et une histoire, que défigurent gravement de semblables altérations, et de plus saillantes, multipliées pendant quinze mille lignes. Voilà pourquoi, tout en aimant les beaux vers et ces nouvelles tentatives, utiles sous d'autres rapports, nous croyons la poésie rimée impropre à le traduire intégralement, comme il le réclame, *par des identités*, sans interpolations ni suppressions; œuvre rude en tout genre, sinon insoluble, nous le savons; car la prose littérale mène a des balourdises, comme celle-là entre mille : « *Son Beatrice che ti faccio andare*, » je suis Béatrice qui te fait aller, » dit la céleste messagère à Virgile; ce qui, dans notre langue ferait rire à juste titre.

Ces indications, jointes à nos quelques remarques insérées au bas des chants, suffisent pour éclairer pleinement les lecteurs sur certains points spéciaux du texte et sur son esprit. Nous les avons accompagnées de la désignation ci-dessous, parce qu'elles ne figuraient pas dans la première édition, dont plusieurs sont déjà reproduites dans les sommaires ou les notes explicatives de la présente. (*Note du traducteur.*)

[1] Avant moi ne furent créées choses, sinon les *éternelles*, et moi *éternellement* je dure (Litt.). — [2] Retranchez-en *la race perdue* (les anges et les hommes), l'inscription et la *città dolente* deviennent une énigme. Le mystere s'appliquait mieux au nom de l'abime, que Dante n'a plus besoin d'écrire après sa définition. Le nœud gordien, c'est de concilier la parfaite exactitude avec une poésie équivalente à l'original.



